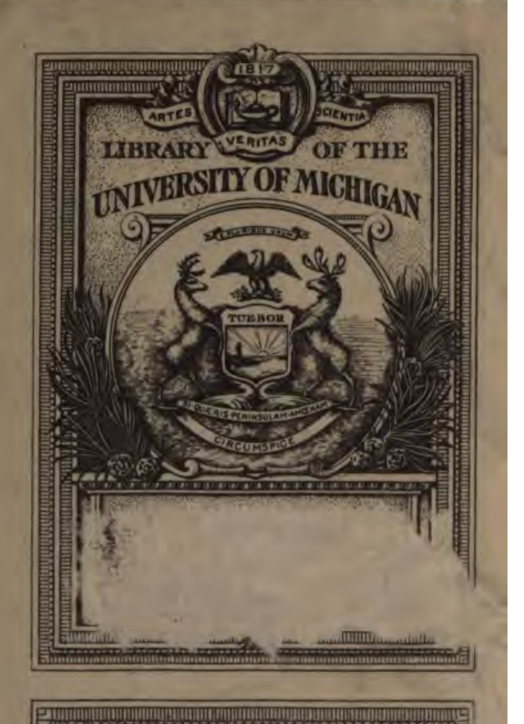
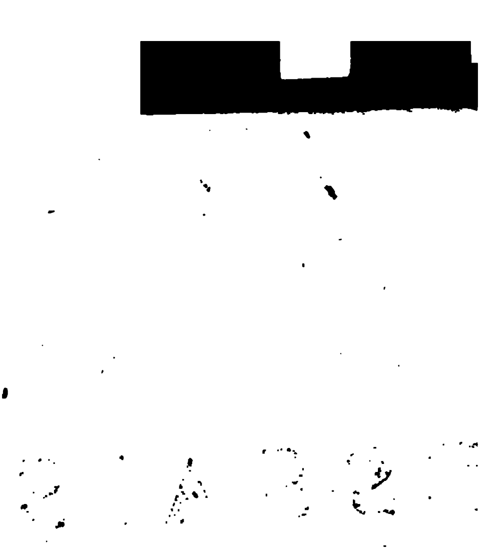



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

ESSAIS
DE
MORALE.



Nicole, Pierre

ESSAIS
DE
MORALE

CONTENUS

EN DIVERS TRAITE'
ſur pluſieurs devoirs importans.

Premier Volume.



A PARIS,

Chez { GUILLAUME DESPREZ, Imprime[ur]
& Libraire ordinaire du Roi.
ET
JEAN DESESSARTZ, Libraire, rue ſa[int]
Jacque à Saint Proſper & aux trois Ver[tus].

M. DCC. XV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





AVERTISSEMENT.



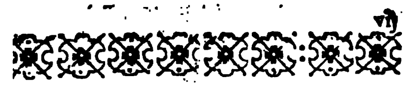
ON ne dira rien ici des vûës que l'Auteur de ces Traités peut avoir euës en les faisant, ni des raisons qu'il a euës de les publier, ni à quoi s'étend ce qu'il a eu dessein de renfermer sous ce titre qu'il leur a donné. On sait que la plupart du monde se soucie peu d'être informé de toutes ces choses, & que n'ayant interêt qu'à l'Ouvrage même, il en juge par son prix interieur & veritable, & non par ces circonstances étrangeres.

On se contentera donc de donner ici quelques avis sur le livre même : dont le premier sera sur ce titre, *Essais de Morale*. Ce seroit l'entendre mal, que d'en conclure qu'on n'a prétendu y proposer que des vûës incertaines & confuses, ou de legeres idées de la perfection chrétienne. Il y a au-contraire des Traités qui en donnent une assez grande, & il n'y en a aucun qui ne contienne des verités très-solides & très-importantes.

Ce qui a donc porté à choisir ce titre, est que la Morale chrétienne ayant paru d'une étenduë trop vaste pour l'embrasser toute entiere, & pour entreprendre de reduire en un

même corps tant de divers principes qu'elle contient, & tant de devoirs qui en dépendent, on a mieux aimé essayer de la traiter par parties, en s'appliquant tantôt à un devoir, tantôt à un autre. D'abord on n'avoit distingué ces Traités que par des nombres, comme si c'eussent été des amas de pensées détachées. Mais comme il y avoit néanmoins un veritable ordre entre ces pensées; & que l'on a été averti que cette multitude de nombres produisoit quelque confusion, on a cru depuis les devoir diviser en Chapitres, & réunir ainsi diverses pensées sous un même titre, ce qui fait mieux voir la suite & l'ordre du Traité. Il se pourra faire néanmoins par ce changement, qu'en quelques endroits les Chapitres paroîtront ou trop liés avec ce qui précede, ou trop peu liés dans leurs parties; parcequ'il échappe toujours des défauts de cette sorte, quelque soin qu'on apporte dans ces revûes: néanmoins, outre que cet inconvenient n'est pas grand, il fait plus de tort à l'Auteur qu'au Lecteur: au-lieu que la confusion à laquelle on a remedié, faisoit plus de tort au Lecteur qu'à l'Auteur.

On ajoutera ici que dans cette derniere édition, on a mis en marge la plupart des citations: On a traduit plusieurs passages qui n'étoient qu'en latin, l'on a fait deux Tables; l'une des passages de l'Ecriture sainte qui sont expliqués dans chaque volume, & l'autre des matieres. Enfin elle est augmentée de plusieurs Traités du même Auteur qui n'avoient point encore paru.



TABLE

Des Traités & des Chapitres contenus en ce Volume.

PREMIER TRAITE'.

De la foiblesse de l'homme.

SECOND TRAITE'.

De la soumission à la volonté de Dieu.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

TROISIEME TRAITE'.

De la crainte de Dieu.

QUATRIE'ME TRAITE'.

Des moyens de conserver la paix avec les hommes.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

CINQUIE'ME TRAITE'.

Des jugemens temeraires.



Fin de la Table.

APPROBATION.

Nous soussignés Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris, certifions avoir lû un livre qui a pour titre : *Essais de Morale*, contenus en divers Traités sur plusieurs devoirs importans, composé par le Sieur Mombrini, dans lequel nous n'avons rien trouvé que de très-conforme à la Religion Catholique, Apostolique & Romaine. En foi quoi nous avons signé. A Paris le premier Avril 1671.

LE VAILLANT.

T. FORTIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : Salut. Notre bien amé *Charles Robustel* Libraire à Paris, Nous a fait remontrer qu'il a entrepris l'impression des Oeuvres de S. Jean Chrysostome en Grec & en Latin, & tout en latin, revûes, & corrigées & augmentées de plusieurs pieces de ce Pere qui n'ont jamais été imprimées, par le P. Dom *Bernard de Monfaucon* Religieux Benedictin de la Congregation de S Maur ; que cet Ouvrage étant d'une très-grosse dépense, il Nous a fait très-humblement supplier de vouloir bien pour lui donner le moyen de continuer à imprimer de pareils ouvrages qui *sont très*-utiles au public, lui accorder nos Lettres de Privileges pour l'impres

fion & debit desdites Oeuvres de S. Jean Chry-sostome en Grec & en Latin, & tout Latin, comme aussi pour les Livres ci-après énoncés qui ont été ci-devant imprimés, & dont les Privileges sont prêts à expirer, ou sont expirés. *A ces causes*, voulant favorablement traiter ledit Robustel, & reconnoitre son zele, & exciter par son exemple les autres Libraires & Imprimeurs à entreprendre des éditions dont la lecture puisse contribuer à l'avancement des Sciences & au progrès des belles Lettres qui ont toujours fleuri dans notre Royaume, ainsi qu'à soutenir l'Imprimerie & la Librairie, qui a été jusqu'à present cultivée par nos Sujets avec autant de succès que de reputation : Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Robustel de faire imprimer *Sancti Joannis Chrysostomi Opera omnia græcè & latinè, studio & operâ D. Bernardi de Montfaucon Monachi Benedictini è Congregatione sancti Mauri ; Eadem Opera sancti Joannis Chrysostomi latinè tantùm*, & de réimprimer *les Essais de Morale par le sieur Nicole, avec les Continuations ; Cas de Conscience par le sieur de Sainte-Beuve, Pensées Chrétiennes tirées de l'Ecriture sainte & des saints Peres ; Dictionaire ou Trésor du Pere Gaudin, François, Latin & Grec ; l'Abregé du même, Virgilius cum interpretatione, Notis & Tabulis patris Ruæi, Ad usum Serenissimi Delphini ; Horatius, Juvenalis, Martialis cum interpretatione & Notis Patris Juvencii ; Orationes ejusdem Ciceronis ; Orationum Analysis à P. du Signe ; la veritable Sagesse traduite de l'Italien du Pere Seignery* ; en tel volume, forme, marge & caracteres, & autant de fois que bon lui semblera, conjointement ou separément, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de vingt-cinq années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes:

faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus expliqués, en tout ou en partie, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, traduction en Langue Françoise ou Latine, ou autrement, sans le consentement par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & autres Marchandises qui se trouveront jointes, de dix mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, ou à ceux qui auront droit de lui, & de tous dépens, dommages & interêts: A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant de les exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires de chacun en nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très cher & feal Chevalier Chancelier de France le sieur *Daguesseau*: le tout à peine de nullité des Presentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans-cause pleinement & paisiblement, *sans souffrir* qu'il leur soit fait aucun trouble ou *empêchement.* Voulons que la copie desdites

Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Secretaires foi soit ajoûtée comme à l'original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires ; Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-deuxiéme jour de Decembre l'an de grace mil sept cens dix-sept, & de notre regne le troisiéme. Signé par le Roi en son Conseil, DE SAINT HILAIRE.

Registré sur le Registre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 272. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Aout 1713. A Paris ce 20. Janvier 1718.

DE LAULNE, Syndic.

Collationné à l'Original par moi Conseiller du Roi, Maison, Couronne de France & de ses Finances.

Le sieur Charles Robustel a cedé à Messieurs Desprez & Desessartz le Privilege des œuvres de saint Jean Chrysostome, de l'Edition du R. P. D. Bernard de Montfaucon, suivant la la part & portion desdits sieurs. Plus a cedé ausdits sieurs le Privilege entier des Livres suivans ; savoir, Les Essais de Morale par le sieur Nicole, avec les Continuations ; Cas de Conscience par le sieur de Sainte-Beuve ; Pensées Chrétiennes, tirées de l'Ecriture & des saints Peres.

ESSAIS



SSAIS
DE
ORALE.

PREMIER TRAITÉ.

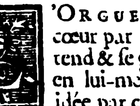
: la foiblesse de l'homme.

e mei, Domine, quoniam infirmus sum. Psal. 6. v. 3.

›itié de moi, Seigneur, parce que je suis foible.

IAPITRE PREMIER.

e l'orgueil nous donne de nous-mêmes. ne travaille dans le monde que pour em-r cette idée. Que l'orgueil de tous les les est de même nature, des grans, des s, des nations policées & des sauvages.



'ORGUEIL est une enflure du cœur par laquelle l'homme s'étend & se grossit en quelque sorte en lui-même, & rehausse son idée par celle de force, de gran-& a excellence. C'est pourquoi les ri-; nous élevent, parce qu'elles nous

CHAP. I.

donnent lieu de nous considerer nous-mêmes comme plus forts & plus grans. Nous les regardons, selon l'expression du Sage, comme une ville forte qui nous met à couvert des injures de la fortune, & nous donne moyen de dominer sur les autres : *Les richesses du riche sont comme une ville qui le fortifie.* SUBSTANTIA *divitis urbs roboris ejus :* & c'est ce qui cause cette élevation interieure qui est le ver des richesses, comme dit saint Augustin.

Prov. 18. 11. Serm. 5. de verb. Dom. n. edit. c. n. 10.

L'orgueil des Grans est de même nature que celui des riches, & il consiste de même dans cette idée qu'ils ont de leur force. Mais comme en se considerant seuls, ils ne pourroient pas trouver en eux-mêmes dequoi la former, ils ont accoutumé de joindre à leur être, l'image de tout ce qui leur appartient & qui est lié à eux. Un Grand dans son idée n'est pas un seul homme, c'est un homme environné de tous ceux qui sont à lui, & qui s'imagine avoir autant de bras qu'ils en ont tous ensemble, parce qu'il en dispose & qu'il les remue. Un General d'armée se represente toujours à lui-même au milieu de tous ses soldats. Ainsi chacun tâche d'occuper le plus de place qu'il peut dans son imagination, & l'on ne se pousse & ne s'agrandit dans le monde que pour augmenter l'idée que chacun se forme de soi-même. Voilà le but de tous les desseins ambitieux des hommes. Alexandre & Cesar n'ont point eu d'autre vûe dans toutes leurs batailles que celle-là. Et si l'on demande pourquoi le Grand seigneur a fait depuis peu perir cent mille hom-

mes devant Candie, on peut répondre ſûrement, que ce n'eſt que pour attacher encore à cette image interieure qu'il a de lui-même, le titre de Conquerant. CHAP. I.

C'eſt ce qui nous a produit tous ces titres faſtueux qui ſe multiplient à meſure que l'orgueil interieur eſt plus grand ou moins déguiſé. Je m'imagine que celui qui s'eſt le premier appellé, *haut & puiſſant Seigneur*, ſe regardoit comme élevé ſur la tête de ſes vaſſaux, & que c'eſt ce qu'il a voulu dire par cette épithete de *haut*, ſi peu convenable à la baſſeſſe des hommes. Les nations orientales ſurpaſſent de beaucoup celles de l'Europe dans cet amas de titres, parce qu'elles ſont plus ſottement vaines. Il faut une page entiere pour expliquer les qualités du plus petit Roi des Indes, parce qu'ils y comprennent le dénombrement de leurs revenus, de leurs élephans & de leurs pierreries, & que tout cela fait partie de cet être imaginaire, qui eſt l'objet de leur vanité.

Peut-être même que ce qui fait deſirer aux hommes avec tant de paſſion, l'approbation des autres, eſt qu'elle les affermit & les fortifie dans l'idée qu'ils ont de leur excellence propre : car ce ſentiment public les en aſſûre, & leurs approbateurs ſont comme autant de témoins qui les perſuadent qu'ils ne ſe trompent pas dans le jugement qu'ils font d'eux-mêmes.

L'orgueil qui naît des qualités ſpirituelles, eſt de même genre que celui qui eſt fondé ſur des avantages exterieurs ; & il conſiſte de même dans une idée qui nous repreſente grans à nos yeux, & qui fait que nous nous

CHAP. I. jugeons dignes d'estime & de préference, soit que cette idée soit formée sur quelque qualité que l'on connoisse distinctement en soi ; soit que ce ne soit qu'une image confuse d'une excellence & d'une grandeur que l'on s'attribue.

C'est aussi cette idée qui cause le plaisir ou le dégoût que l'on trouve dans quantité de petites choses qui nous flattent ou qui nous blessent, sans que l'on en voie d'abord la raison. On prend plaisir à gagner à toutes sortes de jeux, même sans avarice, & l'on n'aime point à perdre. C'est que quand on perd, on se regarde comme malheureux, ce qui renferme l'idée de foiblesse & de misere ; & quand on gagne, on se regarde comme heureux, ce qui présente à l'esprit celle de force, parce qu'on suppose qu'on est favorisé de la fortune. On parle de même fort volontiers de ses maladies, ou des dangers que l'on a courus, parce qu'on se regarde en cela, ou comme étant protegé particulierement de Dieu, ou comme ayant beaucoup de force ou beaucoup d'adresse pour resister aux maux de la vie.



CHAPITRE II.

Qu'il faut humilier l'homme, en lui faisant connoître sa foiblesse : mais non en le réduisant à la condition des bêtes.

SI donc l'orgueil vient de l'idée que l'homme a de sa propre force & de sa propre excellence, il semble que le meilleur moyen de l'humilier, soit de le convaincre de sa foiblesse. Il faut piquer cette enflure pour en faire sortir le vent qui la cause. Il faut le détromper de l'illusion par laquelle il se represente grand à soi-même, en lui montrant sa petitesse & ses infirmités, non afin de le réduire par-là à l'abattement & au desespoir; mais afin de le porter à chercher en Dieu, le soutien, l'appui, la grandeur & la force qu'il ne peut trouver en son être, ni dans tout ce qu'il y joint.

Mais il faut bien se donner de garde de le faire en la maniere de certains auteurs, qui sous prétexte d'humilier l'orgueil de l'homme, l'ont voulu réduire à la condition des bêtes, & se sont portés jusqu'à soûtenir qu'il n'avoit aucun avantage sur les autres animaux. Ces discours font un effet tout contraire à celui qu'ils ont prétendu, & ils passent justement plutôt pour des jeux d'esprit, que pour des discours serieux. Il y a dans l'homme un sentiment si vif & si clair de son excellence au-dessus des bêtes, que c'est *en vain que* l'on prétend l'obscurcir par *de petits raisonnemens* & de petites histoi-

es vaines ou fausses. Tout ce que la verité peut faire est de nous humilier, & souvent même on ne trouve que trop de moyens de rendre toutes ses lumieres inutiles, quelque vives qu'elles soient. Que peut-on donc esperer de ces petites raisons, dont on sent la fausseté par un témoignage interieur qu'on ne sauroit étouffer ?

Qu'il est à craindre que ces discours, au lieu de naître d'une reconnoissance sincere de la bassesse de l'homme, & d'un desir d'abattre son orgueil, ne viennent au contraire d'une secrete vanité, ou d'une corruption encore plus grande! Car il y a des gens qui voulant vivre comme des bêtes, ne trouvent rien de fort humiliant dans les opinions qui les rendent semblables aux bêtes ; ils y trouvent au contraire un secret soulagement, parce que leurs dereglemens leur deviennent moins honteux, en paroissant plus conformes à la nature. Ils sont d'ailleurs bien-aises de rabaisser avec eux ceux dont l'éclat & la grandeur les incommode, & ils ne se soucient gueres de n'être pas differens des bêtes, pourvû qu'ils mettent au même rang les Rois & les Princes, les Savans & les Philosophes.

Ne nous amusons donc point à cherch dans ces vaines fantaisies des preuves de n tre foiblesse, nous en avons assez de veri bles & de réelles dans nous-mêmes. Il ne f que considerer pour cela notre corps & tre esprit, non de cette vûe superficielle trompeuse, par laquelle on se cache ce l'on ne veut pas voir, & l'on n'y voit ce qui plaît, mais d'une vûe plus disti

plus étendue & plus sincere, qui nous découvre à nous-mêmes tels que nous sommes, & qui nous montre ce que nous avons veritablement de foiblesse, de force, de bassesse & de grandeur.

CHAPITRE III.

Description de l'homme, & premierement de la machine de son corps. Combien l'idée qu'il a de sa force est mal fondée. L'homme fuit de se comparer aux autres creatures, de peur de reconnoître sa petitesse en toutes choses. Il le faut forcer à faire cette comparaison.

EN regardant l'homme comme de loin, nous y appercevons d'abord une ame & un corps attachés & liés ensemble par un nœud inconnu & incomprehensible, qui fait que les impressions du corps passent à l'ame, & que les impressions de l'ame passent au corps, sans que personne puisse concevoir la raison & le moyen de cette communication entre des natures si differentes. Ensuite, en s'en approchant comme de plus près, pour connoître plus distinctement ces differentes parties, on voit que ce corps est une machine composée d'une infinité de tuyaux & ressorts propres à produire une diversité infinie d'actions & de mouvemens, soit pour la conservation même de cette machine, soit pour d'autres usages ausquels on l'emploie, & que l'ame est une nature intelligente, capable de *bien* & de mal, de bonheur & de *misere : qu'il y a* certaines actions de la ma-

chine du corps, qui se font indépendamment de l'ame : qu'il y en a d'autres où il faut qu'elle contribue par sa volonté, & qui ne se feroient pas sans elle : & que de ces actions, les unes sont nécessaires à la conservation même de la machine, comme le boire & le manger, les autres sont destinées à d'autres fins.

Cette machine, quoiqu'unie si étroitement à un esprit, n'est ni immortelle, ni incapable d'être troublée & dereglée : au contraire elle est d'une telle nature, qu'elle ne peut durer qu'un certain nombre d'années, & qu'elle renferme en soi des causes de sa destruction & de sa ruine. Souvent même elle se rompt & se défait en fort peu de tems. Elle est sujette, lors même qu'elle subsiste, à une infinité de déreglemens pénibles qu'on appelle des maladies. Les Medecins ont en vain essayé d'en faire le dénombrement. Il y en a plus qu'ils n'en sauroient connoître, parce que cette multitude innombrable de ressorts & de tuyaux déliés qui doivent donner passage à des humeurs & à des esprits, ne peut presque subsister, sans qu'il y arrive du désordre : & ce qu'il y a de plus fâcheux, est que ce désordre ne demeure pas dans le corps ; il passe à l'esprit, il l'afflige, il l'inquiéte, il le travaille, & il lui cause de la douleur & de la tristesse.

L'homme a le pouvoir de remuer certaines parties de sa machine qui obéissent à volonté ; & par le mouvement de cette m chine, il remue aussi quelques corps étr gers, selon le degré de sa force. Cette fo *est un peu* plus grande dans les uns que d

les autres ; mais elle eſt fort petite en tous : de ſorte que pour ſes ouvrages un peu plus conſiderables, il eſt obligé de ſe ſervir des grans mouvemens qu'il trouve dans la nature, qui ſont ceux de l'eau, de l'air & du feu. C'eſt par-là qu'il ſupplée à ſa foibleſſe, & qu'il fait beaucoup plus qu'il ne pourroit faire par lui-même. Mais avec tout cela, tout ce qu'il fait eſt fort peu de choſe : & c'eſt en le conſiderant avec tous les ſecours qu'il peut emprunter des corps étrangers par ſon induſtrie, que nous ferons voir que la vanité qu'il tire de ſa puiſſance & de ſa force eſt très-mal fondée.

CHAP. III

Mais ce qui fait naître ou qui entretient dans l'homme cette idée préſomptueuſe, c'eſt que l'amour-propre le reſſerre & le renferme tellement en lui-même, que de toutes les choſes du monde il ne s'applique qu'à celles qui ont rapport à lui, & qui ſont liées avec lui. Il ſe fait en quelque ſorte une éternité de ſa vie, parce qu'il ne s'occupe point de tout ce qui eſt au-deçà & au-delà ; & un monde du petit cercle de créatures qui l'environnent, ſur leſquelles il agit, ou qui agiſſent ſur lui ; & c'eſt par la place qu'il ſe donne dans ce petit monde, qu'il ſe forme cette idée avantageuſe de ſa grandeur.

Il ſemble que ce ſoit pour diſſiper cette illuſion naturelle, que Dieu ayant deſſein d'humilier Job ſous ſa majeſté ſouveraine, *Job. ch.* le fait comme ſortir de lui-même pour lui *38. &* faire contempler ce grand monde, & toutes les créatures qui le rempliſſent, afin de le convaincre par-là de ſon impuiſſance & de ſa foibleſſe, en lui faiſant voir combien il

ou avec des hommes semblables a
de l'obliger à considerer toutes l
creatures, & ce qu'elles nous déco
la grandeur infinie de Dieu? Plus I
grand & puissant à nos yeux, plus r
trouverons petits & foibles, & ce n'
perdant de vûe cette grandeur ir
nous nous estimons quelque chos

Pour suivre donc cette ouverture
criture nous donne, que chacun c
cette durée infinie qui le précede
suit, & qu'y voyant sa vie renferm
garde ce qu'elle en occupe. Qu'il s
de à lui-même, pourquoi il a comi
paroître plutôt en ce point qu'en
de cette éternité, & s'il sent en soi
ou de se donner l'être, ou de se le c
Qu'il en fasse de même de l'espa
porte la vûe de son esprit dans cette
nité, où son imagination ne sauroit
de bornes. Qu'il regarde cette vast

e la terre toute entiere comme un ca- CHAP.
: où il ſe trouve confiné. Que ſera-ce III.
: de l'eſpace qu'il occupe ſur la terre ?
t vrai qu'il a quelque pouvoir d'en chan-
; mais il n'en change point qu'il n'en
e autant qu'il en acquiert, & il ſe voit
ours englouti comme un atome imper-
ible dans l'immenſité de l'univers.
u'il joigne à cette conſideration celle de
ces grans mouvemens, qui agitent tou-
i matiere du monde, & qui emportent
ces grans corps qui roulent ſur nos tê-
Qu'il y joigne celle de tout ce qui ſe fait
s le monde corporel indépendamment de
Qu'il y joigne celle du monde ſpirituel,
cette infinité d'Anges & de démons, de
nombre prodigieux de morts, qui ne ſont
ts qu'à notre égard, & qui ſont plus vi-
s & plus agiſſans qu'ils n'étoient. Qu'il y
gne celle de tous les hommes vivans, qui
penſent point à lui, qui ne le connoiſſent
nt, & ſur leſquels il n'a aucun pouvoir ;
que dans cette contemplation il ſe de-
nde à lui-même ce qu'il eſt dans ce dou-
monde, quel eſt ſon rang, ſa force, ſa
ndeur, ſa puiſſance, en comparaiſon de
les de toutes les creatures.

CHAP. III.
a de causes & d'effets dans la nature qui surpassent non-seulement sa force, mais aussi son intelligence. Et en effet, qu'y a-t-il de plus capable de détruire cette fausse idée que l'homme se forme de la grandeur de son être, en ne se comparant qu'avec lui-même, ou avec des hommes semblables à lui, que de l'obliger à considerer toutes les autres creatures, & ce qu'elles nous découvrent de la grandeur infinie de Dieu? Plus Dieu sera grand & puissant à nos yeux, plus nous nous trouverons petits & foibles, & ce n'est qu'en perdant de vûe cette grandeur infinie que nous nous estimons quelque chose.

Pour suivre donc cette ouverture que l'Ecriture nous donne, que chacun contemple cette durée infinie qui le précede & qui le suit, & qu'y voyant sa vie renfermée, il regarde ce qu'elle en occupe. Qu'il se demande à lui-même, pourquoi il a commencé de paroître plutôt en ce point qu'en un autre de cette éternité, & s'il sent en soi la force ou de se donner l'être, ou de se le conserver. Qu'il en fasse de même de l'espace. Qu'il porte la vûe de son esprit dans cette immensité, où son imagination ne sauroit trouver de bornes. Qu'il regarde cette vaste étendue de matiere que ses sens découvrent. Qu'il considere, dans cette comparaison, ce qui lui en est échu en partage, c'est-à-dire, cette portion de matiere qui fait son corps. Qu'il voie ce qu'elle est, & ce qu'elle remplit dans l'univers. Qu'il tâche de découvrir pourquoi elle se trouve en ce lieu plutôt qu'en un autre de cet infini où il est comme abîmé. Il *est impossible* que dans cette vûe il ne con-

ſidere la terre toute entiere comme un cachot où il ſe trouve confiné. Que ſera-ce donc de l'eſpace qu'il occupe ſur la terre ? Il eſt vrai qu'il a quelque pouvoir d'en changer ; mais il n'en change point qu'il n'en perde autant qu'il en acquiert, & il ſe voit toujours englouti comme un atome imperceptible dans l'immenſité de l'univers. CHAP. III.

Qu'il joigne à cette conſideration celle de tous ces grans mouvemens, qui agitent toute la matiere du monde, & qui emportent tous ces grans corps qui roulent ſur nos têtes. Qu'il y joigne celle de tout ce qui ſe fait dans le monde corporel indépendamment de lui. Qu'il y joigne celle du monde ſpirituel, de cette infinité d'Anges & de démons, de ce nombre prodigieux de morts, qui ne ſont morts qu'à notre égard, & qui ſont plus vivans & plus agiſſans qu'ils n'étoient. Qu'il y joigne celle de tous les hommes vivans, qui ne penſent point à lui, qui ne le connoiſſent point, & ſur leſquels il n'a aucun pouvoir ; & que dans cette contemplation il ſe demande à lui-même ce qu'il eſt dans ce double monde, quel eſt ſon rang, ſa force, ſa grandeur, ſa puiſſance, en comparaiſon de celles de toutes les creatures.



CHAPITRE IV.

iant de la vie préſente de l'homme, & de tout ce qui eſt fondé ſur cette vie.

CEtte comparaiſon de l'homme avec toutes les autres creatures, tend principalement à humilier l'homme en la préſence de Dieu, & à lui faire reconnoître ſa propre foibleſſe, en la comparant à la puiſſance infinie de ſon Auteur. Et ce n'eſt pas peu que de l'humilier en cette ſorte, puiſqu'il ne s'éleve en lui-même qu'en oubliant ce qu'il eſt à l'égard de Dieu. Et c'eſt pourquoi l'Apôtre ſaint Pierre nous recommande de nous humilier ſous la puiſſante main de Dieu : *Humiliamini ſub potenti manu Dei.*
r. Elle tend auſſi à détruire la vaine complaiſance que l'homme reſſent, en conſiderant le rang qu'il tient dans ce petit monde où il ſe renferme, parce qu'en lui donnant un plus grand theatre, & l'obligeant de ſe joindre à tous les autres êtres, on lui fait perdre l'idée de cette grandeur fantaſtique qu'il ne ſe donne à lui-même qu'en ſe ſeparant de toutes les autres créatures. Mais il faut aller plus avant, & lui faire voir que toute cette force même qu'il s'attribue dans ſon petit monde, n'eſt qu'une pure foibleſſe, & que ſa vanité eſt mal fondée en toutes manieres. Et c'eſt ce qui eſt bien facile.

Car la force & la grandeur prétendu

que l'homme s'attribue dans son idée, n'est fondée que sur sa vie, puisqu'il ne se regarde que dans cette vie, & qu'il considere en quelque sorte tous ceux qui sont morts, comme s'ils étoient anéantis. Mais qu'est-ce que cette vie sur laquelle il se fonde, & quelle force a-t-il pour se la conserver? Elle dépend d'une machine si délicate & composée de tant de ressorts, qu'au lieu d'admirer comment elle se détruit, il y a lieu de s'étonner comment elle peut seulement subsister un peu de tems. Le moindre vaisseau qui se rompt, ou qui se boûche, interrompant le cours du sang & des humeurs, ruine l'œconomie de tout le corps. Un petit épanchement de sang dans le cerveau, suffit pour boûcher les pores par où les esprits entrent dans les nerfs, & pour arrêter tous les mouvemens. Si nous voiyons ce qui nous fait mourir, nous en serions surpris. Ce n'est quelquefois qu'une goute d'humeur étrangere, qu'un grain de matiere mal placée, & cette goute & ce grain suffit pour renverser tous les desseins ambitieux de ces Conquerans & de ces Maîtres du monde.

Je me souviens, sur ce sujet, qu'un jour on montra à une personne de grande qualité & de grand esprit, un ouvrage d'ivoire d'une extraordinaire délicatesse. C'étoit un petit homme monté sur une colonne si déliée, que le moindre vent étoit capable de briser tout cet ouvrage, & l'on ne pouvoit assez admirer l'adresse avec laquelle l'ouvrier avoit sû le tailler. Cependant au lieu d'en être surprise, comme les autres, elle

induſtrie que ...
trouvai ce ſentiment fort ...
penſai en même-tems qu'on le pouv
pliquer à bien des choſes de plus
conſequence. Toutes ces grandes fo
par leſquelles les ambitieux s'éleven
me par differens degrés, ſur la tête d
ples & des Grans, ne ſont ſoûtenues
des appuis auſſi délicats & auſſi f
en leur genre, que l'étoient ceux
ouvrage d'ivoire. Il ne faut qu'un to
gination dans l'eſprit d'un Prince,
peur maligne qui s'élevera dans
l'environnent, pour ruiner tout c
d'ambition : Et après tout, il eſt l
vie de cet ambitieux. Lui mort, v
tune renverſée & anéantie. Et qu'
plus fragile & de plus foible que
homme? Encore en conſervant
que ſoin ce petit ouvrage d'ivoire
garder autant que l'on veut; n
... à conſerv

qui se sont dissipées après leur mort, ce qui devoit arriver & à eux, & à leurs maisons, & qu'on leur eût marqué expressément qu'en s'engageant dans la voie qu'ils ont prise, ils seroient dans l'éclat un certain nombre d'années avec mille soins, mille inquiétudes & mille traverses; qu'ils feroient tout leur possible pour élever leur famille & pour la laisser puissante en biens & en charges; qu'ils mourroient en un tel tems; qu'ensuite toutes les langues & tous les écrivains se déchaîneroient contr'eux: que leur famille s'éteindroit; que tous leurs grans biens se dissiperoient; croit-on, dis-je, qu'ils eussent voulu prendre toutes les peines qu'ils ont prises pour si peu de chose? Pour moi, je ne le croi pas. Si les hommes ne se promettent pas positivement l'immortalité & l'éternité, parce que ce seroit une illusion trop grossiere, au moins n'envisagent-ils jamais expressément les bornes de leur vie & de leur fortune. Ils sont bien-aises de les oublier & de n'y penser pas. Et c'est pourquoi il est bon de les en avertir, en leur montrant, que tous ces biens & toutes ces grandeurs qu'ils entassent, n'ont pour baze qu'une vie que tout est capable de détruire.

Car ce n'est encore que l'oubli de la fragilité de la vie, & une confiance sans raison d'échapper de tous les dangers, qui fait résoudre les hommes à entreprendre des voyages au bout du monde, & à porter à la Chine leur corps, c'est-à-dire, tout leur être, selon leur pensée, pour en rapporter des *drogues & des* vernis. En verité, s'ils y pen-

ſoient bien, & s'ils comptoient bien ce qu'ils hazardent, & ce qu'ils deſirent acquerir, ils concluroient ſans doute qu'un peu de bien ne vaut pas la peine d'expoſer une machine auſſi foible que la leur, à tant de perils & à tant d'incommodités; mais ils s'aveuglent volontairement eux-mêmes contre leur propre interêt; ils n'aiment que la vie, ils la hazardent pour toutes choſes; & ils ont même établi entre eux, qu'il étoit honteux de craindre de la hazarder.

Si un homme diſoit pour s'excuſer d'aller à la guerre, quand il n'y eſt pas engagé par ſon devoir, que ce qui l'en empêche, c'eſt que ſa tête n'eſt pas à l'épreuve du canon, ni ſon corps impenetrable aux épées & aux piques, il me ſemble qu'il parleroit très-judicieuſement & très-conformément à la diſpoſition commune des hommes, qui n'eſtime que les biens de la vie preſente. Car puiſqu'on n'en ſauroit jouir ſans vivre, on ne ſauroit faire de plus grande folie que de hazarder inutilement la vie, qui en eſt le fondement. Cependant les hommes ſont convenus, contre leurs propres principes, de traiter ce langage de ridicule. C'eſt qu'ils ont la raiſon encore plus foible que le corps, comme nous le verrons tantôt.

Mais comme ce n'eſt qu'en détournant ſon eſprit de la fragilité de la vie, que l'homme tombe dans ces égaremens, & enſuite dans la préſomption de ſa propre force, il eſt bon de lui mettre continuellement devant les yeux, que toutes les grandeurs ou d'eſprit ou de corps, qu'il s'attribue, ſont toutes

ttachées à cette vie miserable, qui ne tient lle-même à rien, & qui est continuellement exposée à mille accidens. Sans même qu'il nous en arrive aucun, la machine entiere du monde travaille sans cesse avec une orce invincible à détruire notre corps. Le mouvement de toute la nature en emporte ous les jours quelque partie. C'est un édice dont on sappe sans cesse les fondemens, & qui s'écroûlera quand les soutiens en seont ruinés, sans qu'aucun sache précisement s'il est proche, ou s'il est éloigné de ce état. CHAP. IV.

CHAPITRE V.

Avertissemens continuels que nous avons de la fragilité de notre vie, par les necessités ausquelles nous sommes assujettis.

IL est étrange que les hommes puissent s'appuyer sur leur vie, comme sur quelque chose de solide, eux qui ont des avertissemens si sensibles & si continuels de son instabilité. Je ne parle pas de la mort de leurs semblables, qu'ils voient à tous momens disparoître à leurs yeux, & qui sont autant de voix qui leur crient, qu'ils sont mortels, & qu'il en faudra bien-tôt faire autant. Je ne parle pas non plus des maladies extraordinaires, qui sont comme les coups de fouet pour les tirer de leur *assoupissement*, & pour les avertir de

penser à mourir. Je parle de la necessité où ils sont de soûtenir tous les jours la défaillance de leurs corps, par le boire & par le manger. Qu'y a-t-il de plus capable de leur faire sentir leur foiblesse, que de les convaincre par ce besoin continuel, de la destruction continuelle de leur corps, qu'ils tâchent de reparer, & de soûtenir contre l'impetuosité du torrent du monde, qui les entraîne à la mort? Car la faim & la soif sont proprement des maladies mortelles. Les causes en sont incurables, & si l'on en arrête l'effet pour quelque tems, elles l'emportent enfin sur tous les remedes.

Qu'on laisse le plus grand esprit du monde deux jours sans manger, le voilà languissant, & presque sans action & sans pensées, & uniquement occupé du sentiment de sa foiblesse & de sa défaillance. Il lui faut necessairement de la nourriture pour faire agir les ressorts de son cerveau, sans quoi l'ame ne peut rien. Qu'y a-t-il de plus humiliant que cette necessité? Et encore n'est-ce pas la plus fâcheuse, parce qu'elle n'est pas la plus difficile à satisfaire; celle du dormir l'est bien autrement. Pour vivre il faut mourir tous les jours, en cessant de penser & d'agir raisonnablement, & en se laissant tomber dans un état où l'homme n'est presque plus distingué des bêtes; & cet état où nous ne vivons point, emporte une grande partie de notre vie.

Il faut souffrir ces necessités, puisque *Dieu nous* y assujettit. Mais il seroit bien

raiſonnable au-moins de les regarder comme des marques de notre foibleſſe, puiſque c'eſt en partie pour avertir l'homme de ſa baſſeſſe, qu'il plaît à Dieu de le reduire ainſi tous les jours à l'état & à la condition des bêtes. Cependant le déreglement des hommes eſt tel, qu'ils changent en ſujets de vanité ce qui les devroit le plus humilier. Il n'y a rien où ils faſſent paroître, quand ils le peuvent, plus de faſte & de magnificence que dans les feſtins. On ſe fait honneur de cette honteuſe neceſſité : & bien loin de s'en humilier, on s'en ſert à ſe diſtinguer des autres, quand on eſt en état d'y apporter plus d'appareil & d'oſtentation. CHAP. V.

CHAPITRE VI.

Examen des qualités ſpirituelles des hommes. Foibleſſe qui les porte à en juger, non par ce qu'elles ont de réel, mais par l'eſtime que d'autres hommes en font. Vanité & miſere de la ſcience des mots, de celle des faits, & des opinions des hommes.

IL eſt aſſez aiſé de perſuader ſpeculativement les hommes de la foibleſſe de leurs corps, & des miſeres de leur nature, quoiqu'il ſoit très-difficile de les porter à en tirer cette conſequence naturelle, qu'ils ne doivent faire aucun état de tout ce qui eſt appuyé ſur un fondement auſſi branlant & auſſi fragile que leur vie. Mais ils ont d'autres foibleſſes auſquelles non-ſ

CHAP. VI.

Voyez la 2. partie du Traité du Danger des Entretiens des hommes. tom. 2.

ment ils ne s'appliquent point, mais dont ils ne sont point du tout convaincus. Ils estiment leur science, leur lumiere, leur vertu, la force & l'étendue de leur esprit. Ils croient être capables de grandes choses. Les discours ordinaires des hommes sont tout pleins des éloges qu'ils se donnent les uns aux autres pour ces qualités d'esprit. Et la pente qu'on a à recevoir sans examen tout ce qui est à son avantage, fait que si l'on en a quelqu'une, on n'en juge pas par ce qu'elle a de réel, mais par cette idée commune que l'on en apperçoit dans les autres.

Mais on doit d'abord considerer comme une très-grande foiblesse, cette inclination que l'on a à juger des choses, non sur la verité, mais sur l'opinion d'autrui. Car il est clair qu'un jugement faux ne peut donner de réalité à ce qui n'en a point. Si nous ne sommes donc pas assez humbles pour n'avoir pas de complaisance en ce que nous avons veritablement, au moins ne soyons pas assez sottement vains pour nous attribuer sur le témoignage d'autrui, ce que nous pouvons reconnoître nous-mêmes que nous n'avons pas. Examinons ce qui nous éleve, voyons ce qu'il y a de réel & de solide dans la science des hommes, & dans les vertus humaines, & retranchons-en au moins tout ce que nous découvrirons être vain & faux.

La science est, ou des mots, ou des faits, ou des choses. Je demeure d'accord que les hommes sont capables d'aller assez loin dans la science des mots & des signes, c'est-

à-dire, dans la connoissance de la liaison arbitraire qu'ils ont faite de certains sons avec de certaines idées. Je veux bien admirer la capacité de leur memoire, qui peut recevoir sans confusion tant d'images differentes, pourvû que l'on m'accorde que cette sorte de science est une grande preuve non seulement qu'ils sont très-ignorans, mais même qu'ils sont presque incapables de rien sçavoir. Car elle n'est de soi d'aucun prix ni d'aucune utilité. Nous n'apprenons le sens des mots, qu'afin de parvenir à la connoissance des choses. Elle tient lieu de moyen, & non de fin. Cependant ce moyen est si difficile & si long, qu'il y faut consumer une partie de notre vie. Plusieurs l'y employent toute entiere, & tout le fruit qu'ils tirent de cette étude, est d'avoir appris que de certains sons sont destinés par les hommes à signifier de certaines choses, sans que cela les avance en rien pour en connoître la nature. Cependant les hommes sont si vains, qu'ils ne laissent pas de se glorifier de cette sorte de science; & c'est celle-même dont ils tirent plus de vanité, parcequ'ils n'ont pas la force de resister à l'approbation des ignorans, qui admirent d'ordinaire ceux qui la possedent.

CHAP VI.

Il n'y a guere plus de solidité dans la science des faits ou des évenemens historiques. Combien y en a-t-il peu d'exactement rapportés dans les histoires? Nous en pouvons juger par ceux dont nous avons une connoissance particuliere, lorsqu'ils *sont écrits* par d'autres. Le moyen *donc de* distinguer les vrais des faux, & les

ou pour marquer le chemin des autres,
il n'y a qu'à considerer combien aisém
on se passe de ces connoissances pour
lui point porter d'envie, & pour être
aussi heureux que lui. Aussi le plaisir
l'on prend dans ces sortes de connoissan
ne consiste pas dans la possession mêm
mais dans l'acquisition. Si tôt que l'on
est arrivé, on n'y pense plus. L'esprit ne
divertit que par la recherche même, pa
qu'il s'y nourrit de la vaine esperance d
bien imaginaire qu'il se propose dans la
couverte. Si-tôt qu'il n'est plus soutenu
animé par cette esperance, il faut q
cherche une autre occupation pour éviter
langueur.

Mais il ne suffit pas que l'homme s'
milie par l'inutilité de ces sciences, il f
qu'il reconnoisse de plus que ce qu'il en
acquerir n'est presque rien, & que la
grande partie de la Philosophie hum

s'ils avoient une infinité de tems à perdre, il ne leur ſuffit pas de s'informer de ce que les choſes ſont en effet; mais ils tiennent auſſi regître de toutes les fantaiſies que les autres ont eues ſur ces mêmes choſes, ou plutôt ne pouvant réuſſir à trouver la verité, ils ſe contentent de ſavoir les opinions de ceux qui l'ont cherchée, & ils ſe croient, par exemple, grans Philoſophes ou grans Medecins, parcequ'ils ſavent les ſentimens de divers Philoſophes, ou de divers Medecins ſur chaque matiere. Mais comme on n'en eſt pas plus riche pour ſavoir toutes les viſions de ceux qui ont cherché l'art de faire de l'or; de même on n'en eſt pas plus ſavant pour avoir dans ſa memoire toutes les imaginations de ceux qui ont cherché la verité ſans la trouver.

CHAPITRE VII.

Qu'on eſt auſſi heureux d'ignorer que de ſavoir la plupart des choſes. Incertitude de la plupart des ſciences. L'homme ne connoît pas même ſon ignorance.

IL n'y a que la ſcience des choſes, c'eſt-à-dire, celle qui a pour but de ſatisfaire notre eſprit par la connoiſſance du vrai, qui puiſſe avoir quelque ſolidité. Mais quand les hommes y auroient fait de grans progrès, ils ne s'en devroient gueres plus eſtimer, puiſque ces connoiſſances ſteriles ſont ſi peu capables de leur apporter quelque fruit & quelque contentement ſolide,

il n'y a qu'à considerer combien on se passe de ces connoissance lui point porter d'envie, & pou aussi heureux que lui. Aussi le l'on prend dans ces sortes de con ne consiste pas dans la possessi mais dans l'acquisition. Si tôt est arrivé, on n'y pense plus. L' divertit que par la recherche mêr qu'il s'y nourrit de la vaine espe bien imaginaire qu'il se propose couverte. Si-tôt qu'il n'est plus animé par cette esperance, il cherche une autre occupation po langueur.

Mais il ne suffit pas que l'ho milie par l'inutilité de ces scien qu'il reconnoisse de plus que ce q acquerir n'est presque rien, & grande partie de la Philosophi n'est ... obscurités &

rien entendu dans les principes de la natu- CHAP. VII.
re. Et ce ne sont pas seulement de vaines promesses ; car il faut avouer que ce nouveau venu donne plus de lumiere sur la connoissance des chose naturelles, que tous les autres ensemble n'en avoient donné. Cependant, quelque bonheur qu'il ait eu à faire voir le peu de solidité des principes de la Philosophie commune, il laisse encore dans les siens beaucoup d'obscurités impenetrables à l'esprit humain. Ce qu'il nous dit, par exemple, de l'espace & de la nature de la matiere, est sujet à d'étranges difficultés, & j'ai bien peur qu'il n'y ait plus de passion que de lumiere dans ceux qui paroissent n'en être pas effrayés. Quel plus grand exemple peut-on avoir de la foiblesse de l'esprit humain, que de voir que pendant trois mille ans ceux d'entre les hommes qui semblent avoir eu le plus de pénetration, se soient occupés à raisonner sur la nature, & qu'après tant de travaux, & malgré ce nombre innombrable d'écrits qu'ils ont faits sur cette matiere, il se trouve qu'on en est à recommencer, & que le plus grand fruit qu'on puisse tirer de leurs ouvrages, est d'y apprendre que la Philosophie est un vain amusement, & que ce que les hommes en savent n'est presque rien ? Ce qui est étrange est que l'homme ne connoit pas même son ignorance, & que cette science est la plus rare de toutes.

Et c'est pourquoi quand le commun du monde voit ces grandes Bibliotheques, que l'on peut appeler, à quelque chose près,

tout cela seroit réuni dans une
te tête n'en seroit ni mieux regl
sage, ni plus heureuse. Tout ce
qu'augmenter sa confusion, &
sa lumiere. Et après tout elle
guere differente d'une biblioth
rieure. Car comme on ne peut
livre à la fois, & qu'une page
vre; de même celui qui auroit
vres dans sa memoire, ne sere
de s'appliquer à chaque heure
tain livre, & à une certaine part
vre. Tout le reste seroit en qu
autant hors de sa pensée, que s'
voit point du tout : & tout
qu'il en tireroit, est qu'il pou
quefois suppléer à l'absence de
cherchant avec peine dans sa i
qu'elle auroit retenu, encore r
il pas si assuré, que s'il prend

CHAPITRE VIII.

Bornes étroites de la science des hommes : notre esprit racourcit tout. La verité même nous aveugle souvent.

POur comprendre donc ce que c'est que la science des hommes, il faut descendre comme par divers degrés jusques aux bornes où elle est réduite. Elle seroit peu de chose quand notre esprit seroit capable de s'appliquer tout à la fois à tout ce que nous avons dans la memoire, parceque nous ne connoîtrions toujours que peu de verités. Cependant, comme je le viens de dire, nous ne sommes capables de connoître qu'un seul objet, & une seule verité à la fois. Le reste demeure enseveli dans notre memoire comme s'il n'y étoit point. Voilà donc déja notre science réduite à un seul objet. Mais de quelle maniere encore le connoît-on ? S'il renferme diverses qualités, nous n'en regardons qu'une à la fois. Nous divisons les choses les plus simples en diverses idées, parceque notre esprit est encore trop étroit pour les pouvoir comprendre toutes ensemble. Tout est trop grand pour lui. Il faut qu'il racourcisse tout ce qu'il considere, ou qu'il en retranche la plus grande partie pour les proportionner à sa petitesse.

La vûe de notre esprit est à peu près semblable à celle de notre corps ; je veux dire qu'elle est aussi superficielle & aussi bornée.

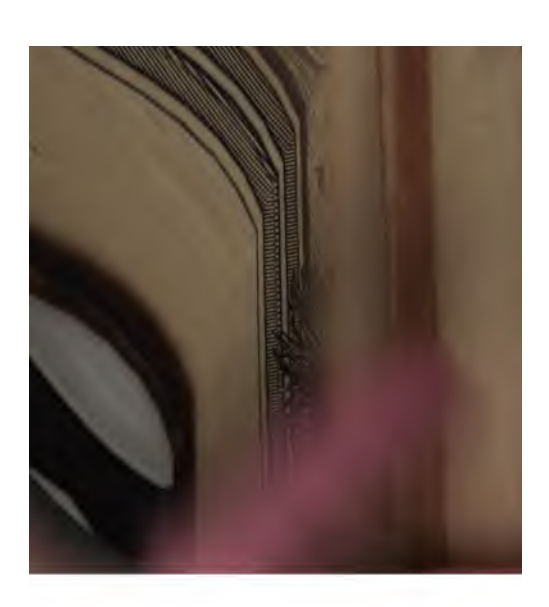
CHAP. VIII. Nos yeux ne penetrent point la profondeur des corps, ils s'arrêtent à la surface. Plus ils étendent leur vûe, plus elle est confuse : & pour voir quelque objet exactement, il faut qu'ils perdent de vûe tous les autres. Que si les objets sont éloignés, ils les reduisent par la foiblesse de l'organe qui en reçoit l'image, à la petitesse des moindres corps que nous avons auprès de nous. Ces masses prodigieuses qu'on appelle des étoiles, ne sont qu'un point à nos yeux, & ne nous paroissent presque que des étincelles. C'est-là l'image de la vûe de notre esprit. Nous ne connoissons de-même que la surface, & l'écorce de la plupart des choses. Nous en détachons comme une feuille délicate pour en faire l'objet de notre pensée. Si les objets sont un peu étendus, ils nous confondent. Il faut necessairement que nous les considerions par parties, & souvent la multiplicité de ces parties nous rejette dans la confusion que nous voulions éviter. *Confusum est quidquid in pulverem sectum est.* S'ils ne sont pas présens à nos sens, nous ne les atteignons souvent qu'en un point, & nous nous formons des idées si foibles & si petites des plus grandes & des plus terribles choses, qu'elles font moins d'impression sur nous, que la moindre de celles qui agissent sur nos sens.

Ce n'est pas encore tout. Quoique ce que notre esprit peut comprendre de verité soit si peu de chose, la possession ne lui en est pas néanmoins ferme ni assurée. Il y est souvent troublé par la défiance & l'incertitude : & le faux lui paroît revêtu de cou-

leurs si semblables à celle du vrai, qu'il ne CHAP. VIII.
sait où il en est. Ainsi il n'embrasse son objet que foiblement & comme en tremblant, & il ne se défend contre cette incertitude que par un certain instinct, & un certain sentiment qui le fait attacher aux verités qu'il connoît, malgré les raisons qui semblent y être contraires.

Voilà donc à quoi se réduit cette science des hommes que l'on vante tant, à connoître une à une un petit nombre de verités d'une maniere foible & tremblante. Mais de ces verités combien y en a-t-il peu d'utiles? & de celles qui sont utiles en elles-mêmes, combien y en a-t-il peu qui le soient à notre égard, & qui ne puissent devenir des principes d'erreur? Car c'est encore un effet de la foiblesse des hommes, que la lumiere les aveugle souvent aussi-bien que les tenebres, & que la verité les trompe aussi-bien que l'erreur. Et la raison en est que les conclusions dépendant ordinairement de l'union des verités, & non d'une verité toute seule; il arrive souvent qu'une verité imparfaitement connue, étant prise par erreur comme suffisante pour nous conduire, nous jette dans l'égarement. Combien y en a-t-il, par exemple, qui se précipitent dans des indiscretions par la connoissance qu'ils ont de cette verité particuliere, que nous devons la correction au prochain? Combien y en a-t-il qui autorisent leur lâcheté par des maximes très-veritables touchant la condescendance chrétienne?

Si l'on ne voit point de chemin, on s'é-



. T R E X.

presque composé que de
e pensent à rien. Que
peu davantage ne va-
rouble que l'imagination
Folie commencée dans la
s.

a est si peu de chose,
agir & qu'il cherche la
lorsqu'il s'abandonne
s, & qu'il n'agit pres-
s ? Or il n'agit presque
ans la plupart des hom-
riture nous l'enseigne Se
l'habitation terres-
choses.

CHAP. VIII. gare. Si l'on en voit plusieurs, on se con fond : & la lumiere de l'esprit qui fait d couvrir plusieurs raisons, est aussi cap ble de nous tromper, que la stupidité q ne voit rien. Nous nous trompons souve par l'impression des autres qui nous con muniquent leurs erreurs, & nous no trompons même quelquefois lorsque no découvrons les erreurs des autres, parc que nous sommes portés à croire qu' ont tort en tout, au-lieu qu'ils n'ont so vent tort qu'en partie.

CHAPITRE IX.

Difficulté de connoître des choses dont on d juger par la comparaison des vraisemblan ces. Temerité prodigieuse de ceux qui croyent capables de choisir une religion, p l'examen particulier de tous les dogmes co testés.

VOici encore un autre inconvenient q est la source d'un grand nombre d'e reurs. La découverte du vrai dans la plupa des choses dépend de la comparaison d vraisemblances. Mais qu'y a-t-il de pl trompeur que cette comparaison? car qui est de soi-même moins vraisemblab étant mis plus en vûe par la maniere do on l'exprime, & étant consideré avec pl d'application ou de passion, est capable faire beaucoup plus d'impression sur l'e prit que d'autres choses, qui quoiqu'a puyées sur des raisons beaucoup plus so

des, ſeroient propoſées d'une maniere obſcure, & écoutées avec negligence, & ſans paſſion. Ainſi l'inégalité de la clarté, l'inégalité de l'application, l'inégalité de la paſſion contrepeſe ſouvent, ou anéantit même entierement l'avantage que les raiſons ont les unes ſur les autres en ſolidité, ou en vraiſemblance. CHAP. IX.

Cependant l'eſprit de l'homme étant ſi foible, ſi borné, ſi étroit, ſi ſujet à s'égarer, eſt en même-tems ſi préſomtueux, qu'il n'y a rien dont il ne ſe puiſſe croire capable, pourvu qu'il ſe trouve des gens qui l'en flattent. Qu'y a-t-il qui ſoit plus viſiblement au-deſſus de l'eſprit, & de la lumiere du commun du monde, & particulierement des ſimples & des ignorans, que de diſcerner entre tant de dogmes conteſtés parmi les Chrétiens, ceux qu'il faut rejetter, de ceux qu'il faut ſuivre? Pour decider raiſonnablement une ſeule de ces queſtions, il faut une étendue d'eſprit très-grande & très-rare. Que ſera-ce donc quand il s'agit de les décider toutes, & de faire le choix d'une Religion ſur la comparaiſon des raiſons de toutes les ſocietés Chrétiennes? Cependant les Auteurs des nouvelles hereſies ont perſuadé à cent millions d'hommes qu'il n'y avoit rien en cela qui ſurpaſſât la force de l'eſprit des plus ſimples. C'eſt même par là qu'ils les ont attirés d'entre le peuple. Ceux qui les ont ſuivis ont trouvé qu'il étoit beau de diſcerner eux-mêmes la veritable Religion par la diſcuſſion des dogmes, & ils ont con-

ſideré ce droit d'en juger qu'on leur attribuoit, comme un avantage conſiderable que l'Egliſe Romaine leur avoit injuſtement ravi.

On ne doit pas néanmoins chercher ailleurs que dans la foibleſſe même de l'homme la cauſe cette préſomtion. Elle vient uniquement de ce que l'homme eſt ſi éloigné de connoître la verité, qu'il en ignore même les marques & les caractéres. Il ne ſe forme ſouvent que des idées confuſes des termes d'évidence & de certitude. Et c'eſt ce qui fait qu'il les applique au hazard à toutes les vaines lueurs dont il eſt frappé. Tout ce qui lui plaît devient évident. Ainſi après qu'un heretique a comme conſacré ſes fantaiſies par ce titre qu'il leur donne de verités certaines & contenues clairement dans l'Ecriture, il étouffe enſuite tous les doutes qui pourroient s'élever contre, & ne ſe permet pas de les regarder; ou s'il les regarde, c'eſt en ne les conſiderant que comme des difficultés, & en leur ôtant par-là la force de faire impreſſion ſur ſon eſprit.

Chapitre X.

Que le monde n'est presque composé que de gens stupides qui ne pensent à rien. Que ceux qui pensent un peu davantage ne valent pas mieux. Trouble que l'imagination cause à la raison. Folie commencée dans la plupart des hommes.

SI l'esprit humain est si peu de chose, même lorsqu'il s'agite & qu'il cherche la verité, que sera-ce lorsqu'il s'abandonne au poids de son corps, & qu'il n'agit presque que par les sens? Or il n'agit presque que de cette sorte dans la plupart des hommes, comme l'Ecriture nous l'enseigne quand elle nous dit, *que l'habitation terrestre abaisse l'esprit qui pense à plusieurs choses.* *Sap. 9. 15.* Car en nous découvrant par ces paroles l'activité naturelle de l'esprit, qui le rend de lui-même capable de former une grande diversité de pensées, & de comprendre une infinité de divers objets; elle nous fait voir aussi l'état où cet esprit est réduit par l'union avec un corps corrompu, & par les necessités de la vie presente, qui l'appesantissent tellement, quelque actif, penetrant & étendu qu'il soit de lui même, qu'elles le resserrent en un très-petit cercle d'objets grossiers, autour desquels il ne fait que tourner continuellement d'un mouvement lent & foible, & qui n'a rien de la noblesse & de la grandeur de sa nature. En effet, si l'on fait reflexion sur tous les hommes du monde, on trouvera qu'ils sont presque

quen, un Negre, un Cafre, un C
dien, un Lapon, tout le tems de s
chasser, à pêcher, à danser, à se v
ses ennemis.

Mais sans aller chercher si loin d
ples de la stupidité des hommes
pensent la plupart des gens de t
leur ouvrage, à manger, à boire
mir, à tirer ce qui leur est dû, à
taille, & à un petit nombre d'a
jets. Ils sont comme insensibles
autres, & l'accoutumance qu'il
tourner dans ce petit cercle, les
capables de rien concevoir au-d
leur parle de Dieu, de l'Enfer, du
de la Religion, des Regles de la
ou ils n'entendent point, ou ils o
un moment ce qu'on leur dit, &
prit rentre aussi-tôt dans ce cer
jets grossiers ausquels il est accou
sont infiniment éloignés par le

mir, à courir, à retourner à ſon écurie. CHAP. X.
Cette idée n'eſt pourtant pas celle d'un cheval ; car une machine ne penſe point : mais c'eſt proprement celle d'un homme ſtupide. Et certainement il ne faudroit pas y ajoûter encore beaucoup de penſées pour en former celle d'un Tartare.

Cependant ce nombre de gens qui ne penſent preſque point, & qui ne ſont occupés que des neceſſités de la vie preſente, eſt ſi grande, que celui des gens dont l'eſprit a un peu plus d'agitation & de mouvement, n'eſt preſque rien en comparaiſon. Car ce nombre de ſtupides comprend dans le Chriſtianiſme même, preſque tous les gens de travail, preſque tous les pauvres, la plupart des femmes de baſſe condition, tous les enfans. Tous ces gens ne penſent preſque à rien durant leur vie, qu'à ſatisfaire aux neceſſités de leurs corps, à trouver moyen de vivre, à vendre, à acheter ; & encore ils ne forment ſur tous ces objets que des penſées aſſez confuſes. Mais dans les autres nations, principalement entre celles qui ſont plus barbares, il comprend les peuples entiers ſans aucune diſtinction.

Il eſt certain que les gens qui travaillent du corps, comme tous les pauvres du monde, penſent moins que les autres, & le travail rend leur ame plus peſante : les richeſſes au-contraire qui donnent un peu plus de loiſir & de liberté aux hommes, & qui leur permettent de s'entretenir les uns avec les autres ; les emplois d'eſprit qui les obligent de traiter enſemble, les réveillent un

aussi pour l'ordinaire plus de ...
de vanité : de sorte qu'il y a encor
bien réel dans une stupidité simple,
cette activité pleine de déguisemen
tifice.

Enfin pour achever la peinture
blesse de notre esprit, il faut enc
derer, que quelque vraies que soien
sées, il en est souvent separé av
ce, par le dereglement naturel de
gination. Une mouche qui pass
ses yeux est capable de le distrair
templation la plus serieuse. Cent
tiles qui viennent à la traverse, l
& le confondent malgré qu'il e
est si peu maître de lui-même, q
roit s'empêcher de jetter au m
sur ces vains fantômes, en quitt
jets les plus importans. Ne peut
peller avec raison cet état un
ment de folie ? Car comme la fi

du cerveau, & rendre des images un peu plus vives. De sorte qu'entre l'état du plus sage homme du monde, & celui d'un fou achevé, il n'y a de différence que de quelques degrés de chaleur & d'agitation d'esprit. Et nous ne sommes pas seulement obligés de reconnoître que nous sommes capables de la folie ; mais il faut avouer de plus, que nous la sentons, & que nous la voyons toute formée dans nous-mêmes, sans que nous sachions à quoi il tient qu'elle ne s'acheve par un entier renversement de notre esprit.

CHAPITRE XI.

Foiblesse de la volonté de l'homme plus grande que celle de la raison. Peu de gens vivent par raison. La volonté ne sauroit résister à des impulsions dont nous savons la fausseté. Les passions viennent de foiblesse. Besoin que l'ame a d'appui.

MAIS quoique la raison soit foible au point où nous l'avons representée, ce n'est encore rien au prix de la foiblesse de l'autre partie de l'homme, qui est sa volonté ; & l'on peut dire, en les comparant ensemble, que la raison fait sa force, & que sa foiblesse consiste dans l'impuissance où sa volonté se trouve, de se conduire par la raison.

Il n'y a personne qui ne demeure d'accord, que la raison nous est donnée, pour nous servir de guide dans la vie : pour nous faire discerner les biens & les maux, & pour

emportent, tantôt d'un côté &
autre, comme un vaisseau sans v
pilote : & ce n'est pas la raison qu
passions ; mais ce sont les passions
vent de la raison pour arriver
C'est tout l'usage que l'on en fait
ment.

Souvent même la raison n'e
rompue. Elle voit ce qu'il faud
& elle est convaincue du néant
qui nous agitent ; mais elle ne
pêcher l'impression violente q
sur nous. Combien de gens s'
trefois battre en duel, en dépl
condamnant cette miserable cou
blâmant eux-mêmes de la sui
n'avoient pas pour cela la force
les jugemens de ces fous qui les
tés de lâches s'ils eussent obéi
Combien de gens se ruinent

:s du sang, & mille autres choses aussi CHAP. X I.
.es les emportent & les renversent, par-
ue leur ame n'a point de force, de soli-
, ni de fermeté.

)ue diroit-on d'un soldat qui étant averti
dans un spectacle où l'on représenteroit
ombat, les canons & les mousquets ne
point chargés à balle, ne laisseroit pas
aisser la tête & de s'enfuir au premier
p de mousquet? Ne diroit-on pas que sa
eté approcheroit de la folie? Et n'est-ce
cependant ce que nous faisons tous les
s? On nous avertit que les discours & les
mens des hommes sont incapables de
s nuire, comme ils ne nous peuvent ser-
de rien, qu'ils ne peuvent nous ravir au-
de nos biens, ni soulager aucun de nos
x. Et néanmoins ces discours & ces ju-
ens ne laissent pas de nous renverser, &
aire sortir notre ame de son assiete. Une
race, une parole de chagrin, nous met-
en colere, & nous nous préparons à les
ouller comme si c'étoit quelque chose de
redoutable. Il faut nous flatter & nous
sser comme des enfans, pour nous te-
en bonne humeur, autrement nous jet-
des cris à notre mode, comme les en-
à la leur.

est certain, que l'impatience que les
mes témoignent dans toutes ces occa-
s, vient de quelque passion qui les posse-
Mais les passions mêmes viennent de
lesse & du peu d'attache que leur ame a
biens veritables & solides. Et pour le
iprendre, il faut considerer, que comme
'est pas une foiblesse à notre corps d'a-

l'ame d'avoir besoin de s'appuyer sur q
que chose de veritable & de solide, & de
pouvoir pas subsister comme suspendu
l'air sans être attachée a aucun objet : o
c'est une foiblesse, elle est essencielle
créature, qui ne suffisant pas à elle-mêm
besoin de chercher ailleurs le soutien qu
ne trouve pas en soi.

Mais la foiblesse veritable de l'ame
siste en ce qu'elle s'appuye sur le néant, c
me dit l'Ecriture, & non sur des cl
59. réelles & solides ; ou que si elle s'appuy
la verité, cette verité ne lui suffit pas
n'empêche pas qu'elle n'ait encore besoi
mille autres soutiens, par la soustraction
quels elle tombe incontinent dans l'abb
ment. Elle consiste, en ce que le moi
souffle est capable de la faire sortir de
de son repos, que les moindres baga
l'ébranlent, l'agitent, la tourmentem

CHAPITRE XII.

Consideration particuliere sur la vanité des appuis que l'ame se fait pour se soutenir.

CE que nous venons de dire est une image racourcie de la foiblesse de l'homme : & il est bon de la considerer plus en détail pour en remarquer les differens traits.

Quoique l'homme ne puisse trouver en cette vie de veritable repos ; il est certain qu'il n'est pas aussi toujours dans l'abattement & dans le desespoir. Son ame prend par necessité une certaine consistance, parce qu'il est si foible, & si inconstant, qu'il ne peut pas même demeurer dans une agitation continuelle. Les plus grans maux s'adoucissent par le tems. Le sentiment s'en perd & s'en évanouit. La pauvreté, la honte, la maladie, l'abandonnement, la perte des amis, des parens, des enfans, ne produisent que des secousses passageres, dont le mouvement se rallentit peu à peu jusqu'à ce qu'il cesse entierement.

L'ame trouve donc enfin quelque sorte de repos ; & c'est une chose commune à tous les hommes, d'avoir en quelque tems de leur vie une assiette tranquille. Mais cette assiette est si peu ferme, qu'il ne faut presque rien pour la troubler.

La raison en est, que l'homme ne s'y soutient pas par l'attache à quelque verité solide qu'il connoisse clairement ; mais qu'il s'appuye sur quantité de petits soutiens ; &

CHAP. X.
peu, & empêchent que leur ame ne tombe dans une si grande stupidité. L'esprit d'une femme de la Cour est plus remué & plus actif que celui d'une paysanne ; & celui d'un Magistrat, que celui d'un artisan. Mais s'il y a plus d'action & de mouvement, il y a aussi pour l'ordinaire plus de malice & plus de vanité : de sorte qu'il y a encore plus de bien réel dans une stupidité simple, que dans cette activité pleine de déguisement & d'artifice.

Enfin pour achever la peinture de la foiblesse de notre esprit, il faut encore considerer, que quelque vraies que soient ses pensées, il en est souvent separé avec violence, par le dereglement naturel de son imagination. Une mouche qui passera devant ses yeux est capable de le distraire de la contemplation la plus serieuse. Cent idées inutiles qui viennent à la traverse, le troublent & le confondent malgré qu'il en ait. Et il est si peu maître de lui-même, qu'il ne sauroit s'empêcher de jetter au moins la vûe sur ces vains fantômes, en quittant les objets les plus importans. Ne peut-on pas appeller avec raison cet état un commencement de folie ? Car comme la folie achevée consiste dans le dereglement entier de l'imagination, qui vient de ce que les images qu'elle presente sont si vives, que l'esprit ne distingue plus les fausses des veritables ; de même la force qu'elle a de presenter ses images à l'esprit, sans le congé & sans l'aveu de la volonté, est une folie commencée ; & pour la rendre entiere, il ne faut qu'augmenter de quelques degrés la chaleur

du

du cerveau, & rendre des images un peu plus vives. De sorte qu'entre l'état du plus sage homme du monde, & celui d'un fou achevé, il n'y a de difference que de quelques degrés de chaleur & d'agitation d'esprit. Et nous ne sommes pas seulement obligés de reconnoître que nous sommes capables de la folie; mais il faut avouer de plus, que nous la sentons, & que nous la voyons toute formée dans nous-mêmes, sans que nous sachions à quoi il tient qu'elle ne s'acheve par un entier renversement de notre esprit.

CHAPITRE XI.

Foiblesse de la volonté de l'homme plus grande que celle de la raison. Peu de gens vivent par raison. La volonté ne sauroit résister à des impulsions dont nous savons la fausseté. Les passions viennent de foiblesse. Besoin que l'ame a d'appui.

MAIS quoique la raison soit foible au point où nous l'avons representée, ce n'est encore rien au prix de la foiblesse de l'autre partie de l'homme, qui est sa volonté; & l'on peut dire, en les comparant ensemble, que la raison fait sa force, & que sa foiblesse consiste dans l'impuissance où sa volonté se trouve, de se conduire par la raison.

Il n'y a personne qui ne demeure d'accord, que la raison nous est donnée, pour nous servir de guide dans la vie: pour nous faire discerner les biens & les maux, & pour

veiser ; de meme ce n est pas ... ...
l'ame d'avoir besoin de s'appuyer sur q
que chose de veritable & de solide, & d
pouvoir pas subsister comme suspendu
l'air sans être attachée à aucun objet : (
c'est une foiblesse, elle est essencielle
créature, qui ne suffisant pas à elle-mêm
besoin de chercher ailleurs le soutien q
ne trouve pas en soi.

Mais la foiblesse veritable de l'ame
siste en ce qu'elle s'appuye sur le néant
me dit l'Ecriture, & non sur des (
i. 59. réelles & solides ; ou que si elle s'appu
la verité, cette verité ne lui suffit p
n'empêche pas qu'elle n'ait encore bes
mille autres soutiens, par la soustractio
quels elle tombe incontinent dans l'al
ment. Elle consiste, en ce que le m
souffle est capable de la faire sortir d
de son repos, que les moindres ba
... ...lent l'agitent, la tourment

neurs du sang, & mille autres choses aussi vaines les emportent & les renversent, parce que leur ame n'a point de force, de solidité, ni de fermeté. CHAP. X I.

Que diroit-on d'un soldat qui étant averti que dans un spectacle où l'on représenteroit un combat, les canons & les mousquets ne sont point chargés à balle, ne laisseroit pas de bailler la tête & de s'enfuir au premier coup de mousquet ? Ne diroit-on pas que sa lâcheté approcheroit de la folie ? Et n'est-ce pas cependant ce que nous faisons tous les jours ? On nous avertit que les discours & les jugemens des hommes sont incapables de nous nuire, comme ils ne nous peuvent servir de rien, qu'ils ne peuvent nous ravir aucun de nos biens, ni soulager aucun de nos maux. Et néanmoins ces discours & ces jugemens ne laissent pas de nous renverser, & de faire sortir notre ame de son assiete. Une grimace, une parole de chagrin, nous mettent en colere, & nous nous préparons à les repousser comme si c'étoit quelque chose de bien redoutable. Il faut nous flatter & nous caresser comme des enfans, pour nous tenir en bonne humeur, autrement nous jettons des cris à notre mode, comme les enfans à la leur.

Il est certain, que l'impatience que les hommes témoignent dans toutes ces occasions, vient de quelque passion qui les possede. Mais les passions mêmes viennent de foiblesse & du peu d'attache que leur ame a aux biens veritables & solides. Et pour le comprendre, il faut considerer, que comme ce n'est pas une foiblesse à notre corps d'a-

veiller ; de même ce ...
l'ame d'avoir besoin de s'appuy
que chose de veritable & de soli
pouvoir pas subsister comme s
l'air sans être attachée a aucun
c'est une foiblesse, elle est es
créature, qui ne suffisant pas à e
besoin de chercher ailleurs le s
ne trouve pas en soi.

Mais la foiblesse veritable d
siste en ce qu'elle s'appuye sur l
me dit l'Ecriture, & non s
Isai. 59. 4. réelles & solides ; ou que si el
la verité, cette verité ne lui
n'empêche pas qu'elle n'ait en
mille autres soutiens, par la so
quels elle tombe incontinent
ment. Elle consiste, en ce q
souffle est capable de la faire
de son repos, que les moi
... l'agitent, la ...

CHAPITRE XII.

Conſideration particuliere ſur la vanité des appuis que l'ame ſe fait pour ſe ſoutenir.

CE que nous venons de dire eſt une image racourcie de la foibleſſe de l'homme : & il eſt bon de la conſiderer plus en détail pour en remarquer les differens traits.

Quoique l'homme ne puiſſe trouver en cette vie de veritable repos ; il eſt certain qu'il n'eſt pas auſſi toujours dans l'abattement & dans le deſeſpoir. Son ame prend par neceſſité une certaine conſiſtance, parce qu'il eſt ſi foible, & ſi inconſtant, qu'il ne peut pas même demeurer dans une agitation continuelle. Les plus grans maux s'adouciſſent par le tems. Le ſentiment s'en perd & s'en évanouit. La pauvreté, la honte, la maladie, l'abandonnement, la perte des amis, des parens, des enfans, ne produiſent que des ſecouſſes paſſageres, dont le mouvement ſe rallentit peu a peu juſqu'a ce qu'il ceſſe entierement.

L'ame trouve donc enfin quelque ſorte de repos ; & c'eſt une choſe commune à tous les hommes, d'avoir en quelque tems de leur vie une aſſiette tranquille. Mais cette aſſiette eſt ſi peu ferme, qu'il ne faut preſque rien pour la troubler.

La raiſon en eſt, que l'homme ne s'y ſoutient pas par l'attache à quelque verité ſolide qu'il connoiſſe clairement ; mais qu'il s'appuye ſur quantité de petits ſoutiens ; &

CHAP. XII.

qu'il est comme suspendu par une infinité de fils foibles & déliés, à un grand nombre de choses vaines, & qui ne dépendent pas de lui : de sorte que comme il y a toujours quelqu'un de ces fils qui se rompt, il tombe aussi en partie & reçoit une secousse qui le trouble. On est porté par le petit cercle d'amis & d'approbateurs, dont on est environné ; car chacun tâche de s'en faire un, & l'on y réussit ordinairement. On est porté par l'obéissance & l'affection de ses domestiques, par la protection des Grans, par de petits succès, par des louanges, par des divertissemens, par des plaisirs. On est porté par les occupations qui amusent, par les esperances que l'on nourrit, par ses desseins que l'on forme, par les ouvrages que l'on entreprend. On est porté par les curiosités d'un cabinet, par un jardin, par une maison des champs. Enfin il est étrange à combien de choses l'ame s'attache, & combien il lui faut de petits appuis pour la retenir en repos.

On ne s'apperçoit pas pendant que l'on possede toutes ces choses combien on en est dépendant. Mais comme elles viennent souvent à manquer, l'on reconnoît par le trouble que l'on en ressent, que l'on y avoit une attache effective. Un verre cassé nous impatiente ; notre repos en dépendoit donc. Un jugement faux & ridicule qu'un impertinent aura fait de nous, nous penetre jusqu'au vif ; l'estime de cet impertinent, ou *au moins* l'ignorance de ce jugement faux, *qu'il fait* de nous, contribuoit donc à no-

tre tranquilité : Elle nous portoit & nous ſou- CHA
tenoit ſans que nous y penſaſſions. XI

Non ſeulement nous avons beſoin continuellement de ces vains ſoutiens, mais notre foibleſſe eſt ſi grande, qu'ils ne ſont pas capables de nous ſoutenir long-tems. Il en faut changer. Nous les écraſerions par notre poids. Nous ſommes comme des oiſeaux qui ſont en l'air, mais qui n'y peuvent demeurer ſans mouvement, ni preſque en un même lieu, parce que leur appui n'eſt pas ſolide, & que d'ailleurs ils n'ont pas aſſez de force & de vigueur en eux pour réſiſter à ce qui les porte en bas : de ſorte qu'il faut qu'ils ſe remuent continuellement, & par de nouveaux battemens de l'air, ils ſe font ſans ceſſe un nouvel appui. Autrement, s'ils ceſſoient d'uſer de cet artifice, que la nature leur apprend, ils tomberoient comme les autres choſes peſantes. Notre foibleſſe ſpirituelle a des effets tout ſemblables. Nous nous appuyons ſur les jugemens des hommes, ſur les plaiſirs des ſens, ſur les conſolations humaines, comme ſur un air qui nous ſoutient pour un tems. Mais parce que toutes ces choſes n'ont point de ſolidité, ſi nous ceſſons de nous remuer & de changer d'objet, nous tombons dans l'abattement & dans la triſteſſe. Chaque objet en particulier n'eſt pas capable de nous ſoutenir. C'eſt par des changemens continuels que l'ame ſe maintient dans un état ſupportable, & qu'elle s'empêche d'être accablée par l'ennui & le chagrin. *Ainſi ce n'eſt que par artifice qu'elle ſubſiſte.* Elle tend par ſon propre poids au

découragement & au desespoir. Le centre de la nature corrompuë est la rage & l'enfer. On le porte en quelque sorte en soi-même dès cette vie ; & ce n'est que pour s'empêcher de le sentir que l'ame s'agite tant, & qu'elle cherche à s'occuper hors d'elle-même de tant d'objets exterieurs. Pour l'y enfoncer tout-à-fait, il ne faut que la séparer de tous ces objets, & la réduire à ne penser qu'à elle-même ; & comme c'est proprement ce qui fait la mort, elle precipiteroit tous les hommes dans le centre malheureux, si Dieu par sa grace toute-puissante, n'avoit donné à quelques-uns d'eux un autre poids qui les éleve vers le ciel.

CHAPITRE XIII.

Que tout ce qui paroît de grand dans la disposition de l'ame de ceux qui ne sont pas veritablement à Dieu, n'est que foiblesse.

IL n'est n'est pas moins vrai de la volonté de l'homme considerée en elle-même & sans le secours de Dieu, que de son esprit & de son intelligence, que ce qui y paroît de plus grand n'est que foiblesse, & que les noms de force & de courage, par lesquels on releve certaines actions & certaines dispositions de l'ame, nous cachent les plus grandes lâchetés & les plus grandes bassesses. Ce que nous prenons pour course, est une fuite ; pour élevation, est une *chute* ; pour fermeté, est legereté. Cette

immobilité & cette roideur inflexible qui paroît en quelques actions, n'est qu'une dureté produite par le vent des passions qui enfle comme des balons ceux qu'elles possedent. Quelquefois ce vent les éleve en haut, quelquefois il les précipite en bas. Mais en haut & en bas ils sont également legers & foibles. CHAP. XIII.

Qu'est-ce qui porte tant de gens à suivre la profession des armes dans laquelle il faut par necessité s'exposer à tant de hazards & souffrir tant de fatigues? Est-ce le desir de servir leur Prince, ou leur pays? Ils n'en ont pas souvent la moindre pensée. C'est l'impuissance de mener une vie reglée. C'est la fuite du travail où leur condition les engage. C'est l'amour de ce qu'il y a de licencieux dans la vie des soldats. C'est la foiblesse de leur esprit, & l'illusion de leur imagination qui les flatte par de fausses esperances, & qui leur representant d'une maniere vive les maux qu'ils veulent éviter, & leur cache ceux ausquels ils s'exposent.

Ne vous imaginez pas que ce brave qui marche à l'assaut avec tant de fierté, méprise serieusement la mort, & qu'il considere fort la justice de la cause qu'il soutient. Il est tout possedé de la crainte des jugemens qu'on feroit de lui s'il reculoit; & ces jugemens le pressent comme un ennemi, & ne lui permettent pas de penser à autre chose. Voila la source de ce grand courage.

Pour en être convaincu, on n'a qu'à considerer ces gens que l'on fait passer pour des

[illegible]

ces choſes [illegible]

le monſtre [illegible]

honteuſement par [illegible]

de cet Alexandre qui av[illegible]

toute la terre, & qui [illegible]

ſi ſouvent affronté la [illegible]

maladie mortelle dans Bab[illegible]

La mort lui paroît-elle à [illegible]

remplit tout ſon palais de de[illegible]

[illegible]es & de ſacrifices [illegible]

de ſorte de ſuperſtition qu'i[illegible]

pour ſe défendre de cette mo[illegible]

nace, & qui l'emporte enfin [illegible]

auparavant terraſſé de ſon [illegible]

l'avoir ſéduit aux plus gran[illegible]

Pouvoit-il mieux faire voir, [illegible]

ſembloit la mépriſer, c'eſt qu'i[illegible]

bien éloigné, & que les paſſ[illegible]

étoit tranſporté lui mettoient

voile devant les [illegible]

à generosité humaine. C'est ce que Ciceron découvre assez, lorsqu'il dit, *qu'il falloit que Caton mourût plutôt que de voir le visage du Tyran*. C'est donc la crainte de voir le visage de Cesar qui lui a inspiré cette résolution desesperée. Il n'a pu souffrir de se voir soumis à celui qu'il avoit tâché de ruiner, ni de le voir triompher de sa vaine résistance. Et ce n'a été que pour chercher dans la mort un vain asyle contre ce phantôme de Cesar victorieux, qu'il s'est porté à violer toutes les loix de la nature. Seneque qui en fait son idole, ne lui attribue pas un autre mouvement, quand il lui fait dire : *Puisque les affaires du genre humain sont desesperées, mettons Caton en sureté.* Il ne pensoit donc qu'à sa sureté. Il ne pensoit qu'à s'ôter de devant les yeux un objet que sa foiblesse ne pouvoit souffrir. Ainsi au lieu de dire comme Seneque, qu'il mit en liberté avec violence *cet esprit genereux, qui méprisoit toute la puissance des hommes*: GENEROSUM *illum contemtoremque omnis potentiæ spiritum ejecit*. Il faut dire, que par une foiblesse pitoyable il succomba à un objet, que toutes les femmes & tous les enfans de Rome souffrirent sans peine : & que la terreur qu'il en eut fut si violente, qu'elle le porta à sortir de la vie par le plus grand de tous les crimes.

CHA XI *Lib. Offic.*

Ces morts tranquiles & où il ne paroît aucune fureur comme celle de Socrate, pourroient paroître plus genereuses. Mais toute cette tranquilité étoit pourtant bien peu de chose, puisqu'elle ne venoit que d'ignorance & d'aveuglement. Socrate ne

C vj

persuadés [illegible] n'est pas [illegible] de le [illegible] bien [illegible] est juste à [illegible] de bonne [illegible] a-t-il peu [illegible] ses la, & qui [illegible] les en [illegible].

Peut-on [illegible] bésse que [illegible] dans les [illegible] il possible [illegible] plus bas. & [illegible] interieure [illegible] cuper [illegible] qu'elle [illegible] ment de [illegible] corrompre [illegible] c'est [illegible] sent [illegible] vation de [illegible] cette application [illegible] grossier, [illegible] plaisir de tout [illegible] agit en homme [illegible] lors, où il [illegible] laisser & l'incommodité [illegible] se reduire, autant qu'il peut, à la condition des bêtes.

L'homme fait ce qu'il peut pour se dissimuler sa propre foiblesse ; mais quoi qu'il fasse, il ne laisse pas de la sentir : toute son application est à chercher des remedes ; mais il se conduit avec si peu de lumiere dans cette recherche, qu'au lieu de sa di-

persuadés qu'elles le sont ? Qui est-ce qui n'est pas convaincu, que c'est une bassesse de se croire digne d'estime, parce qu'on est bien vêtu, qu'on est bien à cheval, qu'on est juste à placer une balle, qu'on marche de bonne grace ? Cependant combien y en a-t-il peu qui soient au-dessus de ces choses-là, & qui ne soient pas flattés quand on les en loue ?

Peut-on s'imaginer une plus grande foiblesse que celle qui fait trouver tant de goût dans les divertissemens du monde ? Car est-il possible de réduire une ame à un état plus bas, & plus indigne d'elle, que de lui interdire toute autre pensée pour ne l'occuper que du soin de conduire le corps qu'elle anime selon la cadence d'un instrument de musique, ou de suivre des bêtes qui courent après d'autres bêtes ? Cependant c'est presque là tout ce qui fait le divertissement des Princes & des Grans. Cette privation de toutes pensées raisonnables, & cette application totale de l'ame à un objet grossier, vain & inutile, est ce qui fait le plaisir de tous les jeux. Moins l'homme agit en homme, plus il est content. Les actions, où la raison a beaucoup de part, le lassent & l'incommodent, & sa pente est de se réduire, autant qu'il peut, à la condition des bêtes.

L'homme fait ce qu'il peut pour se dissimuler sa propre foiblesse ; mais quoi qu'il fasse, il ne laisse pas de la sentir, toute son application est à y chercher des remedes ; mais il se conduit avec si peu de lumiere dans cette recherche, qu'au lieu de la di-

de la foiblesse de l'homme ne sert qu'à relever le pouvoir de cette grace qui le soutient. Car quelle force ne faut-il point qu'elle ait, pour rendre victorieuse d'elle-même & du démon, une créature si corrompue, si foible & si miserable; pour l'élever au-dessus de toutes choses, & pour lui faire surmonter le monde avec tout ce qu'il a de trompeur, d'attirant & de terrible: *Magnâ gratiâ opus est, ut cum omnibus amoribus, terroribus, erroribus suis vincatur hic mundus.*

CHAP. XIV.

Aug. de corrept. & gra. cap. 12. n. 35.

CHAPITRE XV.

La foiblesse de l'homme paroît encore davantage, en quelque sorte, dans ceux qui sont à Dieu.

MAIS, s'il est vrai que rien ne fait mieux voir la puissance de la grace, que la foiblesse de l'homme, on peut dire aussi, que rien ne découvre tant la foiblesse de l'homme que la grace même; & que les infirmités de la nature sont en quelque sortes plus visibles dans ceux que Dieu a le plus favorisés de ses graces. Il n'est pas si étrange que des gens environnés de tenebres, qui ne savent ce qu'ils sont, ni ce qu'ils font, & qui ne suivent que les impressions de leurs sens, ou les caprices de leur imagination, paroissent legers, inconstans & foibles dans leurs actions. Mais qui ne croiroit que ceux que Dieu a éclairés par de si pures lumieres, à qui il a dé-

le la foibleſſe de l'homme ne ſert qu'à rele- CHAP.
ver le pouvoir de cette grace qui le ſoutient. XIV.
Car quelle force ne faut-il point qu'elle
ait, pour rendre victorieuſe d'elle-même
& du démon, une créature ſi corrompue,
ſi foible & ſi miſerable; pour l'élever au-
deſſus de toutes choſes, & pour lui faire
ſurmonter le monde avec tout ce qu'il a
de trompeur, d'attirant & de terrible : *Ma-* *Aug. de*
gnâ gratiâ opus eſt, ut cum omnibus amori- *corrept.*
bus, terroribus, erroribus ſuis vincatur hic *& grat.*
mundus. *cap. 12. n. 35.*

CHAPITRE XV.

La foibleſſe de l'homme paroît encore davantage, en quelque ſorte, dans ceux qui ſont à Dieu.

MAIS, s'il eſt vrai que rien ne fait mieux voir la puiſſance de la grace, que la foibleſſe de l'homme, on peut dire auſſi, que rien ne découvre tant la foibleſſe de l'homme que la grace même; & que les infirmités de la nature ſont en quelque ſorte plus viſibles dans ceux que Dieu a le plus favoriſés de ſes graces. Il n'eſt pas ſi étrange que des gens environnés de tenebres, qui ne ſavent ce qu'ils ſont, ni ce qu'ils font, & qui ne ſuivent que les impreſſions de leurs ſens, ou les caprices de leur imagination, paroiſſent legers, inconſtans & foibles dans leurs actions. Mais qui ne croiroit que ceux que Dieu a éclairés par de ſi pures lumieres, à qui il a dé-

de la foiblesse de l'homme ne sert qu'à relever le pouvoir de cette grace qui le soutient. Car quelle force ne faut-il point qu'elle ait, pour rendre victorieuse d'elle-même & du démon, une créature si corrompue, si foible & si miserable; pour l'élever au-dessus de toutes choses, & pour lui faire surmonter le monde avec tout ce qu'il a de trompeur, d'attirant & de terrible: *Magnâ gratiâ opus est, ut cum omnibus amoribus, terroribus, erroribus suis vincatur hic mundus.*

CHAP. XIV.

Aug. de corrept. & grat. cap. 12. n. 35.

CHAPITRE XV.

La foiblesse de l'homme paroît encore davantage, en quelque sorte, dans ceux qui sont à Dieu.

MAIS, s'il est vrai que rien ne fait mieux voir la puissance de la grace, que la foiblesse de l'homme, on peut dire aussi, que rien ne découvre tant la foiblesse de l'homme que la grace même; & que les infirmités de la nature sont en quelque sortes plus visibles dans ceux que Dieu a le plus favorisés de ses graces. Il n'est pas si étrange que des gens environnés de tenebres, qui ne savent ce qu'ils sont, ni ce qu'ils font, & qui ne suivent que les impressions de leurs sens, ou les caprices de leur imagination, paroissent legers, inconstans & foibles dans leurs actions. Mais qui ne croiroit que ceux que Dieu a éclairés par de si pures lumieres, à qui il a de-

Chap. XV, couvert la double fin & la double éternité de bonheur ou de misere qui les attend; qui ont l'esprit rempli de ces grans & effroyables objets, d'un enfer, des démons, des Anges, des Saints, d'un Dieu mort pour eux, qui ont preferé Dieu à toutes choses; qui ne croiroit, dis-je, qu'ils seroient incapables d'être touchés des bagatelles du monde? Cependant il n'en est pas ainsi. Leur cœur ne laisse pas d'être encore souvent très-sensible aux moindres choses. Une reception un peu froide, une parole incivile les ébranlent. Ils succombent quelquefois à des tentations très-legeres, au même-tems que Dieu leur fait la grace de surmonter les plus grandes. Ils se voient encore sujets à mille passions, à mille pensées, à mille mouvemens déraisonnables. Les niaiseries du monde les viennent troubler dans leurs meditations les plus serieuses. S'ils ne tombent pas tout-à-fait dans le précipice des crimes, ils sentent en eux-mêmes un poids & une pente qui les y porte; & ils sentent en même-tems qu'ils n'ont aucune force pour s'empêcher d'y tomber, & que si Dieu les abandonnoit à eux-mêmes, ils y seroient en un moment entraînés.

Ainsi ce sont ceux proprement qui voient leur pauvreté, & qui peuvent dire avec le Prophete: *Je suis un homme qui vois quelle est ma misere.* Ego *vir videns paupertatem meam.* Les gens du monde sont pauvres & foibles sans le savoir. Un malade ne sent bien la perte de ses forces, que quand il les veut éprouver. Ce n'est qu'en faisant effort

Jerem. Thren. c. 3. v. 34.

pour résister à un torrent qui nous emporte, que l'on en connoît la violence. Il n'y a donc que les gens de bien qui puissent bien connoître leur foiblesse, parce qu'il n'y a qu'eux qui s'efforcent de la surmonter. Et quoiqu'ils la surmontent en effet dans les choses les plus importantes, c'est néanmoins avec tant d'imperfections & tant de défauts; & ils voient en même-tems tant d'autres choses où ils ne la surmontent pas, qu'ils n'en ont que plus de sujet d'être convaincus de leur misere. CHAP. XV.

Ce ne sont donc pas seulement les moins éclairés, & les plus imparfaits, & ceux à qui on donne le nom de foibles, qui doivent dire à Dieu, *Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis foible.* Ce sont les plus forts & les plus parfaits, & ceux qui ont reçu de Dieu plus de graces & plus de lumiere. Car le propre effet de cette lumiere est de les penetrer davantage du sentiment de leur bassesse & de leur misere, de leur faire reconnoître devant Dieu, qu'ils ne sont que tenebres dans leur esprit, que foiblesse & inconstance dans leur volonté; que leur vie n'est qu'une image qui passe & une vapeur qui se dissipe. C'est cette lumiere qui leur fait crier à Dieu avec le Prophete: *Mon être n'est qu'un neant devant vous.* SUBSTANTIA *mea tanquam nihilum ante te*, & qui leur ôtant ainsi toute confiance en leurs propres forces, & les rendant vils & aneantis devant leurs propres yeux, les remplit en même-tems d'admiration de la puissance infinie de Dieu, & de l'abysme incomprehensible de sa sagesse, & les portent ainsi à se

Ps. 6. 3.

Ps. 38. 6.

CHAP. XV.

jetter entre ſes bras par une humble confiance, en reconnoiſſant qu'il n'y a que lui qui les puiſſe ſoutenir parmi tant de langueurs & de foibleſſes ; qui les puiſſe délivrer de tant de maux, qui les puiſſe rendre victorieux de tant d'ennemis ; & enfin que c'eſt en lui ſeul qu'ils peuvent trouver la force, la ſanté, & la lumiere qu'ils ne trouvent point en eux-mêmes, ni dans toutes les autres créatures.





SECOND TRAITÉ.

DE LA SOUMISSION à la volonté de Dieu.

PREMIERE PARTIE.

Doce me facere voluntatem tuam, quia Deus meus es tu. Ps. 142. v. 10.

Enseignez-moi à faire votre volonté, parce-que vous êtes mon Dieu.

CHAPITRE PREMIER.

Que la vie payenne, c'est de suivre sa propre volonté, & la vie chrétienne de suivre celle de Dieu.



LA difference la plus generale que l'Ecriture mette entre les justes & les pecheurs, est que les uns marchent dans les voies de Dieu, & que les autres marchent dans leurs propres voies. C'est pourquoi elle renferme tous les desordres ausquels les payens ont été abandonnés par la justice de Dieu, dans ce seul mot qui les

Chap. I. comprend tous : *Dimisit omnes gentes ingredi vias suas.* Il a laissé *toutes les nations marcher dans leurs voies.* Et le Pro-

Act. 14. v. 15. phete au contraire renferme toutes les instructions que Jesus-Christ devoit donner au monde dans cette seule parole, Qu'il nous enseigneroit ses voies : *Et docebit nos vias suas.*

Isaie 2. v. 3. Or pour savoir ce que c'est que marcher dans ses propres voies, il ne faut que considerer ce que dit S. Paul en un autre lieu, où parlant de l'état des hommes avant la foi, il dit qu'ils marchoient dans la vanité de leurs sens, & qu'ils suivoient les volon-

Ephes. 4. 17. tés de la chair & de leurs pensées : *Ambulantes in vanitate sensus sui, facientes voluntatem carnis & cogitationum.* Et pour

Ibid. 2. v. 3. savoir au-contraire ce que c'est que de marcher dans les voies de Dieu, il ne faut que considerer ce passage de saint Pierre, où parlant de ce que se doivent proposer les fidelles convertis, il dit qu'ils doivent se résoudre de passer tout le reste de leur vie à suivre la volonté de Dieu, & non les desirs

1. Petr. 4. v. 2. des hommes : *ut jam non desideriis hominum, sed voluntati Dei quod reliquum est in carne, vivat temporis.* Ainsi suivre sa volonté propre, c'est marcher dans sa voie, & vivre en payen; & suivre la volonté de Dieu, c'est marcher dans la voie de Dieu, & vivre en Chrétien.

C'est pourquoi le premier mouvement que la grace inspira à S. Paul parfaitement converti, fut de lui faire dire à Jesus-Christ

Act. 9. 6. *Seigneur, que vous plaît-il que je fasse :* Domine *quid vis me facere ?* Et ce mot

verrent renferma un renoncement à toute-CHAP.
sa vie passée, dans laquelle il n'avoit suivi I.
que ses inclinations, une résolution ferme de suivre la volonté de Dieu dans le reste de toute sa vie, & un desir sincere de la connoître. De sorte qu'elle comprenoit en quelque maniere toutes les vertus que saint Paul a depuis pratiquées, comme la semence & la racine contiennent les fruits que l'arbre doit produire en son tems.

Or ce que l'Esprit de Dieu fit dire à saint Paul, doit être dit par chaque Chrétien, & il n'y en a aucun qui ne soit obligé d'imiter l'Apôtre, en disant à Dieu : *Seigneur, que vous plaît-il que je fasse?* Il ne suffit pas de le dire, au commencement de sa conversion ; il faut même renouveller sans cesse cette protestation dans la suite de sa vie, parceque la volonté propre qui n'est pas morte en nous, tâche toujours de reprendre son empire, & de bannir le regne de celle de Dieu.

Il faut toujours desirer de connoître la volonté de Dieu, parceque notre ignorance nous la cache a tout moment. Il faut toujours desirer de la suivre, parceque notre concupiscence ne cesse point de nous en éloigner pour nous porter à ce qu'elle aime. Mais afin que ce desir & cette protestation de vouloir obéir à Dieu, ne soient pas steriles, & ne demeurent pas dans une simple idée sans effet, il est utile de mediter serieusement ce que c'est que de suivre la volonté de Dieu, & de quelle sorte il faut pratiquer ce devoir essentiel de la vie chrétienne dans toutes les rencontres de la vie.

Et pour cela il faut premierement savoir ce que c'est que la volonté de Dieu, que nous voulons suivre.

CHAPITRE II.

Deux manieres de considerer la volonté de Dieu. Comme regle de nos actions ; comme cause de tous les évenemens. Explication de la premiere maniere. On possede quelquefois la charité sans le savoir, & l'on ne l'a pas quand on le croit.

L'Ecriture sainte, & la doctrine de l'Eglise nous obligent de regarder la volonté de Dieu en deux manieres. Premierement, comme la regle de nos devoirs, qui nous prescrit ce que nous devons faire, qui nous montre les dispositions où nous devons être ; qui nous découvre ce que nous devons desirer, ce que nous devons fuir, où nous devons tendre, qui condamne tout le mal, & commande tout le bien. Secondement, comme la cause de tout ce qui se fait dans le monde, à l'exception du peché ; qui produit efficacement tout ce qui est bon ; & ne permet le mal que pour en tirer du bien.

Selon la premiere maniere, l'Ecriture lui donne divers noms qui ne marquent tous que la même chose. C'est cette *loi eternelle* dont parle si souvent saint Augustin, qui défend de troubler l'ordre de la nature, qui commande de le conserver, & qui plaçant l'homme entre Dieu & les creatures corpo

relles & inanimées, qui lui défend d'atta- CHAP. II.
cher son amour à aucune autre chose qu'au souverain Etre ; puisqu'il ne le peut faire sans sortir de son ordre, & sans s'abaisser au-dessous des choses qui lui sont inferieures ou inégales. C'est cette *justice divine* qui brille dans nos esprits, comme dit le même saint Augustin, qui nous rend aimable tout ce qui y est conforme, quand même nous n'y trouverions rien d'ailleurs qui attirât notre amour. Ce n'est qu'en aimant & en suivant cette justice, que les hommes sont justes ; & qu'en s'en éloignant, qu'ils sont injustes & pecheurs.

Ce sont ces *jugemens* & ces *justifications* dont David parle si souvent, c'est-à-dire les regles & les ordonnances justes & saintes qui instruisent l'homme de ce qu'il doit faire, & qui sont écrites dans Dieu même, parcequ'elles ne sont autre chose que sa volonté toute juste & toute équitable. C'est cette *sagesse* dont parle le Sage dans tous ses livres, qu'il faut sans cesse desirer, qu'il faut chercher *comme l'argent*, qui nous sert de guide dans notre chemin, & qui habite en Dieu & avec Dieu. *Omnis sapientia à Domino Deo est, & cum illo fuit semper, & est ante ævum.* Eccli. I. v. I.

Ce sont ces *préceptes* que l'Ecriture appelle éternels, & qu'elle nous commande d'avoir toujours devant les yeux, & de conserver dans notre cœur ; qui doivent marcher avec nous ; qui ne nous doivent point quitter dans le sommeil même, & qui doivent être le premier objet de nos pensées à notre réveil. *Liga ea in corde tuo jugiter, cum ambu-* Prov. 6. v. 21. & 2.

que les hommes justes croissent en justice. CHAP. C'est en s'en éloignant qu'ils sont injustes, II. méchans, corrompus, dereglés, parceque cette justice est l'ordre essenciel, la vertu essencielle, la sainteté essencielle. Et comme cette justice est Dieu même, il est clair que l'amour de cette justice est l'amour de Dieu; que c'est la même chose que la charité; & qu'agir par l'amour de la justice, c'est agir par charité, & par principe d'amour de Dieu.

Et par la on peut voir qu'on possede quelquefois la charité, & qu'on agit par principe de charité sans le savoir; & qu'on est quelquefois sans charité, & que l'on agit sans charité, quand on croit en être vivement touché. Car il y a des personnes qui ne sentant point de devotion sensible envers l'humanité de J. C. en lisant quelquefois sa Passion sans attendrissement & sans ferveur, s'imaginent qu'elles n'aiment pas Jesus-Christ, parce que leur amour n'est pas accompagné de cette devotion sensible. Mais si ces personnes ont une grande horreur de l'injustice & du peché, si elles aiment la justice & la loi de Dieu, si elles la trouvent juste & sainte, si elles y obéissent avec amour, & qu'elles ne voulussent pas même pecher, quand Dieu leur promettroit l'impunité, elles aiment veritablement Jesus-Christ comme Dieu, parcequ'il est cette justice, cette sagesse, cette loi éternelle qu'elles aiment. Il y en a au-contraire qui ressentent quelquefois des mouvemens sensibles pour Jesus-Christ, qui versent des larmes en lisant ce qu'il a souffert pour nous, & qui néanmoins n'ont aucun veritable

amour pour Dieu, parcequ'ils n'aimen
point *la justice & le jugement*, comme parl
l'Ecriture, qu'ils ne sont point penetré
d'un certain sentiment qui fait trouver l
loi de Dieu toute aimable, & toute juste
& qui nous y soumet avec amour.

CHAPITRE III.

*Combien David étoit touché de l'amour de l
loi de Dieu. Excellence du Pseaume:*
Beati immaculati.

C'Est de l'amour de la loi de Dieu qu
David étoit vivement touché lorsqu'
s'écrie dans ses Pseaumes: La loi de Die
est toute pure, elle attire les ames par s
Ps. 18. 8. beauté: *Lex Domini immaculata converten
animas.* Les ordonnances de Dieu sont f
delles, on n'est jamais trompé en les sui
vant. Elles donnent la sagesse, non aux or
gueilleux qui y résistent, mais aux humble
Ibid. qui s'y soumettent: *Testimonium Domini f
dele, sapientiam præstans parvulis.* Les justi
ces, c'est-à-dire, les volontés toutes juste
du Seigneur sont la droiture même, & ell
ibid. v. 9. comblent les ames de joie: *Justitiæ Domi
rectæ, letificantes corda.* Ses commandemen
sont pleins de lumiere, & ils éclairent l
ibid. yeux de l'ame: *Preceptum Domini lucidum
illuminans oculos.* La crainte du Seigneur e
sainte, elle ne passe pas comme celle d
hommes, elle demeure éternellement: *T
ib. v. 10. mor Domini sanctus, permanens in seculu
seculi.* Les jugemens de Dieu sont la veri

même, & ils sont justes par eux-mêmes: *Judicia Domini vera, justificata in semetipsa.* Ils sont plus desirables que toutes les richesses du monde, & plus doux que le miel le plus délicieux : *Desiderabilia super aurum & lapidem pretiosum multum, & dulciora super mel & favum.* Toutes ces expressions viennent d'une ame transportée de la beauté de la loi de Dieu, de sa justice, de sa droiture, de sa douceur, & qui s'efforce d'exprimer les mouvemens qu'elle ressent, & que Dieu forme en elle, au même-tems qu'il fait briller cette loi divine dans son esprit.

CHAP. III.

ib. v. 10

ib. v. 11

Aussi l'Eglise est si persuadée que cet amour de la loi de Dieu, est le fondement de la pieté chrétienne, que c'est en quoi consiste la vraie charité, & que la méditation de cette loi doit être notre entretien continuel, qu'au-lieu qu'elle partage en des jours differens les autres instructions de l'Ecriture & les autres Pseaumes, & qu'elle ne nous oblige pas de nous y appliquer chaque jour ; elle nous donne pour notre nourriture de tous les jours, ce Pseaume * admirable où David demande à Dieu par tant d'expressions differentes la connoissance & l'amour de sa loi. Et cela, afin qu'en le recitant à toutes les heures de jour, ce nous soit un avertissement continuel de ne perdre point de vûe cette divine lumiere, qui nous peut seule conduire dans les tenebres de cette vie, & sans laquelle nous sommes toujours dans l'égarement.

* *Le Ps* 118.

Tout ce que contient ce Pseaume, se reduit à cette priere de saint Paul : Domine,



CHAP. *quid me vis facere?* ou à ce verset d'un au-
III. tre Pseaume : *Doce me facere voluntatem*
Ps. 142. *tuam, quia Deus meus es tu.* APPRENEZ-
v. 10. *moi à faire votre volonté, parceque vous êtes mon Dieu.* Tous les versets de ce Pseaume merveilleux ne disent que la même chose, quoiqu'en une infinité de manieres differentes. Par exemple, quand le Prophe-
Ps. 118. te dit dès le commencement : *Beati imma-*
v. 1. *culati in via, qui ambulant in lege Domini;* HEUREUX *ceux qui se conservent sans tache dans la voie, qui marchent dans la loi du Seigneur.* Il témoigne à Dieu qu'il admire le bonheur de ceux qui observent sa loi, & par-là il fait voir le desir qu'il a de leur être semblable. Or ce desir exposé aux yeux de Dieu, est une priere par laquelle on lui demande qu'il nous fasse la grace de connoître cette loi, & qu'il nous donne la force de l'accomplir. Quand il dit de même que ceux qui commettent des crimes, ne marchent
Ib. v. 3. point dans les voies de Dieu : *Non enim qui operantur iniquitatem, in viis ejus ambulaverunt;* c'est comme s'il jettoit un regard d'indignation contre la vie des personnes dereglées, & un regard d'amour, & d'une sainte jalousie vers la vie des gens-de-bien : & ce double regard enfermant l'amour de la justice, & la haine de l'injustice, est une double priere par laquelle il demande à Dieu la connoissance & l'amour de sa loi. Il me seroit aisé de parcourir ainsi tous les autres versets, pour montrer qu'ils se rapportent tous au même but.

CHAPITRE IV.

Reflexion sur la priere de saint Paul : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? 1. *Qu'il faut demander à Dieu de connoître ses propres devoirs. Comment la connoissance des devoirs d'autrui nous peut devenir propre.*

LA répetition si frequente que l'Eglise fait de la même priere, par laquelle on demande de connoître la volonté de Dieu, fait voir qu'il n'y en a point de plus importante. C'est pourquoi il est bon d'en bien penetrer le sens, & de savoir à quoi elle s'étend ; & c'est ce que nous pouvons apprendre de la maniere dont saint Paul l'a exprimée, en disant : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* DOMINE, *quid me vis facere ?* On y doit remarquer, 1. qu'il ne demande pas seulement à Dieu en general ce qu'il faut faire ; c'est ce qu'un Chrétien est obligé de faire ; mais qu'il lui demande ce qu'il devoit faire en particulier. Il ne desire pas seulement d'être instruit des devoirs communs, mais aussi de ses devoirs particuliers. Car il y a des loix de Dieu qui sont en quelque sorte generales, parcequ'elles doivent être observées par tout le monde, & il y en a de particulieres qui dépendent de nos differentes dispositions. Chacun a son don de Dieu, & il faut prendre garde de ne pas vouloir le servir dans le don d'un autre. Dieu ne demande pas les mêmes cho-

AP. ses à tous. Ce qui est vertu a l'un, peut
V. être un vice à un autre. Nous avons en quelque sorte chacun notre voie differente pour aller à Dieu, & il lui faut demander qu'il nous fasse connoître, non-seulement la voie commune, mais aussi cette voie qui nous est propre. *Domine, quid me vis facere?*

Ainsi ces paroles prises en ce sens peuvent servir à nous préserver d'une illusion ordinaire aux personnes de pieté, qui est de méditer peu sur leurs propres obligations, & de s'appliquer beaucoup a celles des autres. Il y en a qui savent fort bien ce que doivent faire les Rois, les Grans, les maîtres & les serviteurs, les Confesseurs, les penitens, les riches, les pauvres, & qui ne savent pas ce qu'ils doivent faire eux-mêmes. Ils appliquent tout aux autres, & rien à eux. Ils sont pleins de discours d'édification pour l'instruction d'autrui, & ils sont pauvres & steriles pour eux-mêmes. C'est qu'ils ne demandent pas à Dieu sincerement qu'il leur fasse connoître ce qu'il veut qu'ils fassent. Car une des premieres lumieres que Dieu leur donneroit, ce seroit qu'il veut qu'ils s'appliquent beaucoup a eux, & peu
ch. 3. aux autres : *Quæ præcepit tibi Deus, cogita illa semper* : PENSEZ *toujours à ce que Dieu vous commande*, dit le Sage. Il ne nous reste donc point de tems pour penser a ce qu'il commande aux autres, a moins qu'il ne nous commande lui-même d'y penser, & que ces pensées mêmes ne fassent une partie de nos devoirs, & ne nous servent à nous en acquitter plus fidellement. Car il n'est pas absolument mauvais de méditer sur les

bligations des differentes conditions ; mais n'en faut pas demeurer là, & il faut s'appliquer à soi même ce que l'on aura découert des devoirs des autres. CHAP. IV.

Pourvu que l'on ait cette vûe, il n'y a presne point de réflexion sur les devoirs d'aui qui nous soit interdite : car il n'y a resque point de connoissance qui se raporte tellement aux autres, qu'elle ne proise en nous quelque devoir & quelque bligation particuliere, & que l'on ne pût duire en pratique pour sa propre édificaon, si l'on avoit le même soin de tirer du rofit des richesses spirituelles qui passent ar notre esprit, que les avares en ont de rofiter des richesses temporelles qui leur assent par les mains.

Nous connoissons, par exemple, les daners de l'état des Grans, la multitude des evoirs dont ils sont chargés, les diffiltés qu'ils ont à s'en acquiter. Remerons Dieu de ne nous avoir pas fait naître irans ; prions pour ceux qui le sont ; renons graces à Dieu pour ceux qui s'acquint de leurs devoirs ; admirons leur vertu ; lifions-nous de leur exemple ; humilions-ous en nous comparant à eux. Nous conoissons la difficulté de la vie des Prêtres : Que cette pensée éteigne en nous tout der d'un état si haut & si dangereux ; qu'elle ous porte à demander à Dieu qu'il donne es Prêtres saints à son Eglise, & qu'il sancfie ceux qui le sont. Nous avons quelque umiere pour reconnoître le relâchement de lusieurs Monasteres ? Que cela nous porte en gemir devant Dieu, & à entrer dans

des sentimens de crainte; puisque ce sont autant de marques de la colere de Dieu sur l'Eglise, dont nous devons craindre de ressentir les effets, si nous n'avons soin de les prévenir par l'humiliation & la penitence. Ainsi nous saurons pour nous-mêmes tout ce que nous saurons pour les autres : & ces connoissances au-lieu de nous tirer hors de nous, serviront au-contraire à nous y rappeller.

CHAPITRE V.

2. *Reflexion. Qu'il faut demander des lumieres de pratique ; & regler encore plus les mouvemens interieurs, que les actions exterieures. 3. Reflexion. Qu'il faut demander à connoître la volonté de Dieu toute entiere.*

LA seconde réflexion qu'on peut faire sur ces paroles de saint Paul, est qu'en demandant à Dieu ce qu'il vouloit qu'il fit, il ne lui demande pas des lumieres speculatives qui lui eussent été inutiles pour sa conduite, mais il lui demande celles qui lui étoient necessaires pour agir. *Domine, quid me vis facere?* Et cela nous apprend que les lumieres qu'il nous est permis de rechercher, & de demander à Dieu, sont celles d'actions. Ce sont celles qui nous sont necessaires pour
B. conduire nos pas. *Votre parole est une lampe qui éclaire mes piés, & une lumiere qui me fait voir les sentiers où je dois marcher.* LUCERNA *pedibus meis verbum tuum, & lumen semitis meis.* Nous ne devons pas de-

mander à Dieu de voir bien loin autour de nous, il suffit de voir où il faut mettre nos piés, & que Dieu nous découvre sa volonté à mesure qu'il est besoin de l'executer. CHAP. V.

Plus nous étendons notre vûë, moins nous voyons clair dans le chemin où nous marchons. Et c'est pourquoi le Sage nous avertit que la vraie finesse est de bien connoître, non la voie des autres, mais sa voie propre. *Sapientia callidi est intelligere viam suam*, & que *le fin* est toujours occupé du soin de considerer où il placera ses pas : *Astutus considerat gressus suos.* Prov. 14. 8. ibid. v. 15.

Mais cette voie que l'on doit connoître, ces pas que l'on doit conduire, ne marquent pas seulement les actions exterieures qu'il faut regler selon la loi de Dieu ; mais aussi les mouvemens interieurs de notre ame. Car le cœur a ses pas, & sa voie ; & tout cela n'est autre chose que ses affections, c'est-à-dire, ses desirs, ses craintes, ses esperances, qu'il doit tâcher de rendre conformes à la loi de Dieu, en n'aimant rien que ce qu'elle approuve, & en rejettant tout ce qu'elle condanne.

Enfin saint Paul demande generalement à Dieu qu'il lui fasse connoître sa volonté : *Domine, quid me vis facere ?* Il n'excepte rien. Il présente à Dieu un cœur préparé à l'execution de tous ses ordres. Et il nous apprend par-là que lorsqu'on demande à Dieu de connoître sa volonté, il faut avoir un desir sincere de la connoître toute entiere, & qu'il ne faut pas avoir dans le cœur des réserves volontaires, par lesquelles nous souhaitions de ne la pas connoître en quel-

CHAP. V.

que point, de peur de nous croire obligés de l'accomplir. Car un des plus grans & des plus ordinaires défauts des hommes, c'eſt de ne vouloir pas connoître la volonté de Dieu, lors même qu'il ſemble qu'ils lui demandent avec plus d'ardeur la grace de la connoître. Nous avons preſque tous de certains défauts auſquels nous ne voulons pas toucher, & que nous cachons autant qu'il nous eſt poſſible à Dieu & à nous-mêmes. Et c'eſt pourquoi ſaint Paul ne ſouhaite pas ſeulement aux Coloſſiens qu'ils connoiſſent la volonté de Dieu; mais il leur ſouhaite encore qu'ils ſoient remplis de cette connoiſſance: *ut impleamini agnitione voluntatis ejus;* c'eſt-à dire, qu'il n'y ait point de replis ſecrets dans leur eſprit, & dans leur cœur où cette dvine lumiere ne penetre, & qu'ils n'ayent point d'attaches volontaires qui empêchent que Dieu ne les rempliſſe de ſa lumiere & de ſa grace.

Coloſſ. 1. 9.

Mais il y a bien des gens, ou qui ne font point cette priere, ou que ne la font pas comme il faut. Car combien en voit-on qui font des heures entieres de méditation par jour, & qui néanmoins ne penſent jamais à des défauts que tout le monde connoît en eux, & qu'ils ignorent ſeuls toute leur vie? C'eſt qu'ils les ont mis d'abord en réſerve. Ils expoſent à Dieu tout le reſte de leur cœur: mais pour ce repli où ils ont mis ces imperfections qu'ils cheriſſent, ils ſe donnent bien de garde de le découvrir. Cependant ils font des proteſtations generales qu'ils ne deſirent rien tant que de connoître la volonté de Dieu. Ils recitent tous les jours ce Pſeaume

ns ces dispositions. C'est en cette ma- CHAP. VI.
ere que l'on observeroit cet avis du Sa-
:, de s'entretenir avec les préceptes de
ieu dès son réveil : *Et evigilans loquere* Prov. 6.
m eis. 22.

C'est proprement là l'idée que saint Au-
istin avoit de la veritable pieté. Et c'est
ourquoi nous voulant former celle d'un
ge, c'est-à-dire, d'un vrai Chrétien, il le
présente par ces paroles : *Concevons*, dit-
, *dans notre esprit un homme sage, dont l'es-* lib. 3. de
rit est éclairé par la verité éternelle & im- Inn. c.
uable, QUI LA CONSULTE SUR TOUTES 3. n. 8.
ES ACTIONS, ET QUI N'EN FAIT AUCUNE
U'IL NE VOIE DANS CETTE VERITÉ QU'IL LA
OIT FAIRE, *afin qu'en lui obéïssant, & s'y
umettant, il agisse justement.* Mais il ne
ut pas s'imaginer que ceux qui ne sont pas
ges, c'est-à-dire, ceux qui ne sont pas
ans ce dégré de perfection, soient dispen-
s par là de consulter cette loi ; ils y sont
ussi obligés que les plus sages : & ce qui
it même qu'ils ne le sont pas, est qu'ils
e la consultent point, & qu'ainsi il est im-
ossible qu'ils agissent bien, puisque bien
gir n'est autre chose qu'aimer cette loi,
y soumettre & la suivre dans ses ac-
ons.

Mais il ne faut pas se contenter de con-
ulter seulement la loi de Dieu & sa justice
u commencement du jour, il faut autant
u'il est possible, ne la point perdre de vûe :
& sur-tout dans toutes les nouvelles actions
qui n'entrent pas dans l'ordre que l'on s'est
prescrit, il est necessaire de jetter un re-
gard vers Dieu pour lui demander ce qu'il

Qu'il n'y a point d'exerci turel que de demande fasse connoitre, & suivr regler par avance ses ac en connoîtra. Que l'a lonté est le vrai exercic Dieu.

PLusieurs personnes d cices de pieté pour le personnes en prescriven en cela ses lumieres & les pieté. Mais il semble qu de plus naturel ni de plu frir à Dieu, comme S. Pa sa volonté pendant le jou der la grace de la connoît actions; de les regler si qu'il nous donne

[redacted]

chaque état & dans chaque ac
terieure & interieure, & qu
disposition que le Prophete ex
qu'il dit : *Je regardois le Seig*
Ps. 15. 8. *vois toujours present devant me*
VIDEBAM *Dominum in conspec*
per. Car ce regard vers Dieu,
d'un esclave vers son maître
vers son pere, qui enferme un
de connoître tous ses ordres, &
ration de cœur à les suivre.
ment cet exercice, que l'on p
l'exercice de la présence de Dieu, s
dé dans les livres de dévotion.
ce que Dieu même recommand
en lui ordonnant de marcher e
Genes. 17. 1. ce : *Ambula coram me, & esto p*
marcher devant Dieu, & avc
sent, c'est consulter continueller
se conduire par sa lumiere ; ce

CHAPITRE VII.

Qu'il faut toujours regler les actions exterieures, quoique l'on soit troublé au-dedans. Que cette conduite est la source de l'égalité d'esprit. Qu'un homme de bien n'a point d'humeur. Exemple de ce caractere dans feu Monseigneur l'Evêque d'Alet.

IL y a cette difference entre les actions exterieures & les interieures, que l'on connoît beaucoup mieux si les actions exterieures sont conformes ou contraires à la loi de Dieu, que l'on ne le fait des interieures, qui sont couvertes souvent par les nuages, que la concupiscence y répand ; en sorte que nous ne saurions assûrer si nous avons le fond du cœur dans l'état où Dieu veut que nous l'ayons. Mais comme nous ne saurions sortir de cette obscurité, il ne faut pas laisser de regler l'exterieur, parce que la reformation de notre conduite exterieure est un moyen pour parvenir à la reformation interieure de l'ame. C'est pourquoi si l'on n'a pas encore les sentimens que l'on doit, il ne faut pas laisser de faire ce que l'on doit. Si l'on sent des mouvemens d'orgueil au-dedans, il faut d'autant plus tacher d'agir humblement au-dehors. De même, quand on se sent le cœur aigri contre quelqu'un, la volonté de Dieu est, que l'on n'ait aucun égard à ce sentiment, & que l'on agisse envers lui comme si l'on avoit le cœur plein d'a-

mour & de tendresse. Et cette conduite n'est nullement une hypocrisie, puisqu'elle est reglée sur la verité, & que si les mouvemens qui occupent la surface de l'ame n'y sont pas conformes, elle est pourtant ordonnée par cette partie de l'ame qui domine & qui commande aux membres exterieurs.

C'est-là l'unique moyen de parvenir à une pieté constante & uniforme qui suive Dieu uniquement, sans consulter ses sentimens, ses humeurs & ses inclinations ; & qui ne fasse paroître au-dehors que l'humeur & les sentimens conformes à l'action que l'on fait. Si c'est une occasion où il soit à propos d'être gai, il faut témoigner de la gaieté. S'il est besoin d'être triste, il faut faire paroître de la tristesse. Il y a des rencontres où il faut témoigner de la tendresse, de la confiance, de la cordialité, de la compassion ; & il faut tâcher d'en exciter en soi les mouvemens, selon que la raison reglée par la volonté de Dieu, nous dicte qu'il est juste & utile de les avoir. Que s'il ne nous est pas possible de les ressentir vivement, il faut au-moins qu'ils soient comme imprimés dans notre exterieur : & par ce moyen il faut esperer que Dieu nous fera la grace de regler nos mouvemens interieurs, comme nous aurons reglé les exterieurs pour l'amour de lui.

C'est ce que pratiquent dans le monde les habiles Courtisans. Ils n'ont point d'humeur propre, parce qu'ils empruntent leurs passions des personnes à qui ils veulent plaire. Leur interêt fait cette joie superficielle,

cette tristesse apparente, ce bon visage, cette complaisance qui paroît au-dehors. La vraie pieté imite, à peu près, cette conduite, excepté qu'elle en change le principe & la fin, & qu'au lieu de l'interêt qui regle celle des gens du monde, elle prend la loi de Dieu pour sa regle, dans laquelle elle voit & la maniere de traiter avec chaque personne, & la disposition interieure avec laquelle on le doit faire. Si elle la sent, elle la suit. Si elle ne la sent pas, elle l'excite autant qu'elle peut, & elle l'imprime au-moins dans ses actions exterieures, afin de se l'imprimer peu à peu dans le cœur.

CHAP. VII.

Deux personnes très-judicieuses qui ont fort étudié un grand Prelat * qui a été la gloire de l'Eglise de France, disoient de lui, qu'il avoit plusieurs visages, selon les diverses actions ausquelles il s'appliquoit. Qu'il en avoit un à l'autel & dans l'Eglise, qui marquoit un recueillement profond; qu'il en avoit un autre dans la conversation, qui témoignoit de la gaieté; un autre serieux & grave dans les choses où il devoit faire paroître de l'autorité; un autre doux & compatissant quand l'occasion le demandoit. Et c'est-là proprement cette égalité d'esprit, & cette suppression de toute humeur, que la vûe de la volonté de Dieu doit produire en nous.

* *M. Nicolas Pavillon Ev. d'Alet, mort le 8. Dec. 1677.*

Mais outre les autres avantages de cette pratique de supprimer ainsi toutes ses inclinations, d'en applanir les inégalités, & de ne faire paroître dans chaque action que les mouvemens que la raison nous inspire,

cesse de l'ordre de Dieu,
gnie, soit en solitude. Elle
de plainte à personne. Les
s'y interessent point. Les me
& corporels ne nous l'int
Elle donne même lieu de c
tification spirituelle sous d
corporels, lorsque la raiso
ne de nous y soumettre ;
tranche certaines façons q
vent à se conserver la gloir
tification, lorsque l'on cess
quer.

CHAPITRE V.

Actions de vertu que la vûe de Dieu nous découvre. Ord

es dans la converſation, à s'inſinuer dans ur eſprit par une complaiſance ſans affec- CHAP. VIII.
tion, à les ſouffrir dans leurs importuni-
ts, à les avertir de certains défauts par
es manieres douces & proportionnées à
ur humeur, à éviter de les choquer inuti-
ment, à ſe taire lorſqu'il eſt à propos, à
arler quand il le faut, & à ſatisfaire ainſi à
n très-grand nombre de petits devoirs qui
chappent à ceux qui agiſſent par humeur.
C'eſt un des ſens de cette parole du Sage:
Qui autem inquirunt Dominum animadver- Prov. 2: 5.
tunt omnia. CEUX *qui cherchent Dieu pren-*
nent garde à tout.

C'eſt cette attention à la volonté de
Dieu qui nous maintient dans une vie re-
glée, égale & uniforme, & qui nous fait
pratiquer avec fidelité les mêmes exerci-
es dans les mêmes tems. Car ſi nous
vons pour but de ſuivre Dieu, nous ju-
erons avec raiſon, que nous nous ren-
rons plus conformes à ſa volonté en ſui-
ant un ordre établi dans les choſes indif-
erentes, qu'en le quittant par inclination
t par fantaiſie. Moins nous avons de
art aux choſes, & plus nous avons ſujet
e croire, que c'eſt Dieu que nous ſuivons
n les faiſant. Et celles qui ſont d'elles-mê-
nes égales & indifferentes, deviennent iné-
ales & differentes, lorſque l'on y ajoûte
ette raiſon d'uniformité dans les mêmes
xercices.

Mais ſi l'amour de la volonté de Dieu
ous fait préferer dans les choſes indiffe-
entes l'ordre & l'égalité au deſordre & à
inegalité, il retranche auſſi toute attache

AP. de la pratique de ces exercices, & il nous
III. rend flexibles à les changer quand Dieu le veut ; parce que ne desirant que d'obéir à Dieu, il est également content quand il trouve également moyen de pratiquer cette obéissance. C'est pourquoi quelque regle que l'on se soit prescrite dans les choses indifferentes ; il faut être prêt de la changer dans les occasions où Dieu nous fait connoître qu'il demande autre chose de nous. C'est par cette flexibilité que des personnes qui aiment l'étude ne laissent pas de s'appliquer avec soin à des entretiens qu'ils n'aiment pas, lorsque la charité le demande ; qu'ils perdent en quelque sorte leur tems, lorsque Dieu veut qu'ils le perdent ; qu'ils quittent leurs ouvrages sans peine, lorsque Dieu veut qu'ils les quittent ; qu'ils ne forment point de desseins fixes ni arrêtés, & qu'ils se tiennent toujours entre les mains de Dieu pour s'appliquer aux choses selon qu'il leur fait connoître qu'elles lui sont agreables.

Il faut pourtant prendre garde à ne pas porter cette flexibilité jusqu'à l'instabilité. Car les hommes n'ayant que fort peu de tems à eux, il est impossible qu'ils s'appliquent à une occupation, qu'en se separant des autres. Or dans ce choix les moindres doivent ceder aux plus grandes, il faut necessairement opter ; & quand on a choisi, il ne faut pas facilement changer le choix qu'on a fait. S'il n'est pas possible, par exemple, de conduire certaines personnes, & de travailler en même-tems pour l'Eglise, il faut voir lequel est le plus

utile & plus conforme à notre vocation. CHAP. VIII.
S'il n'est pas possible de partager son esprit à tant de sortes d'études, il faut le borner à quelques unes, & souffrir de bon cœur de n'être pas habiles dans de certaines choses. Si l'on ne peut satisfaire à tant d'actions de charité, il faut se restraindre à celles qui sont en notre pouvoir, en se souvenant toujours de cet avis du Sage, qui nous doit servir de regle en une infinité d'occasions. *Mon fils, ne vous engagez pas dans une multiplicité d'actions.* FILI, *ne in multis sint actus tui.* *Eccli.* 11. 10.

Tout cela fait voir que l'obéïssance des Religieux est plutôt une facilité que les Saints ont trouvée pour observer la loi de Dieu, qu'une nouvelle severité qu'ils ayent ajoûtée à l'Evangile. Car en quelque état que l'on soit, il ne peut être permis d'agir par cupidité, ni de se conduire par sa volonté & par son caprice. Il faut toujours que la volonté de Dieu soit notre regle, non seulement dans les actions importantes, mais même dans les plus petites. Or cette volonté de Dieu étant quelquefois difficile à découvrir, & notre propre volonté prenant souvent la place de celle de Dieu, les Saints ont introduit cet assujettissement à un Superieur pour nous déterminer dans toutes les actions indifferentes, en nous rendant la volonté de Dieu plus sensible; parce qu'il est certain, que Dieu veut que les Religieux obéïssent dans ces choses à leur Superieur, au lieu que ceux qui n'ont point de Superieur, ont plus de peine à discerner ce que Dieu demande d'eux.

... l'Apôtre saint ...
Rom. 12. 2. de renouveller notre esprit
tre la volonté de Dieu : *Re*
vitate sensûs vestri, ut pro
luntas Dei, bona, & benepl.
Qu'il *se fasse en vous un*
par le renouvellement de v
que vous reconnoissiez quelle
Dieu, ce qui est bon, ce qui
yeux, & ce qui est parfait. N
croire que si nous ne la disc
que nous ne sommes pas
nous vivons de la vie d'Ada
que nous ne pensons qu
monde ; que notre cœur es
mour du monde : & qu'il es
de Dieu, qui est le princip
ment de l'ame.

Il ne faut pas aussi s'ima
n'avoir pas fait vœu de p
tres exercices de la vie ...

enseigne. De sorte que si nous n'avons pas des Maîtres des novices qui nous exercent à la vertu, ni des Confesseurs qui nous fassent cette charité, la loi de Dieu nous doit tenir lieu de l'un & de l'autre, & nous en devons tirer des exercices & des pratiques qui soient propres à guerir nos maux & à nous faire avancer dans le chemin du salut. Ce qui est toujours bien plus difficile qu'il ne l'est à un Religieux de pratiquer ce qu'on lui ordonne.

CHAPITRE IX.

Que nous devons principalement avoir en vûe d'obéir à Dieu dans le moment present. Que quelque éloigné de Dieu que l'on soit, on peut rentrer dans son ordre en un instant. Que la loi de Dieu découvre à tous un chemin de paix.

CE desir de connoître la volonté de Dieu regarde particulierement le présent. Car encore que l'on puisse prévoir quelquefois ce que l'on doit faire à l'avenir; ce ne doit jamais être que lorsque c'est un devoir present d'y penser. Ainsi l'on peut dire que la voie de la verité & la voie de la vie consistent à regarder ce que Dieu demande de nous dans le moment présent, & à l'executer à l'instant; c'est-à-dire, à prier quand Dieu veut que nous y priions: à souffrir quand Dieu veut que nous souffrions; à agir quand il veut que nous agissions; à s'occuper de l'avenir quand il veut que

nous nous en occupions ; à penser à nous quand il veut que nous y pensions ; & à penser aux autres quand il nous ordonne d'y penser.

CHAP. IX.

Mais que devroit-on faire, si en considerant son état présent, on le trouvoit déreglé & contraire à Dieu ? On devroit faire ce que Dieu nous prescrit pour cet état. Car il n'y en a point en ce monde de si malheureux & de si déreglé, duquel on ne puisse rentrer dans l'ordre de Dieu, à l'instant même, comme il n'y a point d'état si heureux, si saint, si conforme à la volonté de Dieu, dont on ne puisse sortir à tout moment. Il y a toujours une ligne de tout état à Dieu, & si-tôt que l'on commence à marcher sur cette ligne, on est dans son ordre. Si on est dans le vice, la ligne qui mene à Dieu est d'y renoncer & de se résoudre d'embrasser tous les moyens necessaires pour en sortir, & de pratiquer à l'heure même celui de ces moyens qui est le plus dans l'ordre de Dieu. Si l'on est mal entré dans une charge, qu'il soit necessaire de la quitter, & que l'on le puisse faire à l'heure même, on rentre dans l'ordre de Dieu en la quittant effectivement. Mais si la prudence ne permet pas que l'on sorte de cet état à l'heure même, il suffit qu'on le fasse par le desir ; & alors, quoique l'on y soit entré contre l'ordre de Dieu, ce n'est plus contre son ordre que l'on y demeure, puisqu'il n'y a plus que sa volonté qui nous y retienne.

Ainsi ce ne sont pas seulement les justes, qui en consultant la loi de Dieu, entendent au fond de leur cœur une réponse de

paix, comme disoit le Prophete : *J'écouterai ce que le Seigneur mon Dieu dira au-dedans de moi, parce qu'il annoncera la paix pour son peuple.* AUDIAM *quid loquatur in me Dominus Deus, quoniam loquetur pacem in plebem suam.* Ce ne sont pas seulement les Saints, *& super sanctos suos*; ce sont aussi les plus grans pecheurs, pourvû qu'ils rentrent en eux-mêmes & qu'ils se retournent vers Dieu : *Ceux qui se convertissent en rentrant au fond de leur cœur.* ET *in eos qui convertuntur ad cor.* Cette lumiere divine leur découvre à tous un chemin de paix ; mais il est vrai, qu'il est plus difficile aux uns qu'aux autres, & que souvent il paroît à ceux qui sont plongés dans le vice, si rude & si escarpé, qu'ils desesperent d'y pouvoir marcher. Mais pourvu qu'ils se fassent violence, il ne leur est pas impossible, puisque cette même lumiere qui leur montre ce chemin, leur découvre aussi un secours qu'ils peuvent obtenir par leurs prieres, & qui leur peut donner plus de force qu'ils n'ont de foiblesse. Ps. 84.

CHAPITRE X.

Que la vûe de la volonté de Dieu, comme justice, fait le paradis & l'enfer, selon les differentes dispositions de ceux qui la regardent.

LE regard de la volonté de Dieu, comme justice, fait la pieté des vrais Chrétiens sur la terre, & elle sera dans le ciel

sera, qu'elle regne sur eux ; & c'e
maniere que leur charité sera t
parce qu'ils ne rapporteront p
eux-mêmes, mais qu'ils se ra
à Dieu, & n'aimeront que Di
C'est pourquoi saint Augustin
l'état des Saints dans le ciel,
s'aneantiront continuellement en la
Dieu, en le préférant à eux-mê
amour éternel.

Mais ce qui est étrange, est
effet tout contraire, ce que Dieu
noître de sa justice aux méch
leur plus grand tourment, &
qui les précipitera dans l'enfer. C
me dit une sainte fort éclairée
qu'une ame est séparée de son cor
droit au lieu qui lui est propre...
morte elle ne trouvoit ce lieu que
la justice de Dieu a préparé pour elle

Sainte Catherine de Genes.

dignité, ce qu'elle ne peut souffrir. Il y a une vûe de Dieu qui porte à s'unir à lui & à s'exposer à la lumiere de ses yeux divins ; & il y en a une autre qui porte à le fuir & à se soustraire autant que l'on peut à sa présence. Adam & Caïn éprouverent ce mouvement après leurs crimes, & il porta l'un à se cacher dans le paradis terrestre, & l'autre à fuir vagabond dans le monde pour éviter le remors de sa conscience, qui ne lui donnoit point de repos. Ce sentiment attaché aux crimes, n'est pas un sentiment de crainte & de frayeur, c'est un sentiment de rage & de desespoir. On ne peut souffrir de voir celui que l'on a offensé & que l'on hait, parce que sa vûe est un reproche continuel : on voudroit le détruire, si on pouvoit ; & ne le pouvant, on le fuit, & on s'en cache autant que l'on peut. Ce sentiment est foible en cette vie, où nous ne concevons qu'imparfaitement la difformité du peché ; mais il sera sans bornes dans l'autre, lorsque les pechés auront poussé leurs épines, comme dit saint Augustin, & que nous en serons percés.

CHAP. X.

in Psal. 57. n. 2

C'est donc par ce sentiment que les damnés se précipiteront eux-mêmes dans l'enfer, comme au lieu le plus tenebreux, le plus éloigné de Dieu, & où ils seront moins percés des rayons penetrans de sa justice. Il fait trop clair pour eux en tout autre lieu ; & leur vûe ne peut souffrir cette lumiere qu'ils haïssent.

Le plus grand supplice des yeux malades est de les exposer au grand jour & de les forcer de le voir. Le plus grand enfer des

AP. C. damnés seroit de les obliger de paroître dans la lumiere des Saints, de voir d'un côté leur gloire & l'amour de Dieu pour eux ; & de l'autre leur propre difformité, & la haine que Dieu leur porte. Ainsi leur plus grande envie est de se cacher autant qu'ils peuvent à cette lumiere qui les tue.

La vûe de la justice de Dieu jointe à celle de sa misericorde & de son amour, est une vûe qui console & qui soulage. La vûe de cette même justice jointe à celle de sa haine, est une vûe qui accable & qui desespere, & qui porte l'ame à sortir de tout autre lieu que de l'enfer.

Car on peut desirer par un mouvement d'orgueil, de sortir d'un lieu dont on n'est pas digne. Judas n'étoit pas humble, lorsque le remors de son crime fit qu'il se jugea lui même indigne de vivre. Il ne put souffrir le reproche de son indignité, & il quitta la vie pour le fuir. Les damnés de même quittent volontairement tous les autres lieux dont ils ne sont pas dignes, pour éviter la vûe penetrante de cette lumiere qui les convainc de leur crime, & qui les chasse & les fait fuir devant elle, comme l'Ange chassa Adam du paradis.

Ils ne peuvent souffrir d'être hors de l'ordre, non par l'amour de l'ordre, mais parce qu'ils ne peuvent supporter le reproche interieur de leur desordre.

L'enfer est donc le centre des damnés, comme les tenebres sont le centre de ceux qui fuyent le jour. C'est l'état où la lumiere de Dieu les incommode le moins, où les reproches de leur conscience sont moins

, où leur orgueil eſt moins confondu. CHAP. X.
ſi ce leur eſt une eſpece de ſoulagement
de s'y précipiter. S'ils pouvoient dé-
re Dieu & ſon ordre, ils le feroient :
is ils reconnoiſſent qu'ils ne le peuvent.
ſe cachent donc & s'abîment dans l'en-
, & ils ſouhaiteroient qu'il y eût un plus
nd cahos entre Dieu & eux, pour ſe
tre à couvert, s'ils pouvoient, des
ons de cette verité qui les va percer juſ-
s dans le plus profond de l'abîme.



DU

SECOND TR

De la soumission à la

de Dieu.

CHAPITRE PRE

Que la vûe de la volonté de Dieu tice, nous oblige de nous soum même volonté, considerée comn les évenemens. Qu'il faut remo ces évenemens, jusqu'à la p sans s'arrêter aux secondes.

ause de tout ce qui se fait dans le monde,
pté le peché, qu'elle ne fait que per-
:e ; & c'est la seconde maniere selon la-
e nous avons dit que l'on la devoit re-
:r. Car en découvrant par la foi ces
des verités, que Dieu fait tout, qu'il
nne tout, qu'il regle tout, que rien
appe à sa providence, que par tout
ui arrive dans le monde, il exerce ou
iséricorde, ou sa justice ; que les créa-
n'ont de pouvoir que ce qu'il leur
onne ; qu'elles ne sont que les instru-
, & les ministres de ses ordres ; qu'el-
e sont, selon l'expression de l'Ecritu- *Isai. 10.*
jue comme une *cognée dans la main de* 15.
qui en coupe, & comme un bâton dans la
de celui qui en frappe, nous voyons en
e-tems dans cette même volonté con-
:e comme la justice souveraine, qu'il
ste que Dieu regne, & que nous obéis-
que c'est a lui à nous conduire & à nous
livre ; que c'est à nous à nous confor-
à sa volonté, & non pas à vouloir
s'accommode à la notre, & que cet-
lonté étant toujours juste & toujours
: , elle est aussi toujours adorable,
urs digne de soumission & d'amour,
jue les effets nous en soient quelque-
lurs & penibles, puisqu'il n'y a que des
injustes qui puissent trouver à redire
ustice, & qu'ainsi la peine que nous
s quelquefois à nous y soumettre, est
preuve de notre injustice & de notre
ption, qui nous doit porter, non à
en prendre à Dieu, mais à nous en
tre à nous-mêmes, en nous disant



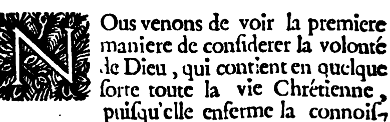


SECONDE PARTIE DU SECOND TRAITÉ,

De la soumission à la volonté de Dieu.

CHAPITRE PREMIER.

Que la vûe de la volonté de Dieu, comme justice, nous oblige de nous soumettre à cette même volonté, considerée comme cause de tous les évenemens. Qu'il faut remonter dans tous ces évenemens, jusqu'à la premiere cause, sans s'arrêter aux secondes.



Nous venons de voir la premiere maniere de considerer la volonté de Dieu, qui contient en quelque sorte toute la vie Chrétienne, puisqu'elle enferme la connoissance & l'amour de la loi de Dieu. Mais cette vûe même par laquelle nous regardons cette loi comme la regle de nos actions, nous conduit d'elle-même à nous soumettre à la volonté de Dieu, considerée com-

me cause de tout ce qui se fait dans le monde, CHAP. I.
excepté le peché, qu'elle ne fait que permettre ; & c'est la seconde maniere selon laquelle nous avons dit que l'on la devoit regarder. Car en découvrant par la foi ces grandes verités, que Dieu fait tout, qu'il ordonne tout, qu'il regle tout, que rien n'échappe à sa providence, que par tout ce qui arrive dans le monde, il exerce ou sa misericorde, ou sa justice ; que les créatures n'ont de pouvoir que ce qu'il leur en donne ; qu'elles ne sont que les instrumens, & les ministres de ses ordres ; qu'elles ne sont, selon l'expression de l'Ecriture, que comme une *cognée dans la main de celui qui en coupe, & comme un bâton dans la main de celui qui en frappe*, nous voyons en même-tems dans cette même volonté considerée comme la justice souveraine, qu'il est juste que Dieu regne, & que nous obéissions, que c'est à lui à nous conduire & à nous à le suivre ; que c'est à nous à nous conformer à sa volonté, & non pas à vouloir qu'il s'accommode à la notre, & que cette volonté étant toujours juste & toujours sainte, elle est aussi toujours adorable, toujours digne de soumission & d'amour, quoique les effets nous en soient quelquefois durs & penibles, puisqu'il n'y a que des ames injustes qui puissent trouver à redire à la justice, & qu'ainsi la peine que nous avons quelquefois à nous y soumettre, est une preuve de notre injustice & de notre corruption, qui nous doit porter, non à nous en prendre à Dieu, mais à nous en prendre à nous-mêmes, en nous disant

Isai. 10 15.

CHAP. I. avec le Prophete. *Nonne Deo subjecta e anima mea ? O MON ame, ne te soumettra tu point à Dieu ?*
Ps. 61. 2. Mais pour s'établir dans cette soumissio à laquelle la justice même nous oblige, est bon de regarder souvent cette volon de Dieu, operant dans le monde, & ag sant par toutes les créatures. Car ce q cause en partie cette révolte que nous sen tons dans les choses qui nous arrivent, que nous nous arrêtons trop aux créature & que nous leur imputons les évenemen Nous ne voyons que le bâton qui no frappe & qui nous châtie, & nous ne voyo pas la main qui s'en sert. Si nous déco vrions Dieu par tout, & que nous le r gardassions au travers des voiles des cré tures ; si nous voyions que c'est lui qui le donne tout ce qu'elles ont de puissanc qui les pousse dans les choses qui sont bo nes, & qui dans les mauvaises détourna leur malice de tous les autres objets au quels elle se pourroit porter, ne lui lai point d'autre cours que celui qui sert à l'ex cution de ses arrêts éternels, la vûe sa justice & de sa majesté arrêteroit n plaintes, nos murmures, & nos impatie ces : nous n'oserions pas dire en sa presen que nous ne méritons pas le traitement q nous souffrons, & nous ne pourrions av d'autres sentimens que celui qui faisoit d
Ps. 38. v. 3. & 10. à David : *Je me suis tû, & je me suis hum lié, parceque c'est vous qui l'avez fait.* O MUTUI *& humiliatus sum, quoniam fecisti.* Mais nous sommes bien aises nous cacher ces veritès, pour avoir

jet de décharger notre mauvaise humeur sur les créatures, pour nous plaindre de leur injustice, pour nous justifier en nous-mêmes, & pour nous persuader que c'est à tort que nous sommes affligés. CHAP. II.

CHAPITRE II.

Que la vûe de la volonté de Dieu change à notre égard toute la face du monde. Idée d'une armée. Elle nous découvre le regne de Dieu, rend toutes les histoires, des histoires de Dieu.

SI nous tenions les yeux de notre esprit arrêtés sur cette premiere & souveraine cause de tous les évenemens, elle changeroit en quelque sorte la face du monde à notre égard, c'est-à-dire, qu'elle nous obligeroit à changer la plupart des idées que nous nous sommes formées de ce qui s'y passe. Nous n'y verrions plus d'innocens opprimés, nous n'y verrions que des coupables punis. La terre ne seroit plus pour nous un lieu de tumulte & de desordre; ce seroit un lieu d'équité & de justice. Nous reconnoîtrions que l'on n'y ôte à personne que ce qu'il mérite de perdre; que personne n'y souffre que ce qu'il mérite de souffrir; que la justice & la force y sont toujours jointes ensemble; que l'injustice y est toujours impuissante; qu'il n'y a ni malheurs ni infortunes, mais seulement de justes châtimens les *pechés* des hommes; que l'on n'y

CHAP. II.

meurt, ni par la néceſſité de la nature, ni par les accidens de la fortune ; mais que l'on y punit de mort des hommes qui méritent ce ſupplice, dans le tems, & de la maniere la plus convenable : enfin que tout y eſt juſte & ſaint, & de la part de Dieu qui ordonne tout, & de la part des hommes ſur qui ſes ordres s'executent. Il n'y a que les miniſtres de cette volonté dominante qui peuvent être injuſtes, mais dont l'injuſtice ne ſauroit empecher que ce qu'ils font ne ſoit juſte à l'égard de ceux qui le ſouffrent.

Qu'eſt-ce qu'une armée ſelon cette idée ? C'eſt une troupe d'executeurs de la juſtice de Dieu, qu'il envoie pour faire mourir des gens qui ont mérité la mort, & qu'il a condannés à ce ſupplice. Qu'eſt-ce que deux armées qui ſe battent ? Ce ſont des miniſtres de cette juſtice qui ſe puniſſent les uns les autres, & qui n'executent préciſément que ce que Dieu a ordonné. Qu'eſt-ce qu'un meurtre ? C'eſt la punition d'un coupable par un miniſtre injuſte. Qu'eſt-ce que des voleurs ? Ce ſont des gens qui executent injuſtement le juſte arrêt par lequel Dieu a ordonné que certaines perſonnes ſeroient privées de leurs biens. Qu'eſt-ce qu'un Prince ? C'eſt une verge en la main de Dieu pour punir les méchans.

Ainſi c'eſt proprement par cette vûe que nous découvrons le regne de Dieu dans le monde, & l'éminence de ſon pouvoir ſur toutes les créatures. Car en regardant autrement les choſes du monde, il ſembleroit au-contraire que la malice des hommes a

ntage sur Dieu même, au moins pour CHAP.
tems; & que sa justice soit surmontée II.
leur injustice. Il est à croire que c'est
ce regard de la puissance infinie de
u, qui conduit toutes les créatures à
fins de misericorde & de justice, que le
phete s'écrie, *que Dieu a regné, & qu'il*
vétu de beauté & de force; puisqu'il Ps. 92. 1
 que le regard de la providence qui fait
ouver de l'ordre & de la beauté dans
onfusion des choses du monde, & qui
uvre l'empire souverain que Dieu y
ce, malgré l'insolence des hommes in-
es qui méprisent ses loix & ses volontés.
C'est par une suite de cette vûe qu'on
t dire que le récit des choses passées, qui
t en quelque sorte pour ceux qui les
ardent par une lumiere purement hu-
ine, que l'histoire du diable & des ré-
uvés, parceque les personnes qui pa-
sent le plus sur le theatre du monde, &
ont plus de part aux évenemens qui le
uent, sont pour l'ordinaire des citoyens
Babylone, dans lesquels le démon ha-
e, & par lesquels il agit, est à l'égard de
ux qui les considerent par une vûe plus
ute, l'histoire de Dieu, parcequ'on n'y
t que l'execution de ses volontés, que
arrêts de sa justice, que les effets de sa
issance. Tout y est édifiant, parceque tout
est juste.

corde avec la penitence, le zele
sion, la prevoyance.

LE passé est un abîme sans
gloutit toutes les choses p
l'avenir est un autre abîme qui
penetrable. L'un de ces abi
continuellement dans l'autre,
décharge dans le passé en co
present. Nous sommes placés e
abîmes. Car nous sentons l'éc
l'avenir dans le passé; & c'es
présent, comme le present fait
vie. Ce qui en est passé n'est pl
en est futur n'est pas encore.
état. Et ce que nous devons fa
prendre la part que Dieu veut q
nions au présent, & de regarde
& l'avenir de la maniere qu'
nous le regardions.

mens, passés & futurs. Nous les y trouvons tous, & comme elle est toujours adorable, elle nous oblige a regarder avec respect tous ces évenemens, & passés & futurs, par la liaison & la dépendance qu'ils ont avec cette divine volonté.

Mais il y a cette difference entre le passé & le futur, que comme nous connoissons en particulier quelque chose du passé, nous pouvons l'approuver en particulier: & louer la providence de Dieu dans ces évenemens. Comme nous ne voyons rien au-contraire dans l'avenir, & qu'il est encore caché en Dieu, nous ne pouvons exercer la soumission que nous devons à sa volonté, que par une acceptation générale de tous ses ordres, que nous devons toujours regarder comme très-saints & très-justes.

Le passé & l'avenir étant donc si étroitement unis à la volonté de Dieu, il sembleroit d'abord que la foi ne pût exciter en nous que des sentimens de respect, & de soumission pour l'un & pour l'autre; & que l'on ne dût de même avoir à l'égard des choses présentes, qui ne dépendent pas de nous, que des sentimens d'approbation. Mais si cela est, que deviendra la penitence qui s'afflige des maux passés? Que deviendra le zele & la compassion qui regardent principalement les peines & les miseres présentes? Que deviendra la prévoyance qui tâche de les prévenir & de les éviter? Faut-il craindre que Dieu exerce sa justice? Faut-il être affligé de ce qu'il permet, ou de ce qu'il fait lui-même? Ne juge-t-il pas

cette conclusion impie
faussement à saint Paul
est glorifié par les crime
ne les fait plus condanner
damne-t-on, encore comme
adhuc tanquam peccator iu

Rom. 3. 7.

Mais ces difficultez ne
ce que l'on ne regarde p
Dieu toute entiere, & o
volonté considerée comm
me regle, de sa volonté c
principe de toutes choses.
ensemble ces deux vûes,
que si Dieu permet le pe
lonté, qui est la cause d
laisse pas de le condanner
sa volonté considerée com
le peché est contraire & op
tice. S'il punit les pecheurs
tes par sa volonté operant
nonce par sa loi [illegible]

par lequel nous condannions ce qui vient CHAP. III.
de l'homme.

C'est par ce regard de la volonté divine que nous allions ces mouvemens qui paroissent d'abord contraires & inalliables, tant à l'égard du passé que de l'avenir. Nous nous affligeons de nos pechés, parceque nous voyons dans cette justice souveraine qu'elle les condamne d'injustice, d'insolence, d'ingratitude. Nous y voyons aussi qu'il est juste que nous ressentions ces mouvemens, & que nous les excitions en nous-mêmes. Mais comme nous reconnoissons aussi que Dieu a permis que nous tombassions dans ces pechés pour les faire servir aux fins de sa providence, nous ne saurions qu'adorer cette permission, parcequ'elle est juste. Et quoique cette connoissance ne nous doive pas ôter le regret de nos pechés, elle doit néanmoins appaiser les troubles & les inquiétudes excessives que nous en pourrions avoir, puisqu'enfin il est également juste, & que nous nous affligions de nos fautes dans la vûe de la justice de Dieu qui nous en découvre l'énormité, & que nous cessions de nous troubler dans la vûe de la volonté de Dieu qui les a permises pour l'execution de ses desseins.

C'est proprement cet état de paix qui naît de ce regard de la volonté souveraine de Dieu, que l'Apôtre souhaite à tous les Chrétiens, lorsqu'il leur dit : *Et que la paix de Dieu qui surpasse toute pensée garde vos* Philip. 4. 7.
cœurs & vos esprits. Et *pax Dei, quæ exuperat omnem sensum, custodiat corda vestra & intelligentias vestras.* Cette paix surpasse

CHAP. III.

tous les autres sentimens, mais elle ne étouffe pas. Ils ne laissent pas de s'éle dans notre cœur par les vûes de la foi, nous découvre ce que Dieu juge de actions. Mais nous ne laissons pas aussi d' trer dans la paix nonobstant ces sentime en découvrant que Dieu tout juste a p mis & souffert ces pechés, & qu'il v bien nous les pardonner. L'un de ces d mouvemens seroit imparfait sans l'autr mais étant joints & unis ensemble, ils f ment une penitence sans desespoir, & paix sans présomtion.

Mais comme Dieu ne découvre pas é lement ces objets aux hommes, les m vemens qu'ils excitent ne sont pas toujo dans une égale vehemence. Par exemp il occupe beaucoup les Saints en cette v de l'opposition que leurs pechés ont a la loi de Dieu, & il ne leur découvre avec tant d'évidence la beauté de cette vine volonté, par laquelle il les per pour leur bien & pour sa gloire; & a les mouvemens de penitence qu'ils ress tent dans la vûe de leurs fautes, sont p vifs & plus sensibles que la consola qu'ils reçoivent de ce qu'ils doivent es rer que Dieu tirera sa gloire & leur s de leurs pechés mêmes. Et au contraire d l'autre vie les Saints seront tellement netrés de la joye de voir que tout contri à la gloire de Dieu, & si pleins de l'admi tion de sa providence, qui les aura cond au salut par le chemin dans lequel ils au marché, qu'ils seront incapables de ress tir aucune douleur de leurs pechés.

Cette vûe de la volonté de Dieu ne nous doit pas aussi rendre insensibles aux maux du prochain. Il est vrai qu'il ne leur arrive rien que de juste ; mais nous voyons en même tems dans cette même volonté considerée comme loi, comme justice, comme verité, que les hommes ne sont point dans l'état auquel ils ont été créés ; & que ces maux ne viennent point de l'institution de la nature, mais de son déreglement ; qu'ils ne sont point conformes au premier ordre de Dieu, ni à sa premiere inclination qui est toute de bonté. Nous y voyons les liens qui nous unissent à ces personnes miserables, qui nous doivent porter à les aimer : Nous y voyons qu'il est juste que nous les aimions, que nous desirions de les secourir, que nous soyons affligés de leurs maux, & que Dieu approuve que nous lui demandions le soulagement dont ils ont besoin. Il est impossible que toutes ces pensées n'excitent des mouvemens de compassion ; & cet autre regard de la volonté de Dieu, qui châtie les hommes par ces maux, ne doit servir que pour moderer ces sentimens, & non pour les étouffer.

Enfin la vûe de la volonté de Dieu qui opere tout, & qui conduit tout à sa gloire, n'empêche point aussi les justes prévoyances que nous devons avoir pour l'avenir, parceque nous ne laissons pas de connoître que la loi de Dieu nous ordonne d'apporter des soins, & des précautions raisonnables pour prévenir certains évenemens, & pour en procurer d'autres, en laissant à sa *providence* de les faire réussir, & en se

CHAP. III. soumettant à ses ordres par une soumission generale. Saint Paul ne laissoit pas
Rom. 1. 20. & c. 15. v. 28. & 32. souhaiter d'aller prêcher l'Evangile à Rome, & d'en former le dessein, quoiqu'il ne le souhaitât que dépendamment de volonté de Dieu. En formant ces desseins il obéissoit à la volonté de Dieu comme & comme regle. En se soumettant à sa volonté dans l'execution de ses desseins, il obéissoit comme à la cause souveraine toutes choses, selon les mêmes regles sa justice éternelle. Car c'est, comme nous avons dit, la justice même qui nous oblige de nous soumettre à la volonté de Dieu dans tous les évenemens.

Habac. 2. 4. & Rom. 1. 17. La vie de la foi, qui est celle des justes les oblige donc à se rabaisser aux lumieres communes de la prudence humaine, & employer les moyens humains pour faire réussir les choses qu'ils ont raison de souhaiter, parcequ'elle défend de tenter Dieu. Et cet autre regard de la volonté absolue de Dieu, qui gouverne tout & qui fait tout ne doit servir qu'à nous consoler dans évenemens contraires à nos desirs, & non pas nous donner occasion de faire des prophecies téméraires sur l'avenir, & de nous conduire par des pressentimens qui ne sont pour l'ordinaire que des effets d'imagination, ausquels Dieu nous défend de nous arrêter. On ne sait si Dieu veut la paix ou guerre; s'il veut que certains desordres finissent, ou s'il ne le veut pas; s'il veut faire réussir ses desseins par ce moyen, ou par celui-là. On ne doit pas laisser pour cela *tâcher de* procurer la paix, de remedier

ordres, d'employer les moyens que l'on
it les plus propres pour la fin où l'on
d, en abandonnant le succès à Dieu.

Chapitre IV.

*l'incertitude de la volonté de Dieu à l'é-
ard de l'avenir, nous doit empêcher d'en
ger sur des rencontres fortuites. Ce que la
ue de cette volonté retranche ou ne re-
anche pas dans nos actions.*

'Est aussi par un sentiment de respect
que nous devons à la volonté de Dieu,
nous sommes obligés d'être très-ré-
és à prendre pour des marques de la
onté de Dieu, la rencontre que l'on
dans l'Ecriture ou dans des livres de dé-
on, de certains versets qui nous parois-
: conformes à quelque chose que nous
ns dans l'esprit. Car quoiqu'il soit cer-
. qu'ayant rencontré ces versets, Dieu
voulu, il n'est point certain néanmoins
l ait permis que l'on les rencontrât
r un tel dessein, ni pour nous servir
regle de conduite. C'est notre imagina-
, qui tire cette consequence, & qui
tire témerairement, puisqu'elle sup-
: que Dieu ne peut avoir permis cet-
encontre que pour une telle fin. Qui
au-contraire s'il ne l'a point permise
r éprouver si nous serions fidelles à
s tenir dans la voye de la foi, & à nous
cher aux regles communes, ou si nous
s laissérions aller aux mouvemens de

tions ordinaires de l'Eglise
qu'il ne soit pas bon de fa
dement sur ces rencontres
l'on a sujet de craindre
servations, ce que l'Ecritu

Eccl. 5. 6. *Où il y a beaucoup de songes*
coup de vanité. UBI *multa*
rimæ sunt vanitates. Car t
songes consiste à conclure
a envoyé un songe, ce
vrai en un sens, mais à
telle & telle signification;
vanité se trouve dans le ju
faisons que Dieu a eu telle
permettant ces rencontres.

La vûe de la volonté al
change donc point la man
juger des choses, & elle ne
l'application des moyens l
ge des lumieres ordinaire

l'accomplissement de ses desseins éternels. CHAP.
Et comme nous devons les adorer lorsqu'ils nous sont manifestés par l'évenement, nous les devons aussi adorer par avance lorsqu'ils sont encore cachés par les secrets de la providence. IV.

Il est vrai qu'entre ces évenemens, il y en a qui sont des effets de misericorde, & d'autres qui sont des effets de justice. Mais comme la justice & la misericorde de Dieu sont également adorables, nous devons une égale soumission aux uns & aux autres, avec cette difference néanmoins, que la soumission que l'on doit aux effets de misericorde, doit être ordinairement accompagnée de joye & d'actions de graces, & que celle que l'on rend aux effets de justice, doit être accompagnée d'humiliation & de terreur.

Mais ce qui doit & moderer notre joye & temperer notre terreur, c'est qu'il est souvent impossible de distinguer ce qui est effet de misericorde ou de justice dans les évenemens humains, parceque notre esprit est trop étroit pour pouvoir comprendre cet enchaînement infini de causes liées les unes aux autres, qui fait que les plus grans maux sont quelquefois attachés à ce qui paroissoit un grand bien, & les plus grans biens à ce qui paroissoit un plus grand mal. Ainsi après avoir fait tout ce qui étoit en notre pouvoir suivant les regles de la prudence ordinaire, non seulement la foi, mais la raison même nous oblige d'être comme indifferens à l'égard des évenemens, parce *qu'elle nous fait* voir que notre lumiere

Qu'il faut pratiquer la sou
lonté de Dieu, à l'égard
mens. Des défauts corpore
nos pechés. Exemples d'A

POur s'accoutumer à s
volonté de Dieu dans l
mens capables d'ébranler &
il faut s'accoutumer à l'h
plus petites circonstances
parcequ'elle les regles tou
que les plus grandes. En
les plus petits évenemens
de la volonté souveraine
exerce même la foi davan
les hommes ont plus de p
à Dieu les rencontres ordi
que les plus grandes. Un h
netré de cette pensée, ne
qu'une rencontre est fâche

: qui portent les hommes à l'impa- CHAP. V.

m doit accepter avec cette même
on tous ses défauts corporels, com-
rdité, la foiblesse de la vûe, & gé-
ent tout ce qui le peut rendre mé-
aux hommes, comme le manque
oire, d'adresse, d'intelligence, la
e basse, le défaut de bien, sans ja-
plaindre de toutes ces choses, tant
e c'est Dieu qui en est la cause, que
e nons ne savons pas si elles ne
it point plus avantageuses que cel-
ous plairoient davantage, & qu'en
tant de cette maniere, elles le de-
it en effet. Il en est de même des
s, des calomnies, des mauvais trai-
, du peu d'état que l'on fait de nous,
sions, des préventions qu'on peut
ntre nous. Puisque Dieu fait ou per-
it cela, nous le devons regarder
nquilité & avec paix, en nous te-
is son ordre, & en adorant ses ju-
Et la volonté de Dieu qui regle
es choses, doit avoir plus de force
e espiit pour nous les faire accepter,
nous les rendie aimables, que ce
ont de fâcheux pour nous les faire
& pour nous porter a l'impatien-
a murmure.
i des accidens qui sont des suites de
pres fautes : & si ces suites sont fa-
;, elles nous donnent un sujet par-
de louer la misericorde & la bonté
i, qui a su tirer le bien du mal,
ertir en moyen de salut ce qui

subsistent & se perpetuent, i
que nous les regardions sans
la volonté de Dieu considerée
tice, nous ordonne d'en gé
en humilier, d'en faire peni
tâcher de détourner ces suite
nos actions & par nos prier
nous ordonne en même tei
dans la paix, & d'éviter le t
quietude, & de nous en cor
vüe de sa volonté qui les a
qui ne laissera pas d'en tirer
Nous en avons le plus g
qu'on se puisse imaginer ei
d'Adam & d'Eve; car aucu
n'a vu de si funestes suites
que celles qu'ils ont vu de
sance, puisque tous les maux
rivés à tous les hommes ensei
pechés qui se sont commis d

uir dans toute l'éternité, de la paix & de CHAP.
consolation des justes. C'est la plus gran- V.
preuve qu'on puisse avoir de ce que peut
vûe de la volonté de Dieu, pour ap-
aiser les troubles qui devroient naître na-
turellement des suites de nos pechés ; &
rès celui-là, quelques mauvais effets que
s actions puissent avoir eus, quelques
averſemens dont elles ayent été cause,
rsonne n'a sujet de perdre l'esperance, ni
s'abandonner au trouble par une espece
desespoir.

Non seulement ce regard de la volonté de
eu nous fait souffrir en paix les suites de
s pechés, mais il nous fait aussi porter en
tience nos défauts & nos imperfections,
ssi-bien que les imperfections & les dé-
uts des autres. Ainsi il allie encore deux
ouvemens qui paroissent opposés à la
is, & le zele de la justice, qui nous fait haïr
s fautes, & la patience qui nous les
it souffrir, parce qu'il voit que Dieu lui
escrit l'un & l'autre. L'ame soumise à
ieu lui dit bien dans le ressentiment qu'el-
a de ses miseres : Jusques à quand, Sei-
neur, me laisserez-vous dans cet état ?
D, tu Domine, usquequo? Mais cepen-
nt elle ne laisse pas d'y être en paix, *Ps. 6. 4.*
e ne met point d'autres bornes à sa pa-
nce que celle de sa vie, & elle resout en
ême tems de combattre sans cesse ses im-
rfections, & de souffrir néanmoins soi-
ême sans s'abandonner jamais au décou-
gement, en se contentant de la mesure de
grace qu'il plaira à Dieu de lui faire. Et
st ce qu'elle apprend de cet avertissement

CHAPITR

Quelle est la soumission qu... volonté de Dieu, à l'ég... éternel. Qu'il est juste ... foiblesse sur ce point. Com... volonté de Dieu facilite ... chrétienne.

ENfin, les plus grans ... mission a la souverair... que dans l'incertitude où ... l'arrêt éternel de notre pré... celui que Dieu prononcera ... mort, qui en sera l'execu... l'éternité de notre bonheu... fere, elle fait que notre ar...

tion il lui prescrit par sa venue & par sa loi. CHAP. VI.
Or elle voit dans cette loi, premierement, qu'il est juste qu'elle épargne sa foiblesse, en ne s'occupant pas d'une pensée si terrible. Secondement, qu'elle n'a aucun sujet de croire que cet arrêt ne lui sera pas favorable, puisque Dieu l'a separée, par tant de graces, du nombre des infidelles, des heretiques & de ceux qui ne pensent point à Dieu, en la mettant dans le petit nombre des fidelles de son Eglise, qui connoissent sa loi, & qui ont quelque desir de l'observer. Elle voit dans cette verité, qu'au lieu de s'occuper inutilement de pensées de défiance, qui ne peuvent que lui nuire, elle doit tâcher uniquement de se corriger de ses fautes, d'y remedier à l'avenir, de se mettre dans la voie de Dieu, si elle n'y est pas, & d'y marcher fidelement, si elle y est.

Elle voit que Dieu veut qu'elle nourrisse & entretienne son esperance par tous les justes sujets que la verité lui fournit, & que sur tout elle se garde bien de les regarder comme un ennemi qui n'auroit aucun amour pour elle. Car cette idée est fausse & execrable à l'égard des reprouvés mêmes. *Dieu n'a point fait la mort*, dit l'Ecriture, *& il ne se plaît point dans la perte des vivans.* Si Sap. I. 13. les créatures s'éloignent de lui, c'est en se rendant indignes des effets de sa bonté, & en l'obligeant par leur malice volontaire à exercer sur elles sa justice. Il y a toujours en Dieu des entrailles de misericorde, pour recevoir les pecheurs s'ils retournoient à lui, & s'ils se *convertissoient*. Son sein paternel leur *est toujours* ouvert, & ils ont toujours

par laquelle il est prêt de 1
grace, tout pecheur converti
donne ses pechés, & par laq
donne de se convertir. C'est d
que procede cette patience d
Paul, qui invite les pecheurs à
Rom. 2. 4. S'ils la faisoient, la misericord
seroit ouverte, & ses graces
eux avec abondance. Ce so
arrêtent le cours & qui y met
mais elles ne laissent pas d'êtr
dans ses tresors.

Rien ne facilite donc davan
duite de la vie chrétienne, qu
la volonté de Dieu dans tou
Car il fait voir, que toute la
Chrétien, est une vie de paix
avec tranquilité le present, le
venir dans l'ordre de Dieu,
continuellement sa loi pour ap

volonté souveraine de Dieu entretient CHAP. VI.
s le fond de l'ame d'un Chrétien, qui
ne & qui modere tous les mouvemens
ticuliers. C'est cette paix dont ceux qui
ent la loi de Dieu jouissent toujours,
me dit David : *Pax multa diligentibus* Ps. 118. 65.
m tuam. C'est cette paix que JESUS-
IRIST laissa à ses Disciples en quittant
monde, & que le monde ne connoît
nt : *Pacem linquo vobis, non quomodo*
dus dat, ego do vobis. C'est cette paix Joan. 14. 27.
l'Apôtre S. paul souhaite aux fideles,
nme nous avons déja dit, afin qu'elle
de leur cœur & leur esprit : *Custodiat cor-* Phil. 4. 7.
v stra & intelligentias vestras. Elle appaise
agitations du cœur, en l'attachant à la
onté immuable de Dieu. Elle arrête les
ubles que produit dans l'esprit la multipli-
de ses pensées, par cette unique pensée :
eu le veut. Et elle fait ainsi que l'homme
laisse amoureusement emporter au torrent
la providence, sans se mettre en peine
utre chose que de s'acquitter fidellement
s devoirs particuliers qui lui sont prescrits
chaque moment par la loi de Dieu.

CRAINTE DE

Confige timore tuo carnes meas
tuis timui. Pſ. 118.

Tranſpercez mes chairs par
car vos jugemens me
de frayeu

CHAPITRE P

Pourquoi le Prophete étant
demande encore de crai
La crainte naiſſe d'amo
neanmoins utile.



E Prophete
lant il dema

Une autre raison de cette demande, est que souvent l'esprit est convaincu qu'il faut craindre Dieu, mais que le cœur n'est pas pour cela touché. Cependant c'est la crainte du cœur qui amortit les tentations, & non la persuasion de l'esprit. Et c'est pourquoi le Prophete ne se contente pas de craindre Dieu par l'esprit, *à judiciis enim tuis timui*; mais il veut que sa chair soit percée de cette crainte, afin que le vif sentiment qu'elle en aura étouffe en elle toutes les tentations qui pourroient flatter ses sens. Une chair percée de cloux ne seroit gueres en état d'être attaquée par la tentation des plaisirs. Il desire donc que la crainte de Dieu fasse cet effet en lui, qu'elle soit aussi vive & aussi sensible à son ame, que des cloux qui perceroient effectivement sa chair.

Mais pourquoi faut-il desirer de craindre, puisque la crainte semble être un effet d'amour-propre? Car nous craignons le mal qui nous peut arriver, parce que nous nous aimons. Pourquoi donc, dira-t-on, est il necessaire de la demander à Dieu? N'avons-nous pas assez d'amour-propre pour craindre ce qui nous peut causer le plus grand des maux? C'est que quelque grand que soit notre amour-propre, il est néanmoins aveugle, insensible, stupide, déraisonnable. Il est penétré de choses de néant; il est sensible aux plus grans objets. Il craint, sans raison; & il ne craint point, lorsqu'il a toute sorte de raison de craindre. Il est sans ordre & sans regle dans ses mouvemens. Une bagatelle l'occupe, le remplit, le transporte, & souvent ce qu'il y a

de plus grand au monde ne le touche point. C'est donc une grande grace de Dieu, lorsqu'il nous fait sentir les choses telles qu'elles sont : car en nous faisant sentir vivement celles qui sont grandes, il amortit le sentiment trop vif que nous avons des petites.

CHAPITRE II.

La sensibilité & l'insensibilité de l'homme, également prodigieuses. Naissent d'un fond inconnu. Marquent le déréglement & la grandeur de l'homme. Tems de cette vie, tems de stupidité.

IL y a dans l'homme une sensibilité prodigieuse, capable de mouvemens demesurés de tristesse, d'amour, de joie, de crainte, de desespoir ; & une sensibilité étonnante, capable de resister aux objets les plus terribles. Les mêmes choses font mourir les uns, & n'émouvent pas seulement les autres, sans que l'on voie bien la raison & la cause de ces differens effets.

Car ces mouvemens violens naissent d'un fond inconnu, & d'un abysme caché. Nul ne sait précisément les ressorts qu'il faut faire agir pour les exciter : & tout ce que l'on sait, est que la raison ne les peut produire comme elle voudroit, lors même qu'elle les jugeroit utiles ; & qu'elle ne les peut de même reprimer, lorsqu'elle les juge pernicieux. Quand l'ame n'est touchée que par une partie insensible, rien n'est capable

de l'émouvoir. Quand elle l'est par une partie sensible, tout est capable de la faire sortir hors d'elle-même. CHAP. II.

La violence & l'inégalité de ces mouvemens, sont en même-tems des preuves du déreglement de l'homme & des marques de sa grandeur. Elles nous font voir qu'il y a d'étranges ressorts dans son esprit, & que s'ils étoient vivement touchés, ils produiroient encore des mouvemens tout autres que ceux que nous ressentons ordinairement ; qu'ainsi les Philosophes n'ont rien entendu, ni dans son bonheur, ni dans son malheur, en mettant l'un & l'autre dans les sentimens que nous pouvons éprouver dans cette vie. Rien n'est plus ridicule que la pensée qu'ils ont eue, que nous pouvions être heureux par des voluptés grossieres & communes, par des curiosités fades, & par une contemplation froide de la verité & de la vertu. Ces mouvemens sont trop languissans pour nous rendre heureux, & l'ame de l'homme est capable d'un plaisir & d'une joie infiniment plus vive & plus sensible. Il en est de même des maux. Quoiqu'on les sente bien plus vivement que les plaisirs, néanmoins ils pourroient encore être sentis mille fois plus vivement. Que s'il n'est pas en notre pouvoir de nous procurer cette joie si vive, ni ces douleurs si perçantes, c'est que Dieu ne veut pas qu'il dépende de nous en ce monde, de nous rendre ni heureux ni malheureux, & qu'il veut que l'un & l'autre soit un effet, ou de sa misericorde, ou de sa justice dans l'autre.

CHAP. II. Le tems de cette vie est donc propremen
un tems de stupidité. Toutes nos connoi
sances y sont obscures, sombres, langu
santes, si on les compare à ce qu'elles
ront au moment de notre mort, qui le
ra comme un rideau pour nous faire v
les choses telles qu'elles sont. Ce sera al
que toutes les creatures disparoîtront à n
yeux, & que nous ne verrons les Royaum
les Principautés, les plaisirs & les m
de ce monde, que comme des atomes
dignes de nous occuper. Dieu seul sera gr
à notre vûe en ce jour-là, selon l'exp
Isaie. 2. 11. sion de l'Ecriture. Mais ce que la m
aura trouvés sans son amour, ne le verr
grand que pour être remplis d'une terr
qui les fera abysmer dans l'enfer pour se
cher autant qu'ils pourront à une maj
si redoutable: au lieu que ceux qui m
ront dans son amour, & qui seront puri
de leurs fautes, ne le verront grand que p
ressentir en même-tems des mouvem
ineffables d'amour & de joie, qui feront l
éternelle felicité.

C'est ce que nous devons craindre &
perer pour l'autre vie. Mais dans cet é
même d'assoupissement où nous somm
ici plongés, l'ame ne laisse pas de sentir
mouvemens beaucoup plus vifs les uns
les autres. Ce qui lui marque la capa
qu'elle a d'en avoir de tout autres que c
qu'elle ressent ordinairement. Le corps
Sap. 9. 15. quel elle est attachée appesantit sa vigue
& ralentit ses mouvemens; mais il ne
ralentit pas toujours également. Elle
quelquefois plus stupide & plus insensi

à l'égard des choſes de Dieu, & quelquefois moins : & l'experience de ces differens états lui donne lieu de découvrir ce qui contribue à exciter ces divers ſentimens, & à la mettre dans une diſpoſition ſi inégale.

CHAPITRE III.

Inſenſibilité, un des plus grans maux de l'ame. Naît d'aveuglement. Idées confuſes, qu'on ſe forme de toutes choſes. Fauſſes & vraies idée d'un bal. Autres preuves de cet aveuglement.

IL eſt d'autant plus important, que l'ame s'applique à conſiderer les cauſes de ſon inſenſibilité pour Dieu, qu'elle la doit regarder comme un de ſes plus grans maux. Car c'eſt ce qui donne entrée dans l'ame, aux impreſſions des objets des ſens, qui ſeroient peu capables de la toucher, ſi elle l'étoit autant qu'elle le devroit être des choſes de l'autre vie. C'eſt ce qui la rend foible, languiſſante, pareſſeuſe dans les actions de pieté. C'eſt ce qui lui fait eſtimer les biens & les maux de ce monde beaucoup plus grans qu'ils le ſont. Enfin c'eſt cette inſenſibilité pour Dieu, qui la rend ſenſible pour les créatures, parce qu'elle ne ſauroit être ſans quelque pente, & qu'il faut toujours qu'elle s'attache à quelque objet. Ainſi un de ſes principaux devoirs, c'eſt de tâcher d'en reconnoître les cauſes, & d'y apporter tous les remedes qui lui ſont poſſibles.

Or il eſt viſible, que la cauſe generale de

CHAP. III.

notre insensibilité est la foiblesse & l'ave glement de notre esprit, qui ne conç les choses les plus terribles que par des id sombres & confuses, qui n'ont rien de ni de sensible, & qui n'excitent ainsi que mouvemens foibles & languissans. Il sep les choses qui sont jointes, & il s'occupe e tierement d'une petite partie d'un objet, s faire reflexion sur tout le reste de ce q contient. On ne conçoit la mort que sous dée de la grimace d'un homme mourar sans y voir rien de ce qui l'accompag On ne conçoit le peché que sous l'idée ce qu'il a, qui flate les sens, sans y apper voir ce qui le rend si horrible aux yeux Dieu. Cette sorte de stupidité se rencon presque dans tous les vices. Car il faut q pour y prendre plaisir, nous n'en regardic qu'une legere surface, & que nous en él gnions de notre esprit toutes les suites. Nc ne voyons jamais qu'une petite partie spectacle qui est exposé aux yeux de no ame; & c'est ce qui fait que nous somm capables de nous croire heureux dans n plus grandes miseres.

Que voyent, par exemple, les gens du mo de dans un bal? Une assemblée de perso nes agreables, qui ne pensent qu'à se dive tir, à prendre part, & à contribuer au pl sir commun; des femmes qui font tout qu'elles peuvent pour se rendre aimable & des hommes qui font ce qu'ils peuve pour leur témoigner qu'ils les aiment. Ils voyent un spectacle qui flatte les sens, q remplit leur esprit, & qui amolit leur cœu & qui y fait entrer doucement & agréabl

ment l'amour du monde & des creatures. CHAP.
Mais qu'est-ce que la lumiere de la foi dé- III.
couvre dans ces assemblées profanes à ceux qu'elle éclaire, & à qui il fait voir tout le spectacle, qui est veritablement exposé à leurs yeux, & que les Anges y voyent? Elle leur découvre un massacre horrible d'ames qui s'entre-tuent les unes les autres; elle leur découvre des femmes en qui le démon habite, qui font à de miserables hommes mille plaies mortelles: & des hommes qui percent le cœur de ces femmes par leurs criminelles idolatries. Elle leur fait voir les démons qui entrent dans ces ames par tous les sens de leurs corps, qui les empoisonnent par tous les objets qu'ils leur presentent, qui les lient de mille chaînes, qui leur préparent mille supplices, qui les foulent aux piés, & qui se rient de leur illusion & de leur aveuglement. Elle leur fait voir Dieu qui regarde ces ames avec colere, & qui les abandonne à la fureur des démons.

Cela passe pour figure, pour déclamation, pour exageration: & cependant, il n'y a rien de plus effectif. La realité passe infiniment toutes ces figures; & ces plaies & ces coups mortels ne sont que de foibles images de ce qui est en effet. Il y en a qui ne le croient pas, & c'est une autre sorte d'aveuglement. Mais il y en a qui le croient, & qui n'y pensent pas, & c'est cette stupidité dont je parle. Leur pensée s'arrête au simple rapport de leurs yeux, & toutes les connoissances qu'ils ont par la foi ne leur servent de rien, & ne se presentent point à

les hommes ne tirent point
ces ; & c'est une chose étra
leur esprit se peut arrêter à c
speculatives , sans les pousser
pratique, qui sont tellement
verités , qu'il semble imposs
Malac. I. 6. séparer. *Si je suis votre Dieu*
neur qui m'est dû , dit Dieu m
criture ? C'est qu'il y a une
entre connoître Dieu & l'l
quelque liées que soient ces
l'aveuglement de l'esprit hu
bien desunir. Il connoît Dieu
nore pas. Il en demeure là , &
même qu'il soit necessaire d
est convaincu , qu'il y a un D
tire aucune conclusion pour le
sa vie.

Qui ne croiroit aussi , que l
tant parvenus à la connoissanc
talité de leur ame , ils la ne

tous les instrumens de la cruauté des hommes, & rempli d'une part de bourreaux, & de l'autre d'un nombre infini de criminels abandonnés à leur rage. Représentons-nous que ces bourreaux se jettent sur ces misérables, qu'il les tourmentent tous, & qu'ils en font tous les jours périr un grand nombre par les plus cruels supplices, qu'il y en a seulement quelques-uns dont ils ont ordre d'épargner la vie : mais que ceux-ci même n'en étant pas assurés, ont sujets de craindre pour eux-mêmes la mort qu'ils voient souffrir à tous momens à ceux qui les environnent, ne voyant rien en eux qui les en distingue. CHAP. V.

Quelle seroit la frayeur de ces misérables qui seroient continuellement spectateurs des tourmens les uns des autres, qui y participeroient eux-mêmes, & qui apprehenderoient continuellement que ceux qu'ils souffrent ne se terminassent comme ceux des autres par une mort cruelle & honteuse ? Les folles joies, & les vaines inquietudes du monde pourroient-elles trouver place dans leur esprit ? L'orgueil seroit-il capable de les tenter dans ce malheureux état ? Et néanmoins la foi nous expose bien un autre spectacle devant les yeux : car elle nous fait voir les démons répandus par tout le monde, qui tourmentent & affligent tous les hommes en mille manieres, & qui les précipitent presque tous, premierement dans les crimes, & ensuite dans l'enfer & dans la mort eternelle.

C'est la vue de ce spectacle qui fait qu'Isaïe s'écrie : *Propterea dilatavit infernus ani-* Isai. 5. 14.

CHAP. III.

te connoissance feroit dans leur esprit l'i
pression qu'il seroit raisonnable qu'elle
fist. Et en effet, quand on nous dit, que
Roi est present, chacun se compose 8
tient dans le respect. Mais en parlant ai
ils font voir qu'ils ne connoissent pas
fond de leur cœur. S'ils prenoient la pe
de se consulter eux-mémes, ils verroi
qu'en mille rencontres, leur connoissa
demeure sterile sans produire les effets c
semble qu'elle devroit produire nature
ment. Ne croient-ils pas eux-mêmes,
Dieu est présent par tout; & cepend
sont-ils plus reglés dans leurs actions
les autres: & la connoissance de cette pres
ce les retient-elle plus en leur devoir que
n'étoit que dans le ciel?

Il ne faut pas néanmoins s'étonner
notre esprit nous porte naturellemen
croire, que si nous avions telle & telle c
noissance, nous ferions les choses ausqu
les ces connoissances obligent. C'est qu
effet la nature & la raison nous y porte
& que nous n'en sommes empéchés
par le dereglement de la volonté. Et
pourquoi cette prodigieuse insensib
qu'on voit dans les hommes à l'égard
choses dont ils devroient être le plus t
chés, est une marque évidente qu'ils
sont point dans l'état où ils ont été form
& que leur nature est corrompue. C
stupidité monstrueuse ne sauroit être
turelle. Ils s'affligent des moindres ch
jusques au desespoir: & lorsqu'il y va
tout leur être, & de leur bonheur, ou
leur malheur éternel, ils n'en sont nou

touchés, que s'il s'agissoit d'une chose de néant. CHAP. III.

Mais cette insensibilité n'est pas seulement dans tous les hommes une marque de la corruption génerale de la nature; elle est encore dans les Chrétiens une preuve des tenebres horribles que les pechés commis après le batême répandent dans l'ame. Et rien ne fait mieux voir que non-seulement le peché engendre la mort, comme dit l'Apôtre saint Jacques, mais qu'il *Jac. I. 15.* la porte aussi avec soi, & qu'il ôte à l'ame la vie & le sentiment. Car si l'ame d'un Chrétien qui vit dans le desordre, n'étoit en un état de mort, seroit-il possible qu'il pût goûter un moment du repos? il sait qu'il est sous la puissance du diable, qu'il peut mourir à tout moment, que l'enfer est ouvert pour l'engloutir, que peut-être il n'y a plus de grace pour lui. Cependant il est sans inquiétude & sans crainte; il jouit tranquillement des plaisirs qu'il sait être la cause de son malheur. Ces connoissances que la foi lui donne malgré lui, demeurant sans action & sans effet. Elles ne le troublent point. Il agit, il parle comme un homme qui n'a rien à faire qu'à se divertir en cette vie, & qui n'auroit rien à craindre en l'autre.

causes de cet état. Il est inu
quiet r, mais il le faut cr
de s'appliquer aux objets de

LA stupidité que l'on re
les mauvais Chrétiens est
horrible, mais on en voit la
faut pas s'étonner s'il fait nuit
miere est éteinte ; & si l'on
quand on est mort. Il y a bie
jet de s'étonner que cette ir
rencontre souvent dans des am
ble que le peché ne domine pa
quittent exterieurement des d
ciels du Christianisme, qui p
vers exercices de pieté, & qui
vie exemte de crimes. Car si
cœur nouveau, & ce cœur de
propre à la loi nouvelle, d'où
a si peu de mouvement en elles
Enfin les ...

qui le naturel y a beaucoup de part. Mais sans se mettre en peine de discerner ces causes qu'autant que Dieu nous les découvrira, il semble que tous ceux qui sont dans cet état, ont une obligation commune de travailler à en sortir, quoiqu'il soit plus dangereux aux uns qu'aux autres; parce-qu'il faut se conduire par les lumieres de la foi, qui nous apprennent que l'insensibilité est d'elle-même un très-grand mal; qui nous doit faire apprehender cette menace terrible que Dieu fait aux ames qui ne sont pas assez touchées de sa crainte, en leur déclarant *qu'elles s'en trouveront mal à la fin de leur vie : Cor durum habebit male in novissimo.* Et c'est ce qui les doit porter a embrasser avec soin tous les moyens qu'elles jugeront utiles pour s'en délivrer, & pour amolir la dureté de leur cœur. CHAP. IV. Eccli. 3. 27.

Il est inutile de s'inquieter de cet état, puisque l'on n'y remedie pas par l'inquietude, mais il n'est pas inutile de le craindre. C'est au-contraire un des principaux devoirs de ceux qui y sont, d'exciter en eux une frayeur salutaire, en se remettant devant les yeux ces instructions du Sage, qu'il est impossible d'être justifié sans crainte : *Qui sine timore est, non poterit justificari.* Que la crainte est le commencement & la racine de la sagesse : *Radix sapientiæ est timere Dominum* : Que c'est la source de la vraie joie : *Timor Domini delectabit cor ;* & qu'il n'y a que les ames craintives qui ayent sujet d'esperer un traitement favorable à la fin de leurs jours : *Timenti Dominum bene erit in extremis.* Eccli. 1. 28. ibid. v. 25. ibid. v. 12. ibid. v. 13.

CHAP. IV.

Pour entrer dans cette disposition q
la lumiere de la foi fait voir être si n
cessaire à tout le monde , il faut évi
un défaut & une illusion d'amour-pro
où plusieurs personnes se laissent insen
blement aller ; qui est de se faire une d
votion si spirituelle , qu'elles ne s'app
quent presque jamais aux objets qui l
pourroient donner de la crainte ; comm
la consideration de la mort, de l'éter
té, de l'enfer, des jugemens de Dieu,
des sujets qu'elles ont de se défier de l
état. Car l'amour-propre aime à éloig
ces objets tristes, & il ne manque pas
leur fournir des spiritualités gaies. M
les Saints qui étoient sans doute plus s
rituels que nous, ne nous ont pas do
cet exemple. Ils n'ont point évité ces p
sées communes, que l'on traite de gr
sieres. Ils ont cru au-contraire qu'il é
très-utile de les avoir continuellement d
l'esprit, n'y ayant rien dont Dieu se s
plus souvent pour retirer les ames d
certaine évaporation que leur insensib
produit, & pour les faire rentrer en e
mêmes, que de la vûe de ces terri
objets.



CHAPITRE V.

Idée que l'on doit avoir de la rigueur de la justice de Dieu. Nombre effroyable de reprouvés. Spectacle terrible du carnage spirituel que le demon fait dans l'Eglise même. Fausse assurance où nous vivons.

LA plupart du monde ne doit donc point s'appliquer tellement à regarder la misericorde de Dieu, qu'ils ne considerent en même-tems sa justice & la severité de ses jugemens. Et pour s'en former quelque idée, on la doit regarder dans ce nombre infini d'hommes que Dieu a abandonnés aux desirs de leur cœur avant l'Incarnation de son Fils, dans ces nations entieres qui n'ont jamais oui parler de l'Evangile, & qui sont demeurées ensevelies dans les tenebres & les ombres de la mort; dans cet autre monde que l'on vient de découvrir, & qui a été plus de cinq mille ans dans une ignorance absolue de Dieu; dans cette multitude de Mahometans qui occupent une si grande partie de la terre, & qui sont plongés dans mille superstitions brutales; dans cette foule d'heretiques qui joints ensemble surpasse de beaucoup le nombre des Catholiques; dans ces regions autrefois remplies d'Evêques & de Chrétiens, comme l'Afrique, où presentement l'on n'en trouve presque plus; & enfin dans ce nombre prodigieux de mauvais Chrétiens dont l'Eglise est tellement remplie, qu'à peine y en trouvera-t-on de veritables.

CHAP. V. Tous ces gens aveugles & abandon à leurs passions, sont autant de preuves la rigueur de la justice de Dieu. C'est qui les livre aux démons qui les domine qui se jouent d'eux, qui les trompent, les jettent dans mille desordres, qui les a gent dans ce monde par une infinité de seres, & qui les précipitent enfin dans bîme pour les tourmenter éternellem C'est elle qui permet à ces démons non-l lement de posseder entierement toutes nations infidelles, mais de causer des ra ges étranges dans l'Eglise même dont usurpent souvent les ministeres, en y sant entrer des gens vuides de charité, d lesquels ils habitent & excitent leur p sance. Ce qui fait dire au Prophete : *J* *Jerem. I. 15.* *semblerai toutes les lignées des royaumes quilon, & ils viendront tous mettre leur t à l'entrée des portes de Jerusalem, & t autour de ses murailles.* Car plusieurs de qui sont comme établis pour garder les tes de l'Eglise, & pour y recevoir les f les, & un grand nombre de ceux à qu discipline est commise, & qui sont comme des sentinelles qui ont ordre de ler sur ses murailles, sont des habi *d'Aquilon*, c'est-à-dire, des gens sans rité, & qui n'ont point en eux la chaleu l'Esprit de Dieu.

Ainsi le monde entier est un lieu de s pices, où l'on ne découvre par les yeux la foi que des effets effroyables de la tice de Dieu, & si nous voulons nous le présenter par quelque image qui en ap che, figurons-nous un lieu vaste, plei

CHAP. V. *nam suam, & aperuit os suum absque termino, & descendent fortes ejus, & p lus ejus, & sublimes gloriosique*, c'est dire, que la bouche de l'enfer est touj ouverte, & que les grans & les petits forts & les foibles, les riches & les pau y entrent pêle-mêle à tous momens. C cette vûe qui fait dire à Jeremie : *O m Domini, usquequò non quiesces ? Ingrede vaginam tuam.* O épée de la justice Dieu, ne vous reposerez-vous po Remplirez-vous toujours la terre de m tres ? Ne cesserez-vous point de dé l'Eglise même, en abandonnant à ses nemis la plupart de ceux qui paroissen enfans ? C'est encore ce que l'Ange fit à saint Jean, par ce pressoir horrible d sang de ceux que l'on brisoit s'écoulo toutes parts pardessus la cuve. Car ce n'est pas le sang des corps materiels ; celui des ames charnelles que les dém privent de la vie de la grace par les cr où ils les engagent.

Jerem. 47. 6.

Apoc. 14. 19. & 20.

Nous passons nos jours au milieu carnage spirituel, & nous pouvons dire nous nageons dans le sang des peche que nous en sommes tout couverts, & ce monde qui nous porte, est un fleu sang, puisque la vie du monde est composée d'actions criminelles, qui cause la mort a ceux qui les ont comm & qui y portent les autres par la conta du mauvais exemple. Pour périr, il qu'a s'y laisser entraîner. Rien ne nous tingue de ceux qui meurent à notre Nous n'avons pas plus de force q

pour résister a la rage des démons. Notre seule esperance est dans le secours de celui qui nous en a délivrés jusqu'à présent, & qui nous l'offre pour nous en délivrer à l'avenir. Cependant a peine y pensons-nous. Nous n'avons aucun sentiment de notre délivrance pour le passé, aucune crainte de notre danger present, aucune inquietude pour l'avenir; parceque nous ne voyons ni la grandeur de nos miseres, ni la grandeur de nos dangers, ni la grandeur des maux dont nous sommes menacés. CHAP. V.

Les Peres témoignent que rien n'étoit plus utile à l'Eglise que les persecutions visibles, parcequ'elles tenoient tous les Chrétiens dans la crainte & dans un saint tremblement. Ils voyoient tous les jours ravir quelques-uns de leurs freres, & chacun s'imaginant que ce seroit peut-être à lui le lendemain à confesser Jesus-Christ devant les Juges au milieu des tourmens, ne pensoit qu'à s'y préparer par tous les exercices d'une vie chrétienne. *Quand est-ce*, dit Tertulien, *que la foi est plus vive, que lorsque l'on craint davantage: & quand craint-on davantage, qu'au tems de la persecution? C'est alors que toute l'Eglise est dans une sainte frayeur; que la foi est plus vigilante dans cette guerre spirituelle, qu'elle est plus exacte dans l'observation des jeûnes, des stations, des prieres & des exercices d'humilité.* C'étoit l'effet de ce spectacle exterieur, & néanmoins celui que la foi nous découvre, est bien autrement terrible. Ce ne sont pas des hommes, mais des démons qui arrachent à l'Eglise ses enfans. Ils ne tuent pas leurs

De fuga in pers. initio.

CHAP. V.

corps seulement, mais encore leurs an ne leur font pas souffrir des tourmens sagers pour leur procurer une couronn mortelle, mais il les perdent pour l'é té. La mort des Martyrs étoit pour pl une semence de vie, selon la parole Ancien : & la mort spirituelle des Chr n'est pour la plupart des autres qu'u mence de mort ; en les corrompan l'exemple des déreglemens qui l'ont c Enfin, comme les persécutions n'étoi continuelles ni universelles, la plus g partie des Chrétiens ne laissoit pas de ver moyen de s'en garantir : au lieu y a peu de Chrétiens qui ne soient en tés par cette persécution spirituelle, le débordement des vices qui inonden te l'Eglise. D'où vient donc que les miers Chrétiens étoient si touchés de secutions visibles, & que nous le so si peu des persecutions invisibles ? C'e les unes se voyoient par les yeux du cor que les autres ne s'apperçoivent que p yeux de la foi ; ou plutôt, c'est que le étoit vive & éclairée, & que la nôt languissante, obscure & sans lumiere.

Tertull. Apolog. in fin. S. Justin. dialog. cum Tryph.

Il semble, a nous voir agir, que avons des lettres d'assurance de notre que Dieu même nous ait revelé que le mons ne nous peuvent nuire. On que nous avons une entiere certitud nous possedons sa grace, & que nous perdrons jamais, & que nous sommes son élection éternelle. Nous regardon dangers & les malheurs des autres co si nous n'avions rien a craindre pour

mêmes, & comme on regarde du port les tempêtes qui les agitent & engloutissent les vaisseaux qui sont sur la mer. CHAP. V.

Si nous détestons dans notre esprit la fausse assurance dont les Calvinistes flattent les hommes, en verité nous l'apprenons en quelque sorte par nos actions & par les sentimens de notre cœur.

Nous nous reposons sur la misericorde de Dieu, non par une confiance de charité, mais par une insensibilité d'amour-propre. Et c'est pourquoi c'est a nous que l'Ecriture parle lorsqu'elle avertit *de ne dire point que la misericorde de Dieu est grande* : NE DICAS *miseratio Dei magna est.* Car elle ne laisseroit pas d'être grande quand elle nous auroit laissé périr, & qu'elle nous auroit mis au nombre de tant de nations que sa justice a laissées dans les tenebres, & de tant de Chrétiens qui sont assujettis à l'empire des démons. Nous nous imaginons que nous sommes fort considerables devant Dieu. Mais si tous les hommes de la terre ne sont devant ses yeux qu'une goute d'eau & un peu de poussiere, comme parle l'Ecriture, quelle place occuperons-nous dans cette goute d'eau, & dans ce peu de poussiere? S'il est donc juste d'esperer en sa misericorde, après tant d'effets que nous en avons ressentis ; il n'est pas moins juste de craindre sa justice qui est si terrible, & dont nous voyons des effets si épouventables dans tous les tems & dans tous les lieux du monde.

Eccli. 56.

Isa. 40. 15.

tre les fidelles. Mais que cette
Dieu leur étoit utile, puisqu'elle
à expier leurs fautes dès cette v
1. *Cor.* 11. 32. ter la damnation : *Cùm judicam*
Domino corripimur, ut non cum
damnemur. Il semble que Dieu
de la sorte à l'égard de ceux
de ses mysteres. Il fait moins ex
tice à la vûe des hommes : il
haut, comme dit l'Ecriture, &
Ps. 7. 8. de nous : *Et propter hanc in*
dere. On communie plus indig
jamais, & on n'en reçoit auc
visible. C'est ce qui doit faire
ceux qui reconnoissent par la n
leur vie qu'ils ont peu profité
communions, que l'indulgence
leur égard ne soit un effet de
& qu'ils ne soient d'autant plu
qu'ils ont été moins punis.

pour les pechés dont nous croyons avoir obtenu le pardon : *De propitiato peccato noli esse sine metu* ; ou sur ce que l'on pratique depuis long-tems les devoirs communs de la pieté chrétienne. Mais pour temperer cette confiance excessive par des sujets legitimes de crainte que la verité nous fournit, *il* n'y a qu'à se souvenir que personne ne sait avec certitude, si c'est la charité, ou la cupidité qui domine dans son cœur; & cette incertitude est beaucoup plus grande dans les personnes froides & négligentes. Car il est certain que comme les hérétiques pratiquent quantité de bonnes œuvres exterieures sans charité : on en peut pratiquer dans l'Eglise même, qui n'auront pas un meilleur principe ; n'étant pas plus difficile d'observer sans grace les préceptes exterieurs de la loi de Jesus-Christ, que d'observer ceux de Mahomet, qui ne sont pas quelquefois moins difficiles.

CHAP. VI.

Eccli. 5. 9.

Ainsi cette innocence exterieure qui ne consiste que dans l'observation des devoirs exterieurs de la Religion Chrétienne est un signe fort équivoque de la grace, & de l'innocence interieure, puisque ce peut-être un pur effet de la coutume, de l'habitude, de la vûe des créatures, & d'une crainte purement humaine. Et quoique l'on ne doive pas porter legement ce jugement de soi-même, on peut craindre néanmoins avec raison que Dieu ne le porte, & qu'il ne nous mette au rang de ceux dont il dit : *Ce peuple m'honore des levres, & sont cœur est fort éloigné de moi.*

Isai. 29. 13.

de les haches. Mais que
Dieu leur étoit utile, puisqu
à expier leurs fautes dès ce
1. Cor. ter la damnation : *Cùm ju*
11. 32. *Domino corripimur, ut non*
damnemur. Il semble que I
de la sorte à l'égard de c
de ses mysteres. Il fait moi
tice à la vûe des hommes
Ps. 7. 8. haut, comme dit l'Ecriture
de nous : *Et propter hanc*
dere. On communie plus i
jamais, & on n'en reçoit
visible. C'est ce qui doit
ceux qui reconnoissent par
leur vie qu'ils ont peu pr
communions, que l'indulg
leur égard ne soit un effe
& qu'ils ne soient d'autant
qu'ils ont été moins punis

Chapitre VIII.

;sse de l'amour-propre pour nous empêcher e nous appliquer les reproches que Jesus-Christ *fait à certaines gens. Que* Jesus-Christ *n'a gueres repris que les vices irituels.*

'Ne adresse de l'amour-propre pour empêcher que nous ne nous appli- ms les reproches que Jesus-Christ fait rtaines gens dans l'Evangile; c'est de s en donner des idées si noires, qu'il nous vienne jamais dans l'esprit, que s leur puissions ressembler. Par exem- , on conçoit les Pharisiens comme des s d'un orgueil si insupportable & si ex- rdinaire, qu'il semble qu'il n'y en ait de tels parmi les hommes. Mais cela t pas ainsi. Ils étoient faits comme tres hommes, & leur vanité se con- soit peu à l'exterieur. Ils ne la con- soient pas eux-mêmes. Ils étoient d'ail- s grans observateurs de la loi, & fort :ls dans les moindres choses qui regar- nt le culte de Dieu. Qui nous assurera :, que nous ne leur soyons pas sembla- ? Ils étoient hypocrites, il est vrai; ; ils ne connoissoient pas leur hypo- :. Peut-être le sommes-nous autant ıx, & assurément nous le sommes en quelque degré. Cependant Jesus- st déclare qu'ils seront punis plus ri- eusement que les autres Juifs qui

CHAP. VII. les mains ? nous avons cru à la verité, mais où sont les œuvres de notre foi ? Où est l'usure qu'il nous redemandera de ses bienfaits ? Il faut avoir une étrange insensibilité pour n'être pas effraye de cette pensée, qu'il se trouvera des gens dans lesquels on n'aura vû aucun déreglement extraordinaire, qui ne laisseront pas d'être jugés par la verité même plus coupables que ceux de Sodome, pour le seul abus des graces de Dieu.

Toutes les occasions que Dieu nous a presentées de nous avancer dans la vertu, sont autant de graces dont il nous redemandera compte. Ce sont autant de moissons abondantes qu'il nous commandoit de recueillir, & dont il vouloit que nous fissions provision pour nous soutenir dans les tems où il devoit permettre que nous fussions éprouvés. Par exemple, les maladies & les souffrances sont le tems de la moisson de la penitence ; les rebuts & les mépris sont le tems de la moisson de l'humilité ; les pertes que Dieu nous envoie sont le tems de la moisson de la pauvreté. Celui qui use bien de ces tems de moisson, est sage, selon l'Ecriture : *Qui congregat in messe, filius sapiens est* : parcequ'il fait provision des graces qui lui seront necessaires en un autre tems. Mais elle nous avertit que celui qui en usera mal sera confondu ; *Qui autem stertit æstate, filius confusionis.* Du quel nombre sommes-nous ? Et quel usage pouvons nous dire que nous avons fait de tant de moissons que Dieu nous a presentées ?

Prov. 10. 5.

ibid.

L'Eglise distribue des graces toute l'année, en diverses saisons, & la devotion des

CHAPITRE IX.

Qu'il y en a peu qui puissent s'assurer d'avoir les marques que l'Ecriture nous donne de la vie de l'ame.

L'Ecriture nous donne diverses marques pour reconnoître la vie & la mort de l'ame ; mais ces marques mêmes sont plus capables d'augmenter que de diminuer la crainte de ceux qui ont peu de devotion, & qui sont dans cet état d'insensibilité dont nous parlons. Elle nous dit premierement, que celui qui n'a point l'esprit de Jesus-Christ n'est point a lui : *Si quis spiritum Christi non habet, hic non est ejus.* Ainsi, Rom. 8. 9.
quoique tous ceux qui ont renoncé au peché doivent avoir quelque confiance, que cet esprit est en eux, par le desir qu'ils ressentent au fond de leur cœur d'être uniquement à Jesus-Christ, cette confiance n'exclut pourtant pas la crainte qu'ils doivent aussi avoir, que cette marque qu'ils ont de sa presence ne soit trompeuse, & qu'ils ne prennent une resolution purement naturelle formée par l'accoutumance pour une attache divine, formée par l'esprit de Dieu. Car combien y a-t il d'autres effets de cet Esprit saint qu'ils ne trouvent point en eux ? L'esprit de Jesus-Christ est un esprit de recueillement & d'adoration continuelle ; c'est un esprit de zele pour la justice, de haine pour le peché, d'amour pour les pecheurs ; c'est un esprit de croix, de mort

CHAP. VII. timens visibles sur les premiers Chré
qui communioient avec trop peu de pré
ration, & qui ne mettoient pas de diffe
ce entre le corps du Seigneur & les via
communes; & que c'étoit-là ce qui ca
la mort, ou les maladies à plusieurs d
tre les fidelles. Mais que cette punitio
Dieu leur étoit utile, puisqu'elle leur se
à expier leurs fautes dès cette vie, & à
1. Cor. 11. 32. ter la damnation : *Cùm judicamur autem
Domino corripimur, ut non cum hoc m
damnemur.* Il semble que Dieu n'agisse
de la sorte à l'égard de ceux qui abu
de ses mysteres. Il fait moins eclater sa
tice à la vûe des hommes : il se retir
haut, comme dit l'Ecriture, & il s'éloi
Ps. 7. 8. de nous : *Et propter hanc in altum re
dere.* On communie plus indignement
jamais, & on n'en reçoit aucune puni
visible. C'est ce qui doit faire craindr
ceux qui reconnoissent par la négligenc
leur vie qu'ils ont peu profité de tan
communions, que l'indulgence de Di
leur égard ne soit un effet de l'aban
& qu'ils ne soient d'autant plus coupa
qu'ils ont été moins punis.



tous ce que la foi nous montre que nous devons desirer : si nous nous affligeons des choses qu'elles nous fait voir être contraires à la loi de Dieu : si nous desirons, & pour nous & pour les autres, les biens qu'elle nous propose, comme devant être l'objet de nos desirs. Car alors nous pourrons nous assurer, que notre ame est veritablement vivante. Mais si nous voyons au contraire, que nous nous affligions de ce qui devroit nous réjouir, & que nous nous réjouissions de ce qui devroit nous affliger; comme nous avons alors peu de part à cette vie de la foi, nous avons aussi peu de marques de la vie de notre ame. CHAP. IX.

Enfin l'Apôtre saint Jean nous assure, que celui *qui n'aime point demeure dans la mort, & que celui qui aime possede la vie.* 1. *Joan.* 3. 14. 15. Et l'Apôtre saint Paul, pour ne nous pas laisser tromper par la vaine image d'une fausse charité, a pris soin de nous décrire exactement les qualités de cette veritable charité qui fait la vie de nos ames. *La charité*, dit-il, *est patiente ; elle est douce, elle n'est point jalouse, ni inconsiderée ; elle ne s'éleve point de vanité, elle n'est point ambitieuse ; elle ne recherche point ses interêts ; elle n'est point colere ni soupçonneuse ; elle ne se réjouit point de l'injustice ; elle se réjouit de la verité.* 1. *Cor.* 13. 4. & *suiv.* C'est par-là que nous nous devons examiner. Si nous nous pouvons rendre un témoignage sincere, que nous ressentons en nous tous les effets de la charité, à la bonne heure, soyons pleins de confiance & de joie. Mais si nous en ressentons de tout



CHAPITRE IX.

Qu'il y en a peu qui puissent s'assurer d'avoir les marques que l'Ecriture nous donne de la vie de l'ame.

L'Ecriture nous donne diverses marques pour reconnoître la vie & la mort de l'ame; mais ces marques mêmes sont plus capables d'augmenter que de diminuer la crainte de ceux qui ont peu de devotion, & qui sont dans cet état d'insensibilité dont nous parlons. Elle nous dit premierement, que celui qui n'a point l'esprit de Jesus-Christ n'est point a lui : *Si quis spiritum Christi non habet, hic non est ejus.* Ainsi, quoique tous ceux qui ont renoncé au peché doivent avoir quelque confiance, que cet esprit est en eux, par le desir qu'ils ressentent au fond de leur cœur d'être uniquement à Jesus-Christ, cette confiance n'exclut pourtant pas la crainte qu'ils doivent aussi avoir, que cette marque qu'ils ont de sa presence ne soit trompeuse, & qu'ils ne prennent une resolution purement naturelle formée par l'accoutumance pour une attache divine, formée par l'esprit de Dieu. Car combien y a-t il d'autres effets de cet Esprit saint qu'ils ne trouvent point en eux ? L'esprit de Jesus-Christ est un esprit de recueillement & d'adoration continuelle; c'est un esprit de zele pour la justice, de haine pour le peché, d'amour pour les pecheurs; c'est un esprit de croix, de mort

Rom. 8. 9.

CHAP. IX.

& d'immolation perpetuelle ; c'est un es-
prit de separation, de détachement parfait
de toutes les créatures, c'est un esprit de
douceur & de bonté pour tous les hom-
mes. Ce sont-là les sentimens que l'esprit
de Dieu a formés avec plenitude dans le
cœur de Jesus Christ, & ce sont ceux
qu'il doit former dans le nôtre en quelque
dégré, si nous avons reçu de sa plenitude
quelque participation de cet esprit qui
nous doit rendre conformes à l'image d
Fils unique de Dieu. Voilà les marqu
de vie. Plus ces sentimens sont vifs
agissans, plus on a sujet de se croire
vant. Mais plus ils sont foibles & lang
sans, plus on a sujet d'apprehender d
mort.

L'Ecriture nous marque encore ce
c'est que la vie de l'ame, en nous d
que *le juste vit de la foi.* Et pour bien
tendre, il faut remarquer que l'ame
que par sa connoissance & par son
d'où il s'ensuit que cette vie de la foi
te à penser selon la foi, & à aimer
selon la foi ; c'est-à-dire, que p
de la foi, il faut juger les chose
ou petites, utiles ou inutiles,
mauvaises, non selon notre g
inclinations corrompues ; ma
lumiere de la foi : & il faut de
sentimens du cœur suivent cett
que nos craintes, nos esperan
nos tristesses, notre amou
soient conduits par la foi.

Pour savoir donc si nou
foi ; il n'y a qu'à consider

Habac. 2. 4.



QUATRIÉME TRAITÉ.

DES MOYENS

DE CONSERVER LA PAIX avec les hommes.

PREMIERE PARTIE.

Quærite pacem civitatis ad quam transmigrare vos feci : & orate pro ea ad Dominum : quia in pace illius erit pax vobis. Jerem. 29. v. 7.

Recherchez la paix de la ville en laquelle je vous ai transferés, & priez le Seigneur pour elle, parce que votre paix se trouve dans la sienne.

CHAPITRE PREMIER.

Hommes citoyens de plusieurs villes. Ils doivent procurer la paix de toutes ; & s'appliquer en particulier à vivre en paix dans la societé, où ils passent leur vie, & dont ils font partie.

TOutes les societés dont nous faisons partie ; toutes les choses avec lesquelles nous avons quelque liaison & quelque commerce, sur lesquelles nous agissons, & qui agissent sur nous, & dont le different état est capable d'alterer la dispo-

CHAP. IX.
contraires, il n'y a qu'une extrême stupidité qui puisse étouffer les justes sentimens de crainte que cette connoissance nous doit donner.

On ne doit pas prendre aussi pour une marque certaine, que l'on est vivant devant Dieu, une certaine équité d'esprit, par laquelle on juge assez justement de la plupart des choses qui se presentent. Car cette qualité peut demeurer avec les plus grans déreglemens; & l'on voit souvent des personnes qui étant dans un très mauvais état par des crimes, ou spirituels ou corporels, dont ils n'ont fait aucune penitence, ne laissent pas de se conserver une certaine region dans leur esprit, qui ne paroît point troublée par les impressions du diable, dans laquelle ils jugent bien de plusieurs choses, & reglent leur vie d'une maniere honnête & raisonnable. Et le diable qui les possede, permet même souvent qu'ils habitent presque toujours dans cette region tranquille, & qu'ils ne se connoissent que par-là, afin qu'ils ne s'apperçoivent point de la corruption de leur coeur, par laquelle il les tient assujettis.



[redacted]

C'est-à-dire, qu'elle nous oblige de CHAP. I.
aer & de desirer la paix & la tranqui-
u monde entier : de notre royaume,
tre ville, de notre societé, & de nous-
:s. Mais comme nous avons plus de
ir de la procurer à quelques-unes de
:lles qu'aux autres, il faut aussi que
y travaillions diversement.
: il n'y a gueres de gens qui soient en
: procurer la paix, ni au monde, ni
royaumes, ni à des villes, autrement
ar leurs prieres. Ainsi notre devoir à
;ard se réduit à la demander sincere-
à Dieu, & à croire que nous y som-
bligés. Et nous le sommes en effet,
ie les troubles exterieurs qui divisent
yaumes, viennent souvent du peu de
que ceux qui en sont partie, ont de
nder la paix à Dieu, & de leur peu de
noissance, lorsque Dieu la leur a ac-
e. Les guerres temporelles ont de si
ges suites, & des effets si funestes pour
nes mêmes, qu'on ne sauroit trop les
:hender. C'est pourquoi saint Paul, en
nmandant de prier pour les Rois du
le, marque expressément, comme un
ipe de cette obligation, le besoin que
avons pour nous-mêmes de la tran-
é exterieure : *Ut quietam & tranquil-* 1. Tim.
vitam agamus. 2. v. 1.
ı se procure la paix à soi-même en re- & 2.
: ses pensées & ses passions. Et par cet-
iix interieure, on contribue beaucoup
paix de la societé dans laquelle on vit :
: qu'il n'y a gueres que les passions qui
oublent. Mais comme cette paix avec

CHAP. X. volontairement dans cet état. Dieu qui veut que quelques ames y soient pour les humilier, veut en même-tems qu'elles fassent tout ce qu'elles peuvent pour en sortir. Il leur adresse à toutes ces paroles de son Prophete : *Erudire Jerusalem, ne fortè recedat anima mea*

Jer. 6. 8. *à te.* Instruisez-vous, ô ame chrétienne, de peur que mon Esprit ne vous abandonne. Ne demeurez point volontairement dans l'ignorance & dans les tenebres. Il faut également éviter, & la negligence dans la recherche des lumieres de Dieu, & l'impatience dans les tenebres où il nous laisse. L'un est un effet de paresse ; & l'autre d'orgueil. Mais ces lumieres que nous devons rechercher, ne sont pas des lumieres simplement speculatives. Ce sont ces lumieres qui touchent le cœur au même-tems qu'elles instruisent l'esprit, & qui naissent de la charité, qui est le vrai remede de la dureté du cœur, & de l'insensibilité.





QUATRIÈME TRAITÉ.

DES MOYENS

DE CONSERVER LA PAIX avec les hommes.

PREMIERE PARTIE.

Quærite pacem civitatis ad quam transmigrare vos feci : & orate pro ea ad Dominum : quia in pace illius erit pax vobis. Jerem. 29. v. 7.

Recherchez la paix de la ville en laquelle je vous ai transferés, & priez le Seigneur pour elle, parce que votre paix se trouve dans la sienne.

CHAPITRE PREMIER.

Hommes citoyens de plusieurs villes. Ils doivent procurer la paix de toutes ; & s'appliquer en particulier à vivre en paix dans la societé, où ils passent leur vie, & dont ils sont partie.

TOutes les societés dont nous faisons partie ; toutes les choses avec lesquelles nous avons quelque liaison & quelque commerce, sur lesquelles nous agissons, & qui agissent sur nous, & dont le different état est capable d'alterer la dispo-

commerce avec ceux du Japon. Nous en avons avec les Hollandois. Nous en avons donc avec ces peuples qui sont aux extrémités du monde ; parce que les avantages que les Hollandois en tirent leur donnent le moyen, ou de nous servir, ou de nous nuire. On en peut dire autant de tous les autres peuples. Ils tiennent tous à nous par quelque endroit, & ils entrent tous dans la chaîne qui lie tous les hommes entre-eux par les besoins reciproques qu'ils ont les uns des autres.

Mais nous sommes encore plus particulierement citoyens du royaume où nous sommes nés, & où nous vivons : de la ville où nous habitons : de la societé dont nous faisons partie ; & enfin, nous nous pouvons dire en quelque sorte citoyens de nous-mêmes & de notre propre cœur. Car nos diverses passions & nos diverses pensées tiennent lieu du peuple avec qui nous avons

qualité dont les hommes soient capables, & qui n'est dûe par consequent qu'à la plus grande des vertus. Saint Paul fait une loi expresse touchant la paix, en commandant de la garder autant qu'il est possible avec tous les hommes. *Si fieri potest, cum omnibus hominibus pacem habentes.* Il nous défend les contentions, & nous ordonne la patience & la douceur envers tout le monde: *Servum Domini non oportet litigare, sed mansuetum esse ad omnes.* Et enfin il nous déclare que l'esprit de contention n'est point celui de l'Eglise. *Si quis videtur contentiosus esse, nos talem consuetudinem non habemus, neque Ecclesia Dei.*

CHAP. II.

Rom. 12. 18.

2. Tim. 2. 24.

1. Cor. 11. 16.

Il n'y a gueres d'avertissemens plus frequens dans les livres du Sage, que ceux qui tendent à nous regler dans le commerce que nous avons avec le prochain, & à nous faire éviter ce qui peut exciter des divisions, & des querelles. C'est dans cette vûe qu'il nous dit, que la douceur dans les paroles multiplie les amis, & adoucit les ennemis: *Verbum dulce multiplicat amicos, & mitigat inimicos*, & que les gens-de-bien sont pleins de douceur & de complaisance: *Et lingua eucharis in bono homine abundat.*

Eccli. 6. 5.

ibid.

Il dit en un autre endroit, que les réponses douces appaisent la colere, & que celles qui sont aigres excitent la fureur: *Responsio mollis frangit iram, sermo durus suscitat furorem.* Il dit que le Sage se fait aimer par ses paroles: *Sapiens in verbis seipsum amabilem facit.*

Pro 15. 1.

Eccli. 20. 13.

Enfin il releve tellement cette vertu, qu'il l'appelle l'arbre de vie, parce qu'elle nous

CHAP. I. ceux qui nous sont unis par des liens plus étroits, & par un commerce plus frequent, est d'une extrême importance pour entretenir la tranquilité dans nous-mêmes, & qu'il n'y a rien de plus capable de la troubler que la division opposée à cette paix, c'est de celle-là principalement qu'il faut entendre cette instruction du Prophete: *Quærite pacem civitatis ad quam transmigrare vos feci.* Cherchez la paix de la ville qui est le lieu de votre exil.

CHAPITRE II.

Union de la raison & de la religion à nous inspirer le soin de la paix.

LEs hommes ne se conduisent d'ordinaire dans leur vie, ni par la foi, ni par la raison. Ils suivent temerairement les impressions des objets presens, ou les opinions communément établies parmi ceux avec qui ils vivent. Et il y en a peu qui s'appliquent avec quelque soin à considerer ce qui leur est veritablement utile pour passer heureusement cette vie, ou selon Dieu, ou selon le monde. S'ils y faisoient reflexion, ils verroient que la foi & la raison sont d'accord sur la plupart des devoirs & des actions des hommes; que les choses dont la religion nous éloigne, sont souvent aussi contraires au repos de cette vie qu'au bonheur de l'ame, & que la plupart de celles où elle nous porte, contribuent plus au bonheur temporel, que tout ce que no-

[redacted] [redacted]

Chapitre III.

Raisons des devoirs de garder la paix avec ceux avec qui on vit.

On peut tirer de l'Ecriture une infinité de raisons pour nous exciter à conserver la paix avec les hommes par tous les moyens qui nous sont possibles.

1. Il n'y a rien de si conforme à l'esprit de la loi nouvelle que la pratique de ce devoir : & l'on peut dire qu'elle nous y porte par son essence même. Car au lieu que la cupidité, qui est la loi de la chair, désunissant l'homme d'avec Dieu, elle le désunit d'avec lui-même, par le soulevement des passions contre la raison ; & d'avec tous les autres hommes en l'en rendant ennemi, & le portant à tâcher de s'en rendre le tyran. Le propre au contraire de la charité, qui est cette loi nouvelle que Jesus-Christ est venu apporter au monde, c'est de reparer toutes les désunions que le peché a produites ; de reconcilier l'homme avec Dieu, en l'assujettissant à ses loix ; de le reconcilier avec lui-même, en assujettissant ses passions à la raison ; & enfin de le reconcilier avec tous les hommes, en lui ôtant le desir de les dominer.

Or un des principaux effets de cette charité, à l'égard des hommes, est de nous appliquer à conserver la paix avec eux, puisqu'il est impossible qu'elle soit vive & sincere dans le cœur, sans y produire cette

AP. I. bles que les autres nous causent ; & comme c'est en partie ce qui nous rend malheureux, rien ne nous est plus important, même selon le monde, que de nous appliquer à les éviter. Et la science qui nous apprend à le faire nous est mille fois plus utile que toutes celles que les hommes apprennent avec tant de soin & tant de tems. C'est pourquoi il y a lieu de déplorer le mauvais choix que les hommes font dans l'étude des arts, des exercices & des sciences. Ils s'appliquent avec soin à connoître la matiere, & à trouver les moyens de la faire servir à leurs besoins. Ils apprennent l'art de domter les animaux, & de les employer à l'usage de la vie ; & ils ne pensent pas seulement à celui de se rendre les hommes utiles, & d'empêcher qu'ils ne les troublent & ne rendent leur vie malheureuse, quoique les hommes contribuent infiniment plus à leur bonheur ou à leur malheur, que tout le reste des creatures.

C'est ce que la raison nous dicte touchant ce devoir. Mais si l'on en consulte la religion & la foi, elles nous y engagent encore tout autrement par l'autorité de leurs préceptes & par les raisons divines qu'elles nous en apportent. Jesus-Christ a tellement aimé la paix qu'il en fait deux des huit beatitudes qu'il nous propose dans l'Evangile ; *Heureux*, dit-il, *ceux qui sont* Matth. 5. 4. *doux, parce qu'ils posséderont la terre* ; ce qui comprend la tranquilité de cette vie & le repos de l'autre. *Heureux*, dit-il encore, Ibid. 9. *ceux qui sont pacifiques, parce qu'ils auront le nom d'enfans de Dieu*, qui est la plus haute

CHAPITRE III.

Raisons des devoirs de garder la paix avec ceux avec qui on vit.

ON peut tirer de l'Ecriture une infinité de raisons pour nous exciter à conserver la paix avec les hommes par tous les moyens qui nous sont possibles.

1. Il n'y a rien de si conforme à l'esprit de la loi nouvelle que la pratique de ce devoir : & l'on peut dire qu'elle nous y porte par son essence même. Car au lieu que la cupidité, qui est la loi de la chair, désunissant l'homme d'avec Dieu, elle le désunit d'avec lui-même, par le soulevement des passions contre la raison ; & d'avec tous les autres hommes en l'en rendant ennemi, & le portant à tâcher de s'en rendre le tyran. Le propre au contraire de la charité, qui est cette loi nouvelle que Jesus-Christ est venu apporter au monde, c'est de reparer toutes les désunions que le peché a produites ; de reconcilier l'homme avec Dieu, en l'assujettissant à ses loix ; de le reconcilier avec lui-même, en assujettissant ses passions à la raison ; & enfin de le reconcilier avec tous les hommes, en lui ôtant le desir de les dominer.

Or un des principaux effets de cette charité, à l'égard des hommes, est de nous appliquer à conserver la paix avec eux, puisqu'il est impossible qu'elle soit vive & sincere dans le cœur, sans y produire cette

procure le repos & dans cette vie, & dans l'autre : *Lingua placabilis lignum vitæ.*

Il a bien voulu même nous apprendre que l'avantage que cette vertu nous apporte en nous faisant aimer, est préferable à ceux que les hommes desirent le plus ; qui sont l'honeur & la gloire. Car c'est un des sens de ces paroles : *Fili, in mansuetudine opera tua perfice, & super hominum gloriam diligeris.* MON *fils, accomplissez vos œuvres avec douceur, & vous vous attirerez non seulement l'estime, mais aussi l'amour des hommes.*

Le Sage y compare les deux choses que les hommes recherchent principalement des autres hommes, qui sont l'amour & la gloire. La gloire vient de l'idée de l'excellence ; l'amour, de l'idée de la bonté, & cette bonté se témoigne par la douceur. Or il nous apprend dans cette comparaison, que quoique l'estime des hommes flate plus notre vanité, il vaut mieux neanmoins en être aimé. Car l'estime ne nous donne entrée que dans leur esprit, au lieu que l'amour nous ouvre leur cœur. L'estime est souvent accompagnée de jalousie, mais l'amour éteint toutes les malignes passions : & ce sont celles-là qui troublent notre repos.

Chapitre III.

Raisons des devoirs de garder la paix avec ceux avec qui on vit.

On peut tirer de l'Ecriture une infinité de raisons pour nous exciter à conserver la paix avec les hommes par tous les moyens qui nous sont possibles.

1. Il n'y a rien de si conforme à l'esprit de la loi nouvelle que la pratique de ce devoir : & l'on peut dire qu'elle nous y porte par son essence même. Car au lieu que la cupidité, qui est la loi de la chair, désunissant l'homme d'avec Dieu, elle le désunit d'avec lui-même, par le soulevement des passions contre la raison; & d'avec tous les autres hommes en l'en rendant ennemi, & le portant à tâcher de s'en rendre le tyran. Le propre au contraire de la charité, qui est cette loi nouvelle que Jesus-Christ est venu apporter au monde, c'est de reparer toutes les désunions que le peché a produites; de reconcilier l'homme avec Dieu, en l'assujettissant à ses loix; de le reconcilier avec lui-même, en assujettissant ses passions à la raison; & enfin de le reconcilier avec tous les hommes, en lui ôtant le desir de les dominer.

Or un des principaux effets de cette charité, à l'égard des hommes, est de nous appliquer à conserver la paix avec eux, puisqu'il est impossible qu'elle soit vive & sincere dans le cœur, sans y produire cette

AP. I. application. On craint naturellement de blesser ceux que l'on aime. Et cet amour nous faisant regarder toutes les fautes que nous commettons contre les autres comme grandes & importantes, & toutes celles qu'ils commettent contre nous comme petites & legeres, il éteint par-là la plus ordinaire source des querelles, qui ne naissent le plus souvent que de ces fausses idées qui grossissent à notre vûe tout ce qui nous touche en particulier, & qui amoindrissent tout ce qui touche les autres.

2. Il est impossible d'aimer les hommes sans desirer de les servir : & il est impossible de les servir sans être bien avec eux ; de sorte que le même devoir qui nous charge des autres hommes, selon l'Ecriture, pour les servir en toutes les manieres dont nous sommes capables, nous oblige aussi de nous entretenir en paix avec eux, parce que la paix est la porte du cœur, & que l'aversion nous le ferme & nous le rend entierement inaccessible.

3. Il est vrai que l'on n'est pas toujours en état de servir les autres par des discours d'édification ; mais il y a bien d'autres manieres de les servir. On le peut faire par le silence, par des exemples de modestie, de patience & de toutes les autres vertus ; & c'est la paix & l'union qui leur ouvre le cœur pour les faire profiter.

Or la charité, non seulement embrasse tous les hommes, mais elle les embrasse en tout tems. Ainsi nous devons avoir la paix avec tous les hommes, & en tout tems; *car il n'y en a point où nous ne devions*

les aimer & desirer de les servir ; & par consequent il n'y en a point où nous ne devions ôter de notre part, tous les obstacles qui s'y pourroient rencontrer, dont le plus grand est l'aversion & l'éloignement qu'ils pourroient avoir pour nous. De sorte que, lors même que l'on ne peut conserver avec eux une paix interieure qui consiste dans l'union de sentiment, il faut tâcher au moins d'en conserver une exterieure, qui consiste dans les devoirs de la civilité humaine, afin de ne se rendre pas incapables de les servir quelque jour, & de témoigner toujours à Dieu le desir sincere que l'on en a.

De plus, si nous ne leur servons pas actuellement, nous sommes au moins obligés de ne leur pas nuire. Or c'est leur nuire que de les porter en les choquant, à tomber en quelque froideur à notre égard. C'est leur causer un dommage réel, que de les disposer par l'éloignement qu'ils concevront de nous, à prendre nos actions ou nos paroles en mauvaise part, à en parler d'une maniere peu équitable ; & qui blesseroit leur conscience, & enfin à mépriser même la verité dans notre bouche, & à n'aimer pas la justice, lorsque c'est nous qui la défendons.

Ce n'est donc pas seulement l'interêt des hommes, c'est celui de la verité même qui nous oblige à ne les pas aigrir inutilement contre nous. Si nous l'aimons, nous devons éviter de la rendre odieuse par notre imprudence, & de lui fermer l'entrée du cœur & de l'esprit des hommes, en nous la

leur moderation, fait par
la verité qu'ils annoncent
faisant ou mépriser ou h
on la deshonore, parce q
haine passent ordinairem
à la doctrine.

Il est vrai qu'il est impo
de-bien soient toujours
hommes, après que Jesus
Matth. tis qu'ils ne devoient pas
10. 25. trement traités d'eux qu'il
C'est pourquoi saint Paul
de conserver la paix avec
restriction : *S'il est possible.*
Rom. 12. 18. chant bien que cela n'est
sible, & qu'il y a des oc
par necessité hazarder de
s'opposant à leurs passions.
faire utilement, & sans avo
de craindre que nous n'

[redacted]

ne se pas attirer dans leurs souffrances par leurs crimes : on leur peut dire de même qu'étant inévitable qu'ils soient haïs des hommes, ils doivent extrémement éviter de se faire haïr par leur imprudence & leur indiscretion, & de perdre par là le mérite qu'ils peuvent acquerir par cette sorte de souffrance. CHAP. III.

Voici encore une autre raison qui rend la paix necessaire, & qui nous oblige de la procurer autant qu'il nous est possible ; c'est que la correction fraternelle est un devoir qui nous est recommandé expressément par l'Evangile, & dont l'obligation est très-étroite. *Matth.* 18. 15. Cependant il est certain qu'il y a peu de gens qui le puissent pratiquer utilement, & sans causer plus de mal que de bien à ceux qu'ils reprennent. Mais il ne faut pas pour cela qu'ils s'en croient dispensés. Car comme on n'est pas exemt de faute devant Dieu, lorsque l'on se met par imprudence hors d'état de pratiquer la charité corporelle, & qu'il nous impute le défaut des bonnes œuvres dont nous nous privons par notre faute ; nous ne devons pas non plus nous croire exemts de peché, lorsque le peu de soin que nous avons de conserver la paix avec notre prochain, nous met dans l'impuissance de pratiquer envers lui la charité spirituelle que nous lui devons.

Enfin notre interêt spirituel, & la charité que nous nous devons à nous-mêmes, nous doit porter à éviter tout ce qui nous peut *commettre* avec les hommes, & nous *rendre l'objet* de leur haine ou de leur mé-

CHAP. IV. pris. Car rien n'est plus capable d'éteind ou de refroidir dans nous-mêmes la cha té que nous lui devons, puisqu'il n'y a r de si difficile que d'aimer ceux en qui l ne trouve que de la froideur ou même l'aversion.

CHAPITRE IV.

Regle generale pour conserver la paix. blesser personne, & ne se blesser de r Deux manieres de choquer les autres. C tredire leurs opinions; s'opposer à l passions.

MAis la peine n'est pas de se conva cre soi-même de la necessité de co server l'union avec le prochain; c'est la conserver effectivement en évitant t ce qui la peut alterer. Il est certain qu'il a qu'une charité abondante qui puisse p duire ce grand effet. Mais entre les moy humains qu'il est utile d'y employer, il se ble qu'il n'y en ait point de plus propre de s'appliquer à bien connoître les ca ordinaires des divisions qui arrivent e les hommes, afin de les pouvoir préve Or en les considerant en géneral, on p dire qu'on ne se brouille avec les homn que parcequ'en les blessant, on les por se séparer de nous; ou parcequ'étant bl par leurs actions ou par leurs paroles, n venons nous-mêmes à nous éloigner d & à renoncer à leur amitié. L'un & l'a se peut faire, ou par une rupture mani

ou par un refroidissement insensible. Mais de quelque maniere que cela se fasse, ce sont toujours ces mécontentemens réciproques qui sont les causes des divisions : & l'unique moyen de les éviter, c'est de ne faire jamais rien qui puisse blesser personne, & de ne se blesser jamais de rien. CHAP. IV.

Il n'y a rien de plus facile que de prescrire cela en géneral. Mais il y a peu de choses plus difficiles à pratiquer en particulier ; & l'on peut dire que c'est ici une de ces regles, qui étant fort courtes dans les paroles, sont d'une extrême étendue dans le sens, & renferment dans leur generalité un grand nombre de devoirs très-importans. C'estpourquoi il est bon de la déveloper en examinant plus particulierement par quels moyens on peut éviter de blesser les hommes, & mettre son esprit dans la disposition de ne se point blesser de ce qu'ils peuvent faire ou dire contre nous.

Le moyen de réussir dans la pratique du premier de ces devoirs est de savoir ce qui les choque, & ce qui forme en eux cette impression qui produit l'aversion & l'éloignement. Or il semble que toutes les causes s'en peuvent reduire à deux, qui sont de contredire leurs opinions & de s'opposer à leurs passions. Mais comme cela se peut faire en diverses manieres ; que ces opinions & ces passions ne sont pas toutes de même nature, & qu'il y en a pour lesquelles ils sont plus sensibles que pour d'autres, il faut encore pousser cette recherche plus loin, *en considerant* plus en détail les jugemens *& les passions* qu'il est plus dangereux de *choquer.*

CHAPITRE V.

Cause de l'attache que les hommes ont à le opinions. Qui sont ceux qui y sont plus sujets.

LEs hommes sont naturellement at chés à leurs opinions, parce qu'ils sont jamais sans quelque cupidité qui porte à desirer de regner sur les autres toutes les manieres, qui leur sont possi Or on y regne en quelque sorte par la cré ce. Car c'est une espece d'empire que faire recevoir ses opinions aux autres. ainsi l'opposition que nous y trouvo nous blesse à proportion que nous aim plus cette sorte de domination. L'hom met sa joie, dit l'Ecriture, dans les se mens qu'il propose : *lætatur homo in* *tentia oris sui*. Car en les proposant, i rend siens, il en fait son bien, il s'y tache d'interêt ; & les détruire, c'est truire quelque chose qui lui appart On ne le peut faire, sans lui montrer se trompe, & il ne prend point plai s'être trompé. Celui qui contredit un dans quelque point, prétend en cela plus de lumiere que lui. Et ainsi il lui sente en même-tems deux idées desag bles : l'une, qu'il manque de lumiere ; tre, que celui qui le reprend, le surpasse e telligence. La premiere l'humilie, la se de l'irrite & excite sa jalousie. Ces sont plus vifs & plus sensibles à

Prov. 15. 23.

que la cupidité est plus vive & plus agissante; mais il y a peu de gens qui ne les ressentent en quelque degré, & qui souffrent la contradiction sans quelque sorte de dépit.

Outre cette cause génerale, il y en a plusieurs autres qui rendent les hommes plus attachés à leurs sens, ou plus sensibles a la contradiction. Quoiqu'il semble que la pieté en diminuant l'estime qu'on peut avoir de soi-même, & le desir de dominer sur l'esprit des autres, doive diminuer l'attache à ses propres sentimens, elle fait souvent un effet tout contraire. Car comme les personnes spirituelles regardent toutes choses par des vûes spirituelles, & qu'il leur arrive néanmoins quelquefois de se tromper: il leur arrive aussi quelquefois de spiritualiser certaines faussetés, & de revétir des opinions, ou incertaines ou mal fondées, de raisons de conscience qui les portent a s'y attacher opiniatrement. De sorte qu'appliquant l'amour qu'elles ont en géneral pour la verité, pour la vertu, & pour les interêts de Dieu, à ces opinions qu'elles n'ont pas assez examinées, leur zele s'excite, & s'échauffe contre ceux qui les combattent, ou qui témoignent de n'en étre pas persuadés; & ce qui leur reste même de cupidité, se mélant & se confondant avec ces mouvemens de zele, se répand avec d'autant plus de liberté, qu'elles y résistent moins, & qu'elles ne distinguent point ce double mouvement qui agit dans leur cœur; parce que leur esprit n'est sensiblement occupé que de ces raisons spirituelles qui leur paroissent étre l'unique source de leur zele.

CHAP. V.

C'est par un effet de cette illusion secrette, que l'on voit des personnes fort à Dieu, s'attacher tellement à des opinions de philosophie, quoique très-fausses, qu'ils regardent avec pitié ceux qui n'en sont pas persuadés; & les traitent d'amateurs de nouveautés, lors même qu'ils n'avancent rien que d'indubitable. Il y en a devant qui l'on ne sauroit parler contre les formes substancielles, sans leur causer de l'indignation. D'autres s'interessent pour Aristote, & pour les anciens Philosophes, comme ils pourroient faire pour des Peres de l'Eglise. Quelques-uns prennent le parti du soleil, & prétendent qu'on lui fait injure en le faisant passer pour un amas de poussiere qui se remue avec rapidité. La verité est que ce n'est point la cupidité qui produit ces mouvemens, & que ce ne sont que certaines maximes spirituelles, qui sont vraies en géneral, & qu'ils appliquent mal en particulier. Il faut avoir de l'aversion de la nouveauté, il est vrai. Il ne faut pas prendre plaisir à rabaisser ceux que le consentement public de tous les gens habiles a jugés dignes d'estime, il est encore vrai. Mais avec tout cela, quand il s'agit de choses qui n'ont point d'autres regles que la raison, la verité connue doit l'emporter sur toutes ces maximes; & elles ne doivent servir qu'à nous rendre plus circonspects, pour ne nous pas laisser surprendre par de legeres apparences.

Toutes les qualités exterieures qui sans augmenter notre lumiere, contribuent à nous persuader que nous avons raison, nous rendant plus attachés à notre sens:

nous rendent aussi plus sensibles à la contradiction. Or il y en a plusieurs qui produisent en nous cet effet. CHAP. V.

Ceux qui parlent bien & facilement, sont sujets à être attachés à leur sens, & à ne se laisser pas facilement détromper; parcequ'ils sont portés à croire qu'ils ont le même avantage sur l'esprit des autres, qu'ils ont, pour le dire ainsi, sur la langue des autres: l'avantage qu'ils ont en cela, leur est visible & palpable, au lieu que leur manque de lumiere & d'exactitude dans le raisonnement leur est caché. De plus la facilité qu'ils ont à parler, donne un certain éclat à leurs pensées, quoique fausses, qui les éblouit eux-mêmes; au lieu que ceux qui parlent avec peine, obscurcissent les verités les plus claires, & leur donnent l'air de fausseté, & ils sont même souvent obligés de ceder & de paroître convaincus, faute de trouver des termes pour se démêler de ces faussetés éblouissantes.

Ce qui fortifie cette attache dans ceux qui ont cette facilité de parler, c'est qu'ils entraînent d'ordinaire la multitude dans leurs sentimens, parcequ'elle ne manque jamais de donner l'avantage de la raison à ceux qui ont l'avantage de la parole. Et ce consentement public revenant à eux, les rend encore plus contens de leurs pensées, parcequ'ils prennent de là sujet de les croire conformes à la lumiere du sens commun. De sorte qu'ils reçoivent des autres ce qu'ils leur ont prêté; & sont trompés à leur tour par ceux mêmes qu'ils ont trompés.

CHAP. V.

Il y a plusieurs qualités exterieures qui produisent le même effet, comme la moderation, la retenue, la froideur, la patience. Car ceux qui les possedent se comparant par-là avec ceux qui ne les ont pas, ne sauroient s'empêcher de se préferer à eux en ce point : en quoi ils ne leur font point d'injustice. Mais comme ces sortes d'avantages paroissent bien plus que ceux de l'esprit, & qu'ils attirent la créance & l'autorité dans le monde, ces personnes passent souvent jusques à préferer leur jugement à celui des autres qui n'ont pas ces qualités ; non en croyant par une vanité grossiere, avoir plus de lumiere d'esprit qu'eux ; mais d'une maniere plus fine & plus insensible. Car outre l'impression que fait sur eux l'approbation de la multitude à qui ils imposent par leurs qualités exterieures, ils s'attachent de plus aux défauts qu'ils remarquent dans la maniere dont les autres proposent leur sentiment, & ils viennent enfin à les prendre insensiblement pour des marques de défaut de raison.

Il y en a même à qui le soin qu'ils ont eu de demander à Dieu la lumiere dont ils ont besoin pour se conduire en certaines occasions difficiles, suffit pour préferer les sentimens où ils se trouvent, à ceux des autres en qui ils ne voyent pas la même vigilance dans la priere ; mais ils ne considerent pas que le vrai effet des prieres n'est pas tant de nous rendre plus éclairés, que de nous obtenir plus de défiance de nos propres lumieres, & de nous rendre plus disposés à embrasser celles des autres. De sorte qu'il

arrive souvent qu'une personne moins vertueuse aura en effet plus de lumiere sur un certain point, qu'un autre qui aura beaucoup plus de vertu. Mais en même tems toute cette lumiere lui servira beaucoup moins par le mauvais usage qu'elle en fait, que si elle avoit obtenu par ses prieres, & la docilité pour recevoir la verité d'un autre, & la grace d'en bien user. CHAP. V.

Ceux qui ont l'imagination vive, & qui conçoivent fortement les choses, sont encore sujets à s'attacher à leur propre jugement : parceque l'application vive qu'ils ont à certains objets, les empêche d'étendre assez la vûe de leur esprit pour former un jugement équitable, qui dépend de la comparaison des diverses raisons. Ils se remplissent tellement d'une raison, qu'ils ne donnent plus d'entrée à toutes les autres. Et ils ressemblent proprement à ceux qui sont trop près des objets, & qui ne voyent ainsi que ce qui est précisement devant eux.

C'est par plusieurs de ces raisons que les femmes, & particulierement celles qui ont beaucoup d'esprit, sont sujettes à être fort arrêtées à leurs sens. Car elles ont d'ordinaire un esprit d'imagination, c'est-à dire, plus vif qu'étendu ; & ainsi elles s'occupent fortement de ce qui les frappe, & considerent fort peu le reste. Elles parlent bien & facilement, & par là elles attirent la créance & l'estime. Elles ont de la moderation, & elles sont exactes dans les actions de pieté. De sorte que tout contribue à leur faire estimer leurs propres pensées, parceque rien ne les porte à s'en défier.

CHAP. V.

Enfin tout ce qui éleve les hommes dans le monde, comme les richesses, la puissance, l'autorité, les rend insensiblement plus attachés à leurs sentimens, tant par la complaisance & la créance que ces choses leur attirent, que parcequ'ils sont moins accoutumés à la contradiction ; ce qui les y rend plus délicats. Comme on ne les avertit pas souvent qu'ils se trompent, ils s'accoutument a croire qu'ils ne se trompent point, & ils sont surpris lorsqu'on entreprend de leur faire remarquer qu'ils y sont sujets comme les autres.

Ce seroit à la verité abuser de ces observations génerales, que d'en prendre sujet d'attribuer en particulier cette attache vicieuse, à ceux en qui on remarque les qualités qui sont capables de la produire, parcequ'elles ne la produisent pas necessairement. Ainsi l'usage qu'on en doit faire, n'est pas de soupçonner, ou de condanner personne en particulier sur ces signes incertains; mais seulement de conclure que quand on traite avec des personnes, qui par leur état, ou par la qualité de leur esprit peuvent avoir ce défaut, soit qu'ils l'ayent ou ne l'ayent pas effectivement, il est toujours utile de se tenir davantage sur ses gardes, pour ne pas choquer, sans de grandes raisons, leurs opinions & leurs sentimens. Car cette précaution ne sauroit jamais nuire, & elle peut être très utile en de certaines rencontres.

CHAPITRE VI.

Quelles sont les opinions qu'il est plus dangereux de choquer.

MAIS il faut remarquer que comme il y a des personnes qu'il est plus dangereux de contredire que d'autres; il y a aussi certaines opinions ausquelles il faut avoir plus d'égard. Et ce sont celles qui ne sont pas particulieres à une seule personne du lieu où l'on vit, mais qui y sont établies par une approbation universelle. Car en choquant ces sortes d'opinions, il semble qu'on se veuille élever au-dessus de tous les autres; & l'on donne lieu à tous ceux qui sont prévenus de s'y interesser avec d'autant plus de chaleur, qu'ils croient ne s'interesser pas pour leurs propres sentimens, mais pour ceux de tout le corps. Or la malignité naturelle est infiniment plus vive & plus agissante, lorsqu'elle a un prétexte honnête pour se couvrir, & qu'elle se peut déguiser à elle-même sous le prétexte du zele que l'on doit avoir pour ses superieurs, & pour le corps dont on fait partie.

Cette remarque est d'une extrême importance pour la conservation de la paix. Et pour en penetrer l'étendue, il faut ajoûter, qu'en tout corps & en toute société il y a d'ordinaire certaines maximes qui regnent, qui sont formées par le jugement de ceux qui y possedent la créance, & dont



rité, ne les reçoivent c
& que faisant d'ordinair
heur à les maintenir à q
soit, ils ne s'élevent av
qui les contredisent. C
opinions regardent quel
speculatives, & des que
On estime en quelques
philosophie, en d'autres
a où toutes les opinion
reçûes, & d'autres où el
pectes. Quelquefois elle
me que l'on doit faire d
nes, & principalement
de la societé même, pa
regnent par la créance, l
cun leur rang & leur pla
dont ils les traitent, ou
& cette place leur est con
titude qui autorise le iu

leurs sentimens, il est difficile qu'ils ne se fassent condamner de présomption & de temerité, & que l'on ne porte même ce qu'ils auront témoigné de leurs sentimens beaucoup au-delà de leur pensée, en les accusant de mépriser absolument ceux dont ils n'auroient pas toute l'estime que les autres en ont. CHAP. VI.

Pour éviter donc ces inconveniens & beaucoup d'autres dans lesquels on peut tomber en combattant les opinions reçûes, il faut en quelque lieu & en quelque societé que l'on soit, se faire un plan des opinions qui y regnent, & du rang que chacun y possede, afin d'y avoir tous les égards que la charité, & la verité peuvent permettre.

Il se peut faire que plusieurs de ces opinions soient fausses, & que plusieurs de ces rangs soient mal donnés; mais le premier soin que l'on doit avoir, est de se défier de soi-même dans ce point. Car s'il y a dans les hommes une foiblesse naturelle qui les dispose à se laisser entrainer sans examen par l'impression d'autrui; il y a aussi une malignité naturelle qui les porte a contredire les sentimens des autres, & principalement de ceux qui ont beaucoup de réputation. Or il faut encore plus éviter ce vice que l'autre; parcequ'il est plus contraire à la societé, & qu'il marque une plus grand corruption dans le cœur & dans l'esprit; de sorte que pour y resister, il faut, autant que l'on peut, favoriser les opinions des autres, être bien aise de les pouvoir approuver, & prendre même pour un

CHAP. VII. préjugé de leur verité de ce qu'elles so
çûes.

CHAPITRE VII.

L'impatience qui porte à contredire les
est un défaut considerable. Qu'on n'e
oblige de contredire toutes les fausse
nions. Qu'il faut avoir une retenue ge
& se passer de confident, en ce qui est
cile à l'amour-propre.

L'IMPATIENCE qui porte à co
dire les autres avec chaleur, ne
que de ce que nous ne souffrons q
peine qu'ils ayent des sentimens di
des nôtres. C'est parceque ces sen
sont contraires à notre sens, qu'ils
blessent, & non pas parcequ'ils son
traires à la verité. Si nous avions po
de profiter à ceux que nous contred
nous prendrions d'autres mesures &
rres voies. Nous ne voulons que les
jettir à nos opinions & nous élever a
sus d'eux, ou plutôt nous voulons t
les contredisant, une petite vengea
dépit qu'ils nous ont fait en choqua
tre sens. De sorte qu'il y a tout ens
dans ce procedé, & de l'orgueil qu
cause ce dépit, & du défaut de cha
nous porte à nous en venger par une
tradiction indiscrette, & de l'hypocri
nous fait couvrir tous ces sentimen
rompus du pretexte de l'amour de la
& du desir charitable de désabuser

tres ; au-lieu que nous ne recherchons en effet qu'à nous satisfaire nous-mêmes. Et ainsi on nous peut très-justement appliquer ce que dit le Sage : *Que les avertissemens que donne un homme qui veut faire injure, sont faux & trompeurs* : Est correptio mendax in ira contumeliosi. Ce n'est pas qu'il dise toujours des choses fausses ; mais c'est qu'en voulant paroître avoir le dessein de nous servir en nous corrigeant de quelque défaut, il n'a que le dessein de déplacer & d'insulter. Eccli. 19. 28.

Nous devons donc regarder cette impatience qui nous porte à nous élever sans discernement contre tout ce qui nous paroît faux, comme un défaut très-considérable, & qui est souvent beaucoup plus grand que l'erreur prétendue dont nous voudrions délivrer les autres. Ainsi comme nous nous devons à nous-mêmes la premiere charité, notre premier soin doit être de travailler sur nous-mêmes, & de tâcher de mettre notre esprit en état de supporter sans émotion les opinions des autres qui nous paroissent fausses, afin de ne les combattre jamais que dans le desir de leur être utiles.

Or si nous n'avions que cet unique desir, nous reconnoîtrions sans peine qu'encore que toute erreur soit un mal, il y en a néanmoins beaucoup qu'il ne faut pas s'efforcer de détruire : parceque le remede seroit souvent pire que le mal, & que s'attachant à ces petits maux, on se mettroit hors d'état de remedier à ceux qui sont vraiment importans. C'est pourquoi, encore que Jesus

CHAP. VII. Jean. I.

Christ fût *plein de toute verité*, comme dit saint Jean, on ne voit point qu'il ait entrepris d'ôter aux hommes d'autres erreurs que celles qui regardoient Dieu, & les moyens de leur salut. Il savoit tous leurs égaremens dans les choses de la nature. Il connoissoit mieux que personne en quoi consistoit la veritable éloquence. La verité de tous les évenemens passés lui étoit parfaitement connue. Cependant il n'a point donné charge à ses Apôtres, ni de combattre les erreurs des hommes dans la Physique, ni de leur apprendre à bien parler, ni de les desabuser d'une infinité d'erreurs de fait, dont leurs histoires étoient remplies.

Nous ne sommes pas obligés d'être plus charitables que les Apôtres. Et ainsi lorsque nous appercevons, qu'en contredisant certaines opinions qui ne regardent que des choses humaines, nous choquons plusieurs personnes, nous les aigrissons, nous les portons à faire des jugemens temeraires & injustes, non-seulement nous pouvons nous dispenser de combattre ces opinions, mais même nous y sommes souvent obligés par la loi de la charité.

Mais en pratiquant cette retenue, il faut qu'elle soit entiere, & il ne se faut pas contenter de ne choquer pas en face ceux qu'on se croit obligés de ménager; il ne faut faire confidence à personne des sentimens que l'on a d'eux, parceque cela ne sert de rien qu'à nous décharger inutilement. Et il y a souvent plus de danger de dire à d'autres ce que l'on pense des personnes qui ont du

credit & de l'autorité dans un corps, & qui regnent sur les esprits, que de le dire à eux-mêmes, parceque ceux à qui l'on s'ouvre ayant souvent moins de lumiere, moins d'équité, moins de charité, plus de faux zele, & plus d'emportement, ils en sont plus blessés que ceux-mêmes de qui on parle ne le seroient; & enfin, parcequ'il n'y a presque point de personnes vraiment secretes, que tout ce qu'on dit des autres leur est rapporté, & encore d'une maniere qui les pique plus qu'ils ne le seroient de la chose-même. Et ainsi il n'y a aucun moyen d'éviter ces inconveniens, qu'en gardant presque une retenue génerale à l'égard de tout le monde. CHAP. VII.

Cette précaution est très-necessaire, mais elle est difficile; car ce n'est pas une chose aisée que de se passer de confident, quand on desapprouve quelque chose dans le cœur, & qu'on se croit obligé de ne le pas témoigner. L'amour-propre cherche naturellement cette décharge, & on est bien-aise au-moins d'avoir un témoin de sa retenue. Cette vapeur maligne qui porte à contredire ce qui nous choque, étant enfermée dans un esprit peu mortifié, fait un effort continuel pour en sortir : & souvent le dépit qu'elle cause s'augmente par la violence que l'on se fait à la retenir. Mais plus ces mouvemens sont vifs, plus nous devons en conclure que nous sommes oblgés de les reprimer, & que ce n'est pas à nous à nous mêler de la conduite des autres, lorsque nous avons tant de besoin de travailler sur nous-mêmes.

CHAP. XII. Ainsi en résistant à cette envie de parler des défauts d'autrui, lorsque la prudence ne nous permet pas de les découvrir, il arrivera, ou que nous reconnoîtrons dans la suite que nous n'avons pas tout-à fait raison, ou que nous trouverons le tems de nous en ouvrir avec fruit : & par-là nous pratiquerons ce que l'Ecriture nous ordonne par ces paroles : *L'homme de bon sens retiendra en lui-même ses paroles jusqu'à un certain terme, & les levres de plusieurs publieront sa prudence.* BONUS *sensus usque in tempus absconaet verba illius, & labia multorum enarrabunt sensum illius* : ou quand ni l'un ni l'autre n'arriveroit, nous jouirons toujours du bien de la paix, & nous pourrons justement esperer la recompense de cette retenue dont nous nous serions privés en nous abandonnant à nos passions.

Eccli. I. 30.

CHAPITRE VIII.

Qu'il faut avoir égard à l'état où l'on est dans l'esprit des autres pour les contredire.

S'Il faut avoir égard, comme j'ai dit, à la qualité, à l'esprit, & à l'état des personnes, quand il s'agit de les contredire, il en faut encore plus avoir à soi-même, & à l'état où l'on est dans leur esprit. Car puisqu'il ne faut combattre les opinions des autres que dans le dessein de leur procurer quelque avantage, il faut voir si l'on est en état d'y réussir ; & comme ce ne peut être qu'en les persuadant, & qu'il n'y a que

deux moyens de persuader, qui sont l'auto- CH
rité & la raison, il faut bien connoître ce V
que l'on peut par l'un & par l'autre.

Le plus foible est sans doute celui de la raison; & ceux qui n'ont que celui-là à employer, n'en peuvent pas esperer un grand succès, la plupart des gens ne se conduisant que par autorité. C'est donc sur quoi il faut particulierement s'examiner; & si nous sentons que nous n'ayons pas le credit & l'estime necessaire pour faire bien recevoir nos avertissemens, nous devons croire ordinairement, que Dieu nous dispense de dire ce que nous pensons sur les choses qui nous paroissent blâmables, & que ce qu'il demande de nous en cette occasion c'est la retenue & le silence. En suivant une autre conduite, on ne fait que se décrier, & troubler la paix des autres, & la sienne propre.

L'avis que Platon donne de ne prétendre reformer & établir dans les Republiques, que ce qu'on se sent en état de faire approuver à ceux qui les composent: *Tantum contendere in Republica, quantum probare civibus tuis possis*, ne regarde pas seulement les Etats, mais toutes les societés particulieres; & ce n'est pas seulement la pensée d'un payen, mais une verité & une regle chrétienne qui a été enseignée par saint Augustin, comme absolument nécessaire au gouvernement de l'Eglise. *Le vrai pacifique*, dit ce Saint, *est celui qui corrige ce qu'il peut des desordres qu'il connoit, & qui desapprouvant par une lumiere équitable ceux qu'il ne peut corriger,*

De S. Dom. Mont. l. c. 2 n. 63.

CHAP. VIII. *ne laisse pas de les supporter avec une fermeté inébranlable.* Que si ce Pere prescrit cette conduite à ceux mémes qui sont chargés du gouvernement de l'Eglise, & s'il veut que la paix soit leur principal objet, & qu'ils tolerent une infinité de choses de peur de la troubler ; combien est-elle plus necessaire à ceux qui ne sont chargés de rien, & qui n'ont que l'obligation commune à tous les Chrétiens de contribuer ce qu'ils peuvent au bien de leurs freres ?

Car comme c'est une sedition dans un Etat politique, d'en vouloir reformer les desordres, lorsque l'on n'y est pas dans un rang qui en donne le droit ; c'est aussi une espece de sedition dans les societés, lorsque les particuliers qui n'y ont pas d'autorité s'élevent contre les sentimens qui y sont établis, & qui par leur opposition ils troublent la paix d[e] tout ce corps : ce qui ne se doit néanmoin[s] entendre que des desordres qu'on doit to[-]lerer, & qui ne sont pas si considerables qu[e] le trouble que l'on causeroit en s'y opposan[t]. Car il y en a de tels, qu'il est absolumen[t] necessaire aux particuliers même de s'y op[-]poser : mais ce n'est pas de ceux-là do[nt] nous parlons presentement.

CHAPITRE IX.

Qu'il faut éviter certains défauts en contredisant les autres.

IL ne faut pourtant pas porter les maximes que nous avons proposées jusques à faire generalement scrupule dans la conversation de témoigner que l'on n'approuve pas quelques opinions de ceux avec qui on vit. Ce seroit détruire la societé, au lieu de la conserver, parce que cette contrainte seroit trop génante, & que chacun aimeroit mieux se tenir en son particulier. Il faut donc réduire cette reserve aux choses plus essentielles, & ausquelles on voit que les gens prennent plus d'interêt: & encore y auroit-il des voyes pour les contredire de telle sorte, qu'il seroit impossible qu'ils s'en offensassent. Et c'est à quoi il faut particulierement s'étudier, le commerce de la vie ne pouvant méme subsister, si l'on n'a la liberté de témoigner, que l'on n'est pas du sentiment des autres.

Ainsi c'est une chose très-utile, que d'étudier avec soin comment on peut proposer ses sentimens d'une maniere si douce, si retenue, & si agréable, que personne ne s'en puisse choquer. Les gens du monde le pratiquent admirablement à l'égard des Grans, parce que la cupidité leur en fait trouver les moyens. Et nous les trouverions aussi-bien qu'eux, si la charité étoit aussi agissante en nous, que la cupidité l'est en

CHAP. IX.
eux, & qu'elle nous fist autant appreh
de blesser nos freres, que nous devor
garder comme nos superieurs dans le r
me de Jesus-Christ, qu'ils apprehende
blesser ceux qu'ils ont interêt de mé
pour leur fortune.

Cette pratique est si importante &
cessaire dans tout le cours de la vie,
faudroit avoir un soin particulier
exercer. Car souvent ce ne sont pa
nos sentimens qui choquent les autres
la maniere fiere, présomtueuse, passio
méprisante, insolente avec laquelle no
proposons. Il faudroit donc apprendre
tredire civilement & avec humilité,
garder les fautes que l'on y fait comme
considerables.

Il est difficile de renfermer dans de
gles & des préceptes particuliers, tout
diverses manieres de contredire les opi
des autres sans les blesser. Ce sont le
constances qui les font naître, & la c
charitable de choquer nos freres qui
les fait trouver. Mais il y a certains d
generaux qu'il faut avoir en vûe d'é
& qui sont les sources ordinaires d
mauvaises manieres. Le premier est l'a
dant, c'est-à-dire, une maniere impe
de dire ses sentimens, que peu de gens
vent souffrir; tant parce qu'elle repr
l'image d'une ame fiere & hautaine,
on a naturellement de l'aversion, que
qu'il semble que l'on veuille dominer
esprits & s'en rendre le maître. On co
assez cet air, & il faut que chacun o
en particulier ce qui le donne.

C'est, par exemple, une espece d'ascendant que de faire paroitre du dépit de ce que l'on ne nous croit pas, & d'en faire des reproches. Car c'est comme accuser ceux à qui l'on parle, ou d'une stupidité qui fait qu'ils ne sauroient entrer dans nos raisons, ou d'une opiniâtreté qui les empêche de s'y rendre. Nous devons être persuadés au contraire, que ceux qui ne sont pas convaincus par nos raisons, ne doivent pas être ébranlés par nos reproches, puisque ces reproches ne leur donnent aucune lumiere, & qu'ils marquent seulement que nous préferons notre jugement au leur, & que nous ne nous soucions pas de les blesser. CHAP. IX.

C'est encore un fort grand défaut que de parler d'un air décisif, comme si ce qu'on dit ne pouvoit être raisonnablement contesté. Car l'on choque ceux à qui l'on parle de cet air, ou en leur faisant sentir qu'ils contestent une chose indubitable : ou en faisant paroître qu'on leur veut ôter la liberté de l'examiner & d'en juger par leur propre lumiere, ce qui leur paroît une domination injuste.

C'est pour porter les Religieux à éviter cette maniere choquante, qu'un Saint leur prescrivoit d'assaisonner tous leurs discours par le sel du doute opposé à cet air dogmatique & décisif. *Omnis sermo vester dubitationis sale sit conditus* : parce qu'il croyoit que l'humilité ne permettoit pas de s'attribuer une connoissance si claire de la verité, qu'elle ne laissât aucun lieu d'en douter.

Car ceux qui ont cet air affirmatif, te-

HAP. IX. moignent non seulement qu'ils ne doutent pas de ce qu'ils avancent, mais aussi qu'ils ne veulent pas qu'on en puisse douter. Or c'est trop exiger des autres, & s'attribuer trop à soi-même. Chacun veut être juge de ses opinions, & ne les recevoir que parce qu'il les approuve. Tout ce que ces personnes gagnent donc par-là, est que l'on s'applique encore plus qu'on ne feroit aux raisons de douter de ce qu'ils disent, parce que cette maniere de parler excite un desir secret de les contredire, & de trouver que ce qu'ils proposent avec tant d'assurance, n'est pas certain, ou ne l'est pas au point qu'ils se l'imaginent.

La chaleur qu'on témoigne pour ses opinions est un défaut diferent de ceux que je viens de marquer, qui sont compatibles avec la froideur. Celui-ci fait croire que non seulement on est attaché à ses sentimens par persuasion, mais aussi par passion; ce qui sert à plusieurs de préjugé de la fausseté de ces sentimens, & leur fait une impression toute contraire à celle que l'on prétend. Car le seul soupçon qu'on a plutôt embrassé une opinion par passion que par lumiere, la leur rend suspecte. Ils y resistent comme à une injuste violence qu'on leur veut faire, en pretendant leur faire entrer par force les choses dans l'esprit; & souvent même prenant ces marques de passion pour des especes d'injures, ils se portent à se défendre avec la même chaleur qu'ils sont attaqués.

C'est un défaut si visible que de s'emporter dans la dispute à des termes injurieux &

méprisans, qu'il n'est pas necessaire d'en avertir. Mais il est bon de remarquer qu'il y a de certaines rudesses, & de certaines incivilités qui tiennent du mépris, quoiqu'elles puissent venir d'un autre principe. C'est bien assez qu'on persuade à ceux que l'on contredit, qu'ils ont tort, & qu'ils se trompent, sans leur faire encore sentir par des termes durs & humilians, qu'on ne leur trouve pas la moindre étincelle de raison. Et le changement d'opinions où l'on les veut réduire, est assez dur à la nature, sans y ajoûter encore de nouvelles duretés. Ces termes ne peuvent être bons que dans les refutations que l'on fait par écrit, où l'on a plus dessein de persuader ceux qui les lisent, du peu de lumiere de celui qu'on refute, que de l'en persuader lui-même.

Enfin la secheresse, qui ne consiste pas tant dans la dureté des termes, que dans le défaut de certains adoucissemens, choque aussi pour l'ordinaire; parce qu'elle enferme quelque sorte d'indifference & de mépris. Car elle laisse la plaïe que la contradiction fait, sans aucun remede qui en puisse diminuer la douleur. Or ce n'est pas avoir assez d'égard pour les hommes, que de leur faire quelque peine sans la ressentir & sans essayer de l'adoucir: & c'est ce que la secheresse ne fait point; parce qu'elle consiste proprement à ne le point faire, & à dire durement les choses dures. On ménage ceux que l'on aime & que l'on estime, & ainsi on témoigne proprement à ceux que l'on ne ménage point, qu'on n'a ni amitié ni estime pour eux.

les défauts marqués e...
gler son intérieur aussi-l...
pour ne pas choquer ceux...

IL n'y a personne qui
cher d'éviter les défa...
marqués. Mais il y en
plus obligés que les autr...
en qui ils sont plus cho...
bles. L'ascendant, par
un si grand défaut dans
un vieillard, dans un
que dans un inferieur,
peu de consideration. O...
des autres défauts, parce
en effet, quand ils se tr...
sonnes considerables,
Car dans celles-là on
avec une juste confian...
leur donne, & ils en
moins. Mais ils sont extr...

donne aucun droit de parler décisivement; puisque tout ce que nous disons doit toujours être proportionné à l'esprit de ceux à qui nous parlons, & que cette proportion dépend de l'estime & de la créance qu'ils ont pour nous, & non pas de la verité.

Pour parler donc avec autorité & décisivement, il faut avoir la science, & la creance tout ensemble, & l'on choque presque toujours les gens si l'on manque de l'une ou de l'autre. Il s'ensuit de-là que les gens de mauvaise mine, les petits hommes, & generalement tous ceux qui ont des défauts exterieurs & naturels, quelque habiles qu'ils soient, sont plus obligés que les autres de parler modestement, & d'éviter l'air d'ascendant & d'autorité. Car à moins que d'avoir un merite fort extraordinaire, il est bien rare qu'ils s'attirent du respect. On les regarde presque toujours avec quelque sorte de mépris, parce que ces défauts frappent les sens & entraînent l'imagination, & que peu de gens sont touchés des qualités spirituelles, & sont même capables de les discerner.

On doit conclure de ces remarques, que les principaux moyens pour ne point blesser les hommes, se réduisent au silence & à la modestie; c'est-à-dire, à la suppression des sentimens qui pourroient choquer, lorsque l'utilité n'est pas assez grande pour s'y exposer: & à garder tant de mesures, quand on est obligé de les faire paroître, qu'on en ôte, autant qu'il est possible, ce qu'il y a de dur dans la contradiction.

Mais on ne réussira jamais dans la prati-

CHAPITRE X.

Qui sont ceux qui sont les plus obligés d'éviter les defauts marqués ci dessus. Qu'il faut regler son interieur aussi-bien que son exterieur, pour ne pas choquer ceux avec qui l'on vit.

IL n'y a personne qui ne soit obligé de tâcher d'éviter les défauts que nous avons marqués. Mais il y en a qui y sont encore plus obligés que les autres, parce qu'il y en a en qui ils sont plus choquans & plus visibles. L'ascendant, par exemple, n'est pas un si grand défaut dans un superieur, dans un vieillard, dans un homme de qualité, que dans un inferieur, un jeune homme de peu de consideration. On en peut dire autant des autres défauts, parce qu'ils blessent moins en effet, quand ils se trouvent dans des personnes considerables, & qui ont autorité. Car dans celles-là on les confond presque avec une juste confiance que leur dignité leur donne, & ils en paroissent d'autant moins. Mais ils sont extraordinairement choquans dans les personnes du commun, de qui l'on attend un air modeste & retenu.

Les savans voudroient bien s'attribuer en cette qualité le droit de parler dogmatiquement de toutes choses; mais ils se trompent. Les hommes n'ont pas accordé ce privilege à la science veritable, mais à la science reconnue. Si la nôtre n'est pas dans ce rang, c'est comme si elle n'étoit point à l'égard des autres; & ainsi elle ne nous

donne aucun droit de parler décisivement; puisque tout ce que nous disons doit toujours être proportionné à l'esprit de ceux à qui nous parlons, & que cette proportion dépend de l'estime & de la créance qu'ils ont pour nous, & non pas de la verité.

Pour parler donc avec autorité & décisivement, il faut avoir la science, & la creance tout ensemble, & l'on choque presque toujours les gens si l'on manque de l'une ou de l'autre. Il s'ensuit de-là que les gens de mauvaise mine, les petits hommes, & generalement tous ceux qui ont des défauts exterieurs & naturels, quelque habiles qu'ils soient, sont plus obligés que les autres de parler modestement, & d'éviter l'air d'ascendant & d'autorité. Car à moins que d'avoir un merite fort extraordinaire, il est bien rare qu'ils s'attirent du respect. On les regarde presque toujours avec quelque sorte de mépris, parce que ces défauts frappent les sens & entraînent l'imagination, & que peu de gens sont touchés des qualités spirituelles, & sont même capables de les discerner.

On doit conclure de ces remarques, que les principaux moyens pour ne point blesser les hommes, se réduisent au silence & à la modestie; c'est-à-dire, à la suppression des sentimens qui pourroient choquer, lorsque l'utilité n'est pas assez grande pour s'y exposer: & à garder tant de mesures, quand on est obligé de les faire paroître, qu'on en ôte, autant qu'il est possible, ce qu'il y a de dur dans la contradiction.

Mais on ne réussira jamais dans la prati-

ceux qui ne sont chargés de r
que l'obligation commune à
tiens de contribuer ce qu'ils
de leurs freres ?

Car comme c'est une fa
Etat politique, d'en vouloir r
sordres, lorsque l'on n'y est p
qui en donne le droit ; c'est
de sedition dans les societés
ticuliers qui n'y ont pas d'
contre les sentimens qui y so
par leur opposition ils trou
tout ce corps : ce qui ne se
entendre que des desordr
lerer, & qui ne sont pas si
le trouble que l'on causeroi
Car il y en a de tels, qu'i
necessaire aux particuliers
poser : mais ce n'est pas
nous parlons presenteme

mêmes deviendront plus frequentes, & la froideur se changeant en haine, bannira entierement la charité.

Non seulement ces accidens sont possibles, mais ils sont ordinaires. Car il arrive rarement que les inimitiés, & les haines qui tuent l'ame, n'ayent été précedées, & ne soient même attachées à ces petits refroidissemens que les indiscretions produisent. C'est pourquoi je ne m'étonne point que le Sage demande avec tant d'instance à Dieu, qu'il imprime un cachet sur ses levres: *Super labia mea signaculum certum*, de peur que sa langue ne le perdît, *ne lingua mea perdat me*: & je comprens aisement qu'il demandoit à Dieu par-là qu'il n'en sortît aucune parole sans son ordre, comme on ne tire rien d'un lieu où l'on a mis un sceau, sans l'ordre de celui qui l'y a mis. C'est-à-dire, qu'il desiroit de pouvoir veiller avec tant d'exactitude sur toutes ses paroles, qu'il n'y en eût aucune qui ne fût reglée selon les loix de Dieu, qui sont les mêmes que celles de la charité: parce que si l'on ne s'attache qu'à celles qui s'en écartent visiblement & grossierement, il est impossible qu'il n'en échappe beaucoup d'autres qui produisent de très mauvais effets.

C'est donc une étrange condition que celle des hommes dans cette vie. Non seulement ils marchent toujours vers une éternité de bonheur ou de malheur; mais chaque démarche, chaque action, chaque parole les détermine souvent à l'un où à l'autre de ces deux états: leur salut ou leur perte y peuvent être attachés, quoiqu'elles ne paroissent d'aucune consequence. Nous sommes tous

troubler ; combien est-elle
ceux qui ne sont chargés de
que l'obligation commune à
tiens de contribuer ce qu'ils
de leurs freres ?

Car comme c'est une
Etat politique, d'en vouloir r
sordres, lorsque l'on n'y est p
qui en donne le droit ; c'est a
de sedition dans les societés,
ticuliers qui n'y ont pas d'a
contre les sentimens qui y son
par leur opposition ils troub
tout ce corps : ce qui ne se
entendre que des desordres
lerer, & qui ne sont pas si co
le trouble que l'on causeroit e
Car il y en a de tels, qu'il
necessaire aux particuliers m
poser : mais ce n'est pas d

CHAPITRE IX.

Qu'il faut éviter certains défauts en contredisant les autres.

IL ne faut pourtant pas porter les maximes que nous avons proposées jusques à faire generalement scrupule dans la conversation de témoigner que l'on n'approuve pas quelques opinions de ceux avec qui on vit. Ce seroit détruire la societé, au lieu de la conserver, parce que cette contrainte seroit trop génante, & que chacun aimeroit mieux se tenir en son particulier. Il faut donc réduire cette reserve aux choses plus essentielles, & ausquelles on voit que les gens prennent plus d'interêt : & encore y auroit-il des voyes pour les contredire de telle sorte, qu'il seroit impossible qu'ils s'en offensassent. Et c'est à quoi il faut particulierement s'étudier, le commerce de la vie ne pouvant même subsister, si l'on n'a la liberté de témoigner, que l'on n'est pas du sentiment des autres.

Ainsi c'est une chose très-utile, que d'étudier avec soin comment on peut proposer ses sentimens d'une maniere si douce, si retenue, & si agréable, que personne ne s'en puisse choquer. Les gens du monde le pratiquent admirablement à l'égard des Grans, parce que la cupidité leur en fait trouver les moyens. Et nous les trouverions aussi-bien qu'eux, si la charité étoit aussi agissante en nous, que la cupidité l'est d[...]

connoître que les effets en sont
puisque cet état nous retranche
titure de l'orgueil, qu'il nou
prendre part à beaucoup de ch
reuses ; & que nous obligeant
me moderation dans les paro
met à couvert d'une infinité
est vrai qu'il nous prive aussi
difier les autres. Mais comme D
chargés plus particulierement d
lut que de celui de nos freres, il
y ait plus de sujet de desirer cet
s'en affliger ; & que ceux qui y s
de quelque maniere que cela
ont raison de dire à Dieu avec c
Ps. 118. avec joie : *Il m'est bon que vous m*
17. *lié, afin que j'apprenne vos ordonn*
de justice. BONUM *mihi quia humi*
discam justificationes tuas.

Chapitre XII.

Que quoique le dépit que les hommes ont quand on s'oppose à leurs passions soit injuste, il n'est pas à propos de s'y opposer. Trois sortes de passions, justes, indifferentes, injustes. Comment on se doit conduire à l'égard des passions injustes.

Ce que nous avons dit des moyens de ne point blesser les hommes, en contredisant leurs opinions, nous donne beaucoup d'ouverture, pour comprendre de quelle sorte il les faut ménager dans leurs passions, puisque ces opinions mêmes en sont partie, & qu'ils ne se picquent quand on combat leurs opinions, que parce qu'ils les aiment, & qu'ils y sont attachés par passion.

Ce dépit qu'ils ressentent, quand on s'oppose à leurs desirs, vient de la même source, que celui qu'ils ont quand on contredit leur sentiment; c'est-à-dire, d'une tyranie naturelle, par laquelle ils voudroient dominer sur tous les hommes, & les assujettir à leurs volontés. Mais parce qu'elle paroît trop déraisonnable quand elle se montre à découvert, l'amour-propre a soin de la déguiser en couvrant les passions d'un voile de justice, & en leur persuadant que l'opposition qu'ils y trouvent ne les offense que parce qu'elle est injuste & contraire à la raison.

Mais encore que ce sentiment soit injuste

quelque devoir, à quoi la
& qu'il est cause des faute
commettre à ceux qui le
Il faut donc s'appliquer
aux inclinations des autre
ment il est impossible d'é
les murmures, les querell
traires à la tranquilité de l
rité ; & par consequent
vraiment chrétienne.
Or il faut remarquer d'
ne recherchons pas ici le
aux hommes, mais seule
leur pas déplaire, & de
ter leur aversion : parce qu
paix dont nous parlons.
gagnant leur affection, o
mais souvent cette affecti
acquerir. Il faut se conten
faire haïr, & d'éviter les

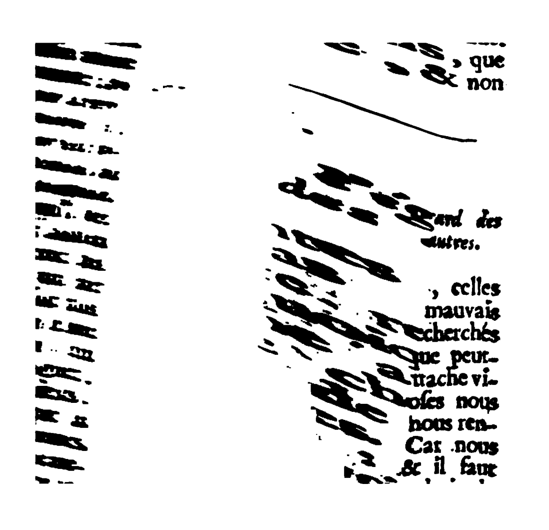
>poser. Lorsqu'on le fait, il faut toujours CHA
mparer le bien & le mal, & voir si l'on a XI
jet d'esperer un plus grand bien de cette
position, que le mal qu'elle pourra cau-
. Car on peut appliquer à toutes sortes
gens la regle que saint Augustin donne
ur reprendre les Grans du monde : *Que* De civ
y a à craindre qu'en les irritant par la repre- l. c. 9.
sion, on ne les porte à faire quelque mal 2.
s grand que n'est le bien qu'on leur veut pro-
er, c'est alors un conseil de charité de ne les pas
rendre, & non pas un pretexte de la cupidité.
reste il ne faut pas s'imaginer qu'il soit
soin de peu de vertu pour souffrir ainsi en
tience les défauts que l'on ne croit pas
uvoir corriger; & que la liberté qui fait
prendre fortement les desordres, soit plus
e & plus difficile que la disposition d'une
rsonne qui en gemit devant Dieu; qui
fait violence pour n'en rien témoigner,
qui bien loin d'en mépriser les autres;
n sert pour s'humilier soi-même par la
e de la misere commune des hommes.
r cette disposition enferme en même-
ns la pratique de la mortification, en re-
imant l'impetuosité naturelle qui porte à
lever contre ceux que l'on n'est pas en
t de corriger; celle de l'humilité, en nous
nnant une idée plus vive de notre propre
ruption; & celle de la charité, en nous
sant supporter patiemment les défauts du
ochain.

Enfin on resiste par-là à l'un des grans
fauts des hommes qui est que leurs pas-
ns se mêlent partout, & que c'est par-là
'ils choisissent pour l'ordinaire jusqu'aux

tions, a tort, celui qui
encore davantage : par
quelque devoir, à quoi l
& qu'il est cause des fa
commettre à ceux qui l

Il faut donc s'appliqu
aux inclinations des aut
ment il est impossible d
les murmures, les quer
traires à la tranquilité d
rité ; & par consequen
vraiment chrétienne.

Or il faut remarquer
ne recherchons pas ici
aux hommes, mais se
leur pas déplaire, & d
rer leur aversion : parc
paix dont nous parlon
gagnant leur affection
mais souvent cette aff
acquerir. Il faut se ...



, que
& non

and des
autres.

, celles
mauvais
cherchés
que peut-
rache vi-
oses nous
nous ren-
Car nous
& il faut

CHAP. XI. Ce n'est pas qu'il faille rechercher d
tement cette privation d'autorité &
creance, & que nous n'ayons sujet de
humilier quand c'est par nos défaut
nous l'avons attirée. Mais de quelque
qu'elle arrive, si nous ne sommes pas
gés d'en aimer la cause, il faut pourta
connoitre que les effets en sont favora
puisque cet état nous retranche cette
ritime de l'orgueil, qu'il nous exem
prendre part à beaucoup de choses d
reuses; & que nous obligeant a une
me moderation dans les paroles, il
met à couvert d'une infinite de per
est vrai qu'il nous prive aussi du bie
difier les autres. Mais comme Dieu n
chargés plus particulierement de no
lut que de celui de nos freres, il semble
y ait plus de sujet de desirer cet état q
s'en affliger; & que ceux qui y sont réd
de quelque maniere que cela soit a
ont raison de dire à Dieu avec confia
Ps. 118. 17. avec joie: *Il m'est bon que vous m'ayez*
lié, afin que j'apprenne vos ordonnances
de justice. BONUM *mihi quia humiliasti*
discam justificationes tuas.



l'on n'a nul égard à la maniere dont on fait les choses, que l'on ne prend aucun soin d'en diminuer l'amertume, & de persuader à ceux dont on traverse les passions, que c'est par necessité que l'on s'y porte, & non par inclination.

CHAPITRE XIII.

Comment on se doit conduire à l'égard des passions indifferentes & justes des autres.

J'Appelle passions indifferentes, celles dont les objets n'étant pas mauvais d'eux-mêmes, pourroient être recherchés sans passion & par raison, quoique peut-être on les recherche avec une attache vicieuse. Or dans ces sortes de choses nous avons encore plus de liberté de nous rendre aux inclinations des autres. Car nous ne sommes pas leurs juges : & il faut une évidence entiere pour avoir droit de juger qu'ils ont trop d'attache à ces objets d'ailleurs innocens. Nous ne savons pas même si ces attaches ne leur sont point necessaires, puisqu'il y a bien des gens qui tomberoient dans des états dangereux, si on les separoit tout-d'un-coup de toutes les choses ausquelles ils ont de l'attache. De plus ces sortes d'attaches se doivent détruire avec prudence & circonspection, & nous ne devons pas nous attribuer le droit de juger de la maniere dont il s'y faut prendre. Enfin, il est souvent à craindre que nous ne leur fassions plus de mal par l'aigreur

CHAP. XII.

& qu'on ne dût pas l'avoir, il n'est pa te néanmoins de se mettre au hazar l'exciter par son indiscretion ; & il souvent arriver, que comme celui qui fense de ce que l'on ne suit pas ses inc tions, a tort, celui qui ne les suit pas encore davantage : parce qu'il manc quelque devoir, à quoi la raison l'obli & qu'il est cause des fautes que ce dép commettre à ceux qui le ressentent.

Il faut donc s'appliquer à ce que l'on aux inclinations des autres, parce qu'a ment il est impossible d'éviter les plai les murmures, les querelles, qui sont traires à la tranquilité de l'esprit & à la rité ; & par consequent à l'état d'un vraiment chrétienne.

Or il faut remarquer d'abord, que ne recherchons pas ici le moyen de aux hommes, mais seulement celui leur pas déplaire, & de ne nous pas ter leur aversion : parce que cela suff paix dont nous parlons. Il est vrai gagnant leur affection, on y réussit m mais souvent cette affection coûte t acquerir. Il faut se contenter de ne p faire haïr, & d'éviter les reproches plaintes. Et c'est ce que l'on ne peut qu'en étudiant les inclinations des mes, & en les suivant autant que la ju ou l'exige, ou le permet.

Entre ces inclinations, il y en a qu peut appeller justes, d'autres indifferen & d'autres injustes. Il ne faut jamais tenter positivement celles qui sont in mais il n'est pas toujours necessaire

oppoſer. Lorſqu'on le fait, il faut toujours comparer le bien & le mal, & voir ſi l'on a ſujet d'eſperer un plus grand bien de cette oppoſition, que le mal qu'elle pourra cauſer. Car on peut appliquer à toutes ſortes de gens la regle que ſaint Auguſtin donne pour reprendre les Grans du monde: *Que s'il y a à craindre qu'en les irritant par la reprehenſion, on ne les porte à faire quelque mal plus grand que n'eſt le bien qu'on leur veut procurer, c'eſt alors un conſeil de charité de ne les pas reprendre, & non pas un pretexte de la cupidité.* Au reſte il ne faut pas s'imaginer qu'il ſoit beſoin de peu de vertu pour ſouffrir ainſi en patience les défauts que l'on ne croit pas pouvoir corriger; & que la liberté qui fait reprendre fortement les deſordres, ſoit plus rare & plus difficile que la diſpoſition d'une perſonne qui en gemit devant Dieu; qui ſe fait violence pour n'en rien témoigner, & qui bien loin d'en mépriſer les autres; s'en ſert pour s'humilier ſoi-même par la vûe de la miſere commune des hommes. Car cette diſpoſition enferme en même-tems la pratique de la mortification, en reprimant l'impetuoſité naturelle qui porte à s'élever contre ceux que l'on n'eſt pas en état de corriger; celle de l'humilité, en nous donnant une idée plus vive de notre propre corruption; & celle de la charité, en nous faiſant ſupporter patiemment les défauts du prochain.

CHAP. XII.

De civ. l. 1. c. 9. n. 2.

Enfin on reſiſte par-là à l'un des grans défauts des hommes qui eſt que leurs paſſions ſe mêlent par tout, & que c'eſt par-là qu'ils choiſiſſent pour l'ordinaire juſqu'aux

CHAP. XII. vertus qu'ils veulent pratiquer. Ils ve reprendre ceux qu'il faudroit se cont de souffrir, & se contentent de souffri qu'il faudroit reprendre. Ils s'appliquen autres, quand Dieu demande qu'ils ne pliquent qu'à eux-mêmes : & ils veule s'appliquer qu'à eux-mêmes, lorsque veut qu'ils s'appliquent aux autres. S' peuvent pratiquer certaines actions d tu qu'ils ont dans l'esprit, ils abando tout, au lieu de voir que cette impuis où Dieu les met, à l'egard de ces v leur donne le moyen d'en pratiquer tres qui seroient d'autant plus agréa Dieu, que leur volonté & leur propre y auroient moins de part.

C'est encore une faute que l'on commettre sur ce sujet, de prendre la ge de s'opposer aux passions mêm plus injustes, lorsque d'autres le pe faire avec plus de fruit que nous : parce est visible que cet empressement vien ne espece de malignité qui se plait à in moder. Car il s'en mêle dans les hensions justes, aussi-bien que dan injustes ; & elle est même bien-ais voir des pretextes justes de s'opposi autres : parce que ceux qu'elle cont le font d'autant plus qu'ils l'ont mieu rité.

Cette même regle oblige de prend voies les moins choquantes & les plus ces, quand on est obligé de faire qu action desagréable au prochain, & il n pas se croire exemt de faute, lorsqu' contente d'avoir raison dans le fond

l'on n'a nul égard à la maniere dont on fait les choses, que l'on ne prend aucun soin d'en diminuer l'amertume, & de persuader à ceux dont on traverse les passions, que c'est par necessité que l'on s'y porte, & non par inclination.

CHAPITRE XIII.

Comment on se doit conduire à l'égard des passions indifferentes & justes des autres.

J'Appelle passions indifferentes, celles dont les objets n'étant pas mauvais d'eux-mêmes, pourroient être recherchés sans passion & par raison, quoique peut-être on les recherche avec une attache vicieuse. Or dans ces sortes de choses nous avons encore plus de liberté de nous rendre aux inclinations des autres. Car nous ne sommes pas leurs juges : & il faut une évidence entiere pour avoir droit de juger qu'ils ont trop d'attache à ces objets d'ailleurs innocens. Nous ne savons pas même si ces attaches ne leur sont point necessaires, puisqu'il y a bien des gens qui tomberoient dans des états dangereux, si on les separoit tout-d'un-coup de toutes les choses ausquelles ils ont de l'attache. De plus ces sortes d'attaches se doivent détruire avec prudence & circonspection, & nous ne devons pas nous attribuer le droit de juger de la maniere dont il s'y faut prendre. Enfin, il est souvent à craindre que nous ne leur fassions plus de mal par l'aigreur

CHAP. III.

que nous leur causons en nous opposant indiscretement à ces passions que l'on appelle innocentes, que nous leur procurons de bien par l'avis que nous leur donnons.

Il peut donc y avoir de l'indiscretion à parler fortement contre l'excès de la propreté devant les personnes qui y ont de l'attache; contre l'inutilité des peintures devant ceux qui les aiment; contre les Vers & la Poësie devant ceux qui s'en mêlent. Ces sortes d'avertissemens sont des especes de remedes; ils ont leur amertume, leur desagrément & leur danger. Il faut donc les donner avec les mêmes précautions, que les Medecins dispensent les leurs; & c'est agir en empirique ignorant que de les proposer à tout le monde sans discernement.

Il suffit pour se rendre aux inclinations des autres, lors même que l'on les soupçonne d'y avoir de l'attache, de ne pas voir clairement qu'on leur soit utile en s'y opposant. Il faut de la lumiere & de l'adresse pour entreprendre de les guerir : mais le défaut de l'une ou de l'autre suffit pour se rendre à leurs desirs dans les choses qui ne sont pas mauvaises d'elles mêmes. Car alors on a droit de regler ses actions par la loi generale de la charité, qui nous doit rendre disposés à obliger & à servir tout le monde. Et l'utilité d'acquerir leur affection, en leur témoignant qu'on les aime, se rencontrant toujours dans cette condescendance, il faut un avantage plus grand & plus clair pour nous porter à nous en priver.

J'appele passions justes, celles dans les-

ils n'en savent pas la raison. S'ils n'avoient pas d'autre droit de l'exiger que celui que leur donne la coutume, on ne la leur devroit pas. Car cela ne suffit pas pour asservir les autres à certaines actions penibles. Il faut remonter plus haut pour en trouver la source, aussi-bien que dans ce qui regarde la gratitude. Et s'il est vrai, comme le dit un homme de Dieu, qu'il n'y a rien de si civil qu'un bon Chrétien ; il faut qu'il y ait des raisons divines qui y obligent : & ce que nous allons dire peut aider à les découvrir. CHAP. XV.

Il faut considerer pour cela que les hommes sont liés entr'eux par une infinité de besoins, qui les obligent par necessité de vivre en societé, chacun en particulier ne se pouvant passer des autres : & cette societé est conforme à l'ordre de Dieu, puisqu'il permet ces besoins pour cette fin. Tout ce qui est donc necessaire pour la maintenir est dans cet ordre, & Dieu le mande en quelque sorte par cette loi naturelle qui oblige chaque partie à la conservation de son tout. Or il est absolument necessaire, afin que la societé des hommes subsiste, qu'ils s'aiment & se respectent les uns les autres. Car le mépris & la haine sont des causes certaines de désunion. Il y a une infinité de petites choses très-necessaires à la vie, qui se donnent gratuitement, & qui n'entrant pas en commerce ne se peuvent acheter que par l'amour. De plus cette societé étant composée des hommes qui s'aiment eux mêmes, & qui sont pleins de *leur propre estime* ; s'ils n'ont quelque soin

AP. III. Il faut tâcher de se rendre exact à tous ces devoirs, autrement il est impossible d'éviter les plaintes, les murmures & l'aversion des hommes. Car il n'est pas croyable combien ceux qui ont peu de vertu, sont choqués quand on manque de leur rendre les devoirs de reconnoissance & de civilité établis dans le monde, & combien ces choses refroidissent le peu qu'ils ont de charité. Ce sont des objets qui les troublent & qui les irritent toujours, & qui détruisent l'édification qu'ils pourroient recevoir du bien qu'ils voient en nous; parceque ces défauts qui les blessent en particulier, leur sont infiniment plus sensibles que des vertus qui ne les regardent point.

Chapitre XIV.

Que la loi éternelle nous oblige à la gratitude.

La charité nous obligeant à compâtir à la foiblesse de nos freres, & à leur ôter tout sujet de tentation, nous oblige aussi à nous acquitter avec soin des devoirs que nous avons marqués : Mais ce n'est pas la charité seulement, c'est la justice meme, & la loi éternelle qui les prescrit, comme il est facile de le faire voir, tant au regard des témoignages de gratitude, qu'a l'égard des devoirs de civilité a laquelle on peut reduire les autres dont nous avons parlé, comme l'ouverture, la confiance, l'application; qui sont des especes de civilité.

ils n'en savent pas la raison. S'ils n'avoient pas d'autre droit de l'exiger que celui que leur donne la coutume, on ne la leur devroit pas. Car cela ne suffit pas pour asservir les autres à certaines actions penibles. Il faut remonter plus haut pour en trouver la source, aussi-bien que dans ce qui regarde la gratitude. Et s'il est vrai, comme le dit un homme de Dieu, qu'il n'y a rien de si civil qu'un bon Chrétien; il faut qu'il y ait des raisons divines qui y obligent: & ce que nous allons dire peut aider à les découvrir. CHAP. XV.

Il faut considerer pour cela que les hommes sont liés entr'eux par une infinité de besoins, qui les obligent par necessité de vivre en societé, chacun en particulier ne se pouvant passer des autres: & cette societé est conforme à l'ordre de Dieu, puisqu'il permet ces besoins pour cette fin. Tout ce qui est donc necessaire pour la maintenir est dans cet ordre, & Dieu le mande en quelque sorte par cette loi naturelle qui oblige chaque partie à la conservation de son tout. Or il est absolument necessaire, afin que la societé des hommes subsiste, qu'ils s'aiment & se respectent les uns les autres. Car le mépris & la haine sont des causes certaines de désunion. Il y a une infinité de petites choses très-necessaires à la vie, qui se donnent gratuitement, & qui n'entrant pas en commerce ne se peuvent acheter que par l'amour. De plus cette societé étant composée des hommes qui s'aiment eux-mêmes, & qui sont pleins de leur propre estime; s'ils n'ont quelque soin

CHAP. XIV. de n'avoir aucun ressentiment, lorsq
a peu d'application à s'en acquitter.
que s'ils n'en viennent pas jusqu'aux
ches; il est très aisé qu'ils prennent
tain tour qui fait à peu près le mêm
qu'un ressentiment humain. Ils disen
ne peuvent pas s'aveugler pour ne p
que ces personnes en usent mal; mai
les en dispensent de bon cœur. Ainsi
en dispensant, on ne laisse pas de l
leur procedé, & par-là on vient insen
ment à les moins aimer, & enfin
donner moins de marques d'affection

Il en est de même des devoirs de
Les gens les plus détachés ne laisse
de remarquer quand on y manqu
les autres s'en offensent effective
Quand on n'est pas persuadé par l
qu'on est aimé & consideré, il est
que le cœur le soit, ou qu'il le soi
ment. Or c'est la civilité qui fait ce
sur les sens, & par les sens sur l'espri
l'on y manque, cette negligence ne
que point de produire dans les autr
refroidissement qui passe souvent de
jusqu'au cœur.

CHAPITRE XV.

*Raisons fondamentales du devoir d
la civilité.*

LEs hommes croient qu'on leur
civilité, & on la leur doit en e
lon qu'elle se pratique dans le mond

ils n'en savent pas la raison. S'ils n'avoient pas d'autre droit de l'exiger que celui que leur donne la coutume, on ne la leur devroit pas. Car cela ne suffit pas pour asservir les autres à certaines actions penibles. Il faut remonter plus haut pour en trouver la source, aussi-bien que dans ce qui regarde la gratitude. Et s'il est vrai, comme le dit un homme de Dieu, qu'il n'y a rien de si civil qu'un bon Chrétien; il faut qu'il y ait des raisons divines qui y obligent: & ce que nous allons dire peut aider à les découvrir. CHAP. XV.

Il faut considerer pour cela que les hommes sont liés entr'eux par une infinité de besoins, qui les obligent par necessité de vivre en societé, chacun en particulier ne se pouvant passer des autres: & cette societé est conforme à l'ordre de Dieu, puisqu'il permet ces besoins pour cette fin. Tout ce qui est donc necessaire pour la maintenir est dans cet ordre, & Dieu le mande en quelque sorte par cette loi naturelle qui oblige chaque partie à la conservation de son tout. Or il est absolument necessaire, afin que la societé des hommes subsiste, qu'ils s'aiment & se respectent les uns les autres. Car le mépris & la haine sont des causes certaines de désunion. Il y a une infinité de petites choses très-necessaires à la vie, qui se donnent gratuitement, & qui n'entrant pas en commerce ne se peuvent acheter que par l'amour. De plus cette societé étant composée des hommes qui s'aiment eux mêmes, & qui sont pleins de leur propre estime; s'ils n'ont quelque soin

CHAP. XV.

de se contenter, & de se ménager ré
quement, ce ne sera qu'une troupe d
mal satisfaits les uns des autres, c
pourront demeurer unis. Mais comm
mour & l'estime que nous avons po
autres ne paroissent point aux yeu
se sont avisés d'établir entr'eux certai
voirs qui seroient des témoignages
pect & d'affection. Et il arrive de-là
sairement, que de manquer à ces d
c'est témoigner une disposition contr
l'amour & au respect. Ainsi nous d
ces actions exterieures à ceux à qui
devons les dispositions qu'elles marq
& nous leur faisons injure en y manc
parceque cette omission marque des
mens où nous ne devons pas être
égard.

On peut donc, & l'on doit même se
dre exact, aux devoirs de civilité q
hommes ont établis: & les motifs de
exactitude sont non seulement très-j
mais ils sont même fondés sur la
Dieu. On le doit faire pour éviter de
ner l'idée qu'on a du mépris ou de l'
ference pour ceux à qui on ne les re
pas; pour entretenir la societé hum
à laquelle il est juste que chacun cont
puisque chacun en retire des avantage
considerables, & enfin pour éviter les r
ches interieurs de ceux à l'égard de qui
manqueroit, qui sont les sources de
sions qui troublent la tranquilité de
& cette paix chrétienne qui est l'objet
discours.



SECONDE PARTIE DU QUATRIÉME TRAITÉ.

DES MOYENS DE CONSERVER LA PAIX avec les hommes.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il ne faut pas établir sa paix sur la correction des autres. Utilité de la suppression des plaintes. Qu'elles sont ordinairement plus de mal que de bien.

IL ne suffit pas pour conserver la paix avec les hommes, d'éviter de les blesser ; il faut encore savoir souffrir d'eux lorsqu'ils font des fautes à notre égard. Car il est impossible de conserver la paix interieure, si l'on est si sensible à tout ce qu'ils peuvent faire & dire de contraire à nos inclinations, & à nos sentimens : & il est difficile même que le mécontentement interieur que nous aurons

Et l'amour-propre ne
nous suggerer sur ce su
d'y réussir, seroit de cor
incommodent, & de le
bles, en leur faisant co
tort d'agir avec nous co
ce qui nous rend si suje
du procedé des autres, &
leurs défauts, ou pour
qui nous déplaît en eux,
nir par le dépit que nos
vent causer, & par le
attirent.

Mais si nous étions r
ment raisonnables, nou
ne que ce dessein d'établ
formation des autres,
cette raison même que l
possible. Plus nous ne
procedé des autres, plus

fait quelque injustice, ne laisseront pas d'être mal édifiés de notre sensibilité. Et comme les hommes sont naturellement portés à se justifier, si ceux dont nous nous plaindrons ont un peu d'adresse, ils tourneront les choses de maniere que l'on nous donnera le tort. Car souvent le même défaut de justesse d'esprit & d'équité qui fait faire aux gens les fautes dont nous nous plaignons, les empêche aussi de les reconnoitre, & leur fait prendre pour vrai & pour juste tout ce qui peut servir à les en justifier. CHA. I.

Que si ceux dont nous nous plaignons sont élevés au dessus de nous par le rang, par la créance & par l'autorité, les plaintes que nous en pourrions faire, seroient encore plus inutiles & plus dangereuses. Elles ne nous peuvent donner que la satisfaction maligne & passagere, de les faire condanner par ceux à qui nous nous en plaindrions; & elles produisent dans la suite de mauvais effets, durables & permanens, en aigrissant ces gens-là contre nous, & en rompant toute l'union que nous pourrions avoir avec eux.

La prudence nous oblige donc à prendre une route toute contraire; à quitter absolument le dessein chimerique de corriger tout ce qui nous déplait dans les autres, & à tâcher d'établir notre paix & notre repos sur notre propre réformation, & sur la moderation de nos passions. Nous ne disposons ni de l'esprit ni de la langue des hommes. Nous ne rendrons compte de leurs actions, qu'autant que nous y aurons donné

CHAP. I. occasion, mais nous rendrons comp
nos actions, de nos paroles & de nos
sées. Nous sommes chargés de tra
sur nous mêmes, & de nous corrig
nos défauts : & si nous le faisons con
faut, rien de ce qui viendroit du deh
seroit capable de nous troubler.

Nous ne manquons jamais dans
faires temporelles, de préferer un bi
tain qui nous regarde, à un bien inc
qui regarde les autres. Si nous en f
de même dans les affaires de notre
nous reconnoitrions tout-d'un-coup
le parti de se plaindre est ordinairem
parti faux, & que la raison condann
en ne nous plaignant point, nous pro
certainemen à nous-mêmes. Et il e
incertain qu'en nous plaignant nou
fitions au prochain. Pourquoi donc
privons nous du bien de la patience
prétexte de leur procurer le bien de l
rection ? Il faudroit au-moins qu'il y e
grande apparence d'y réussir : & à
que de cela, c'est agir contre la vraie
que de renoncer sur une esperance si
taine, au bien certain qu'apporte la
fiance humble & paisible.

On peut dire en géneral à l'égard
lence, qu'il faut des raisons pour p
mais qu'il n'en faut point pour se
c'est-à-dire, qu'il suffit pour être obl
silence, de n'avoir pas d'engagement
ler. Mais cette maxime se peut enco
pliquer avec plus de raison à ce silen
étouffe les plaintes. Il faut des raison
fortes & très-évidentes pour se pla

mais pour ne se plaindre pas, il suffit de ne pas être dans une necessité évidente de se plaindre. CHAP. I.

Quelles dettes remettrons-nous à nos freres, si nous exigeons d'eux par nos plaintes tout ce qu'ils nous peuvent devoir, & si nous nous vengeons d'eux pour les moindres fautes qu'ils commettent contre nous, en les faisant condanner par tous ceux que nous pouvons? Comment pourrons-nous demander a Dieu avec quelque confiance, qu'il nous remette nos offenses, si nous n'en remettons aucune de celles que nous croyons qu'on nous fait?

Il n'y a rien au-contraire de plus utile que de supprimer ainsi ses plaintes & son ressentiment. C'est le meilleur moyen d'obtenir de Dieu qu'il ne nous traite pas selon la rigueur de sa justice, & qu'il n'entre pas, comme dit l'Ecriture, en jugement avec nous. *Ps.* 142. 2. C'est la voie la plus sûre d'assoupir les differens dans leur naissance, & d'empêcher qu'ils ne s'aigrissent. C'est une charité qu'on pratique envers soi-même, en se procurant le bien de la patience, en ne s'attirant pas la réputation de délicat & de pointilleux, en s'épargnant la peine que l'on ressent, lorsque l'adresse des hommes à se justifier, fait que l'on nous donne ouvertement le tort dans les choses où nous croyons avoir raison. C'est une charité que l'on fait aux autres en les souffrant dans leurs foiblesses, & en leur épargnant, & la petite confusion qu'ils ont méritée, & les nouvelles fautes qu'ils feroient peut-être *en se justifiant* & en chargeant de nou-

CHAP. I
veau ceux à qui ils ont déja donné si
se plaindre. Enfin c'est ordinairem
meilleur moyen de les gagner, l'ex
de notre patience étant bien plus c
que nos plaintes de leur changer le
envers nous. Car les plaintes ne p
tout au plus que leur faire corriger
rieur qui est peu de chose ; & elles au
tent plutôt l'aversion interieure qui
les choses dont nous nous plaignons.

Que perdons-nous en faisant réso
de ne nous point plaindre ? Rien di
je dis de même pour ce monde. O
médira pas davantage de nous. Au
traire, si tôt que l'on s'appercevra c
tre retenue, on sera moins porté à
dire. On ne nous en traitera pas pl
On nous en aimera davantage. T
réduira à quelques incivilités, & à
ques discours injustes ausquels nous
medirions pas en nous plaignant.
maligne satisfaction que nous recev
communiquant notre mécontentemen
autres par nos plaintes, vaut-elle la
de nous priver du tresor que nous pc
acquerir par l'humilité & par la patie

Le tems le plus propre pour nou
firmer dans cette résolution, c'est
qu'il nous arrive de nous échapper en
ques plaintes ; car nous ne reconnc
jamais mieux la vanité & le néant
plaisir que nous y avions cherché.
alors qu'il faut que nous nous disi
nous mêmes : c'est donc pour cette
satisfaction que nous nous sommes
du bien inestimable de la patience &

recompense que nous en pouvions espe- CHA
rer de Dieu ? A quoi nous ont servi nos I.
plaintes, & que nous en revient-il ? Nous avons tâché de faire condanner par les hommes ceux dont nous nous sommes plaints, & peut-être ils n'ont condanné que nous : mais ce qui est certain, est que Dieu nous a condannés de malignité, d'impatience, & de peu d'estime des biens du ciel. Avant ces plaintes nous avions quelque avantage sur ceux qui nous avoient offensé : mais en nous plaignant, nous nous sommes mis au-dessous d'eux, parceque nous avons sujet de croire que la faute que nous avons commise contre Dieu, est plus grande que toutes celles que les hommes peuvent faire contre nous. Ainsi nous nous sommes fait beaucoup plus de tort que nous n'en pouvions recevoir par les petites injustices des hommes. Car elles ne nous pouvoient priver que des choses peu considerables, au-lieu que l'injustice que nous nous faisons à nous-mêmes par ces plaintes d'impatience, nous privent du bien éternel qui est attaché à chaque bonne action. Nous avons donc infiniment plus de sujet de nous plaindre de nous-mêmes que des autres.

Ces considerations peuvent beaucoup servir pour reprimer l'inclination que nous avons à nous decharger le cœur par des plaintes, & pour nous regler exterieurement dans nos paroles. Mais il n'est pas possible que nous demeurions long-tems dans cette retenue, si nous laissons agir au-dedans notre ressentiment dans toute *sa force* & toute sa violence. Les plaintes

exterieures viennent des interieures, & il est bien difficile de les retenir quand on en a le cœur rempli. Elles échappent toujours & se font ouverture par quelque endroit. Outre que la principale fin de la moderation exterieure étant de nous procurer la paix interieure, il serviroit peu de paroître moderé & patient au-dehors, si tout étoit au-dedans dans le desordre & dans le tumulte. Il faut donc tâcher d'étouffer aussi-bien ces plaintes que l'ame forme en elle-même, & dont elle est l'unique témoin, que celles qui éclatent devant les hommes: & le seul moyen de le faire, est de se dépouiller de l'amour des choses qui les excitent. Car enfin on ne se plaint point pour des choses qui sont absolument indifferentes.

Les sujets de plaintes sont infinis, puisqu'ils comprennent tout ce que nous pouvons aimer, & en quoi les hommes nous peuvent nuire ou déplaire. On les peut néanmoins réduire à quelques chefs generaux, comme le mépris, les jugemens injustes, les médisances, l'aversion, l'incivilité, l'indifference ou l'inapplication, la réserve ou le manque de confiance, l'ingratitude, les humeurs incommodes.

Nous haïssons naturellement toutes ces choses, parceque nous aimons celles qui y sont contraires, savoir l'estime, & l'amour des hommes, la civilité, l'application à ce qui nous regarde, la confiance, la reconnoissance, les humeurs do ces & commodes. Ainsi, pour se délivrer de l'impression que font sur notre esprit ces ob-

jets de haine, il faut travailler à nous délivrer de l'attache que nous avons aux objets contraires. Il n'y a que la grace qui le puisse faire. Mais comme la grace se sert des moyens humains, il n'est pas inutile de se remplir l'esprit des considerations qui nous découvrent la vanité de ces objets de notre attachement. Et c'est la vûe que nous avons dans les reflexions suivantes, que nous ferons sur les causes ordinaires de nos plaintes, en commençant par l'amour de l'estime & de l'approbation des hommes.

CHAPITRE II.

Vanité & injustice de la complaisance que l'on prend dans les jugemens avantageux qu'on porte de nous.

RIen ne fait plus voir combien l'homme est profondément plongé dans la vanité, dans l'injustice & dans l'erreur, que la complaisance que nous sentons, lorsque nous nous appercevons qu'on juge avantageusement de nous & qu'on nous estime : parce que d'une part la lumiere qui nous reste, toute aveugle qu'elle est, ne l'est point à cet égard, & qu'elle nous convainc clairement que cette passion est vaine, injuste & ridicule ; & que de l'autre tout convaincus que nous en sommes, nous ne la saurions étouffer, & nous la sentons toujours vivante au fond de notre cœur. Il est bon neanmoins d'écouter souvent ce que la raison nous dit sur ce sujet. Si cela

CHAP. II.

n'est pas capable d'éteindre entierement cette malheureuse pente, c'est assez aumoins pour nous en donner de la honte & de la confusion, & pour en diminuer les effets.

Il y a peu de gens assez grossierement vains pour aimer des louanges visiblement fausses, & il ne faut qu'avoir un peu d'honnêteté pour n'être pas bien-aise que l'on se trompe tout-a fait sur notre sujet. C'est une sotise, par exemple; dont peu de personnes sont capables, que d'aimer a passer pour savant dans une langue que l'on n'a jamais étudiée, ou pour habile dans les Mathematiques, lorsqu'il n'y sait rien du tout. On auroit peine à ne pas ressentir quelque confusion interieure d'une vanité si basse. Mais pour peu de fondement qu'ait cette estime, nous la recevons avec une complaisance qui nous convainc à peu près de la même bassesse & de la même mauvaise foi. Car pour en donner quelque image, que diroit-on d'un homme qui se trouvant frappé & défiguré depuis les piés jusqu'à la tête, d'un mal horrible & incurable, sans avoir rien de sain qu'une petite partie du visage, & sans savoir même si cette partie ne seroit point corrompue au-dedans, l'exposeroit à la vûe en cachant tout le reste, & se verroit louer avec plaisir de la beauté de cette partie? On diroit sans doute que l'excès de cette vanité approcheroit de la folie. Cependant ce n'est qu'un portrait de la nôtre, & qui ne la represente pas encore dans toute sa difformité. Nous sommes pleins de défauts, de pechés, de corruption.

Ce

Ce que nous avons de bon est fort peu de chose ; & ce peu de chose est souvent gâté & corrompu par mille vûes & mille retours d'amour-propre. Et neanmoins il arrive que des gens qui ne voient pas la plupart de nos defauts regardent avec quelque estime ce peu de bien qui paroît en nous, qui est peut-être tout corrompu ; ce jugement tout aveugle & tout mal fondé qu'il est, ne laisse pas de nous flatter. CHAP. II.

Je dis que cette image ne represente pas notre vanité dans toute sa difformité. Car celui qui se trouvant frappé d'un mal si étrange ; se plairoit dans l'estime que l'on feroit de la beauté de cette partie saine, seroit sans doute vain & ridicule : mais au-moins il ne seroit pas aveugle, & ne laisseroit pas de connoitre son etat. Mais notre vanité est jointe à l'aveuglement. En cachant aux autres nos défauts, nous tâchons de nous les cacher a nous-mêmes, & c'est à quoi nous réussissons le mieux. Nous ne voulons être vûs que par ce petit endroit que nous considerons comme exemt de défaut : & nous ne nous regardons nous-mêmes que par-la.

Qu'est-ce donc que cette estime qui nous flatte ? Un jugement fondé sur la vûe d'une petite partie de nous-mêmes, & sur l'ignorance de tout le reste. Et qu'est-ce que cette complaisance ? Une vûe de nous-mêmes pleine d'aveuglement, d'erreur, d'illusion, dans laquelle nous ne nous considerons que par un petit endroit, en oubliant toutes nos miseres & toutes nos plaies.

Mais qu'y a-t-il de si agreable & de si di-

CHAP. II.

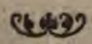
gne de notre attache dans ces jugemens? Interrogeons-nous nous-mêmes, ou plutôt interrogeons notre propre experience, elle nous dira, qu'il n'y a rien de plus vain & de moins durable que cette estime. Celui qui nous aura approuvé dans quelque rencontre particuliere, n'en sera pas moins disposé à nous rabaisser en une autre. Souvent cette estime même en sera la cause, parce qu'elle excite plutôt la jalousie que l'affection. Après avoir tiré de la bouche des hommes, quelques louanges vaines & steriles, ils nous préfereront les derniers des hommes qui seront plus dans leurs interêts. Ils empoisonneront les témoignages qu'ils ne pourront refuser à ce que nous avons de bon, de la remarque maligne de nos défauts. Ils estimeront en nous ce qu'il y a de moins estimable, & ils y condamneront ce qui meritera d'y être estimé. De bonne foi, ne faut-il pas avoir une extrême bassesse de cœur, ou une petitesse d'esprit bien étrange, pour se plaire à un objet si vain & si méprisable?

Supposons même l'estime la plus judicieuse & la plus sincere que nous puissions nous imaginer, & que notre vanité puisse souhaiter; relevons-la par la qualité des personnes, par leur esprit & par tout ce qui peut le plus servir à flatter l'inclination que nous y avons; qu'y a-t-il d'aimable & de solide en tout cela, à ne regarder cette estime qu'en elle-même? C'est un regard de ces personnes vers nous, qui suppose que nous avons quelque bien, mais qui ne l'y met pas, & qui n'y ajoûte rien. Il nous laisse tels que nous sommes, & ainsi il nous est entiere-

ment inutile. Ce regard ne subsiste qu'autant qu'ils s'appliquent à nous ; & cette application est rare. Tel de ceux dont l'estime nous flatte ne pensera pas à nous deux fois l'an : & quand il y pensera, il y pensera peu, en nous oubliant le reste du tems. CHAP. II.

Ce regard d'estime est de plus un bien si fragile, que mille rencontres nous le peuvent faire perdre, sans qu'il y ait même de notre faute. Un faux rapport, une inadvertance, une petite bizarrerie effacera toute cette estime, ou la rendra plus nuisible qu'avantageuse ; car quand l'estime est jointe à l'aversion, elle ne fait qu'ouvrir les yeux pour remarquer les défauts, & le cœur pour recevoir favorablement tout ce qu'on entend dire contre ceux que l'on estime & que l'on hait, parce qu'on hait même cette estime ; & que l'on est bien-aise de s'en délivrer comme d'une chose dont on se trouve chargé.

Si nous ne voyons point ce regard d'estime dans l'esprit des autres, il est à notre égard comme s'il n'étoit point. Si nous le voyons, c'est un objet dangereux pour nous, dont la vûe nous peut ravir le peu de vertu que nous avons. Quel est donc ce bien qui ne sert de rien quand on ne le voit pas, & qui nuit quand on le voit, & qui a tout ensemble, toutes ces qualités, d'être vain, inutile, fragile, dangereux ?



CHAPITRE III.

Qu'on n'a pas droit de s'offenser du mépris, ni des jugemens desavantageux qu'on fait de nous.

SI nous n'aimions point l'approbation des hommes, nous serions peu sensibles a tous les discours desavantageux qu'ils pourroient faire de nous, puisque l'effet n'en seroit tout-au-plus, que de nous priver d'une chose qui nous seroit indifferente. Mais parce qu'il y en a qui s'imaginent, qu'encore qu'il ne soit pas permis de desirer l'estime, on a sujet néanmoins de s'offenser du mépris & de la médisance, il est bon d'examiner ce qu'il y a de réel dans ces objets qui irritent si fort nos passions.

Pour reconnoître donc combien notre délicatesse est injuste sur ce point, & que tous les sentimens qu'elle excite en nous sont contraires à la vraie raison, & ne naissent pas tant des objets mêmes, que de la corruption de notre cœur, il ne faut que considerer que ces jugemens & ces discours qui nous blessent, peuvent être de trois sortes. Car ils sont ou absolument vrais, ou absolument faux, ou vrais en partie, & en partie faux. Or dans toutes ces trois diverses especes, le ressentiment que nous en avons est également injuste.

Si ces jugemens sont vrais, n'est-ce pas une chose horrible de ne se mettre pas en peine que nos défauts soient connus de Dieu,

&de ne pouvoir souffrir qu'ils le soient des hommes ? Et peut-on témoigner plus visiblement que l'on préfere ces hommes a Dieu? N'est-ce pas le comble de l'injustice, de reconnoître que nos pechés meritent une éternité de supplices, & de ne pas accepter avec joye une peine aussi legere que l'est la petite confusion qu'ils nous attirent devant les hommes ? CHAP. III.

Cette connoissance que les hommes ont de nos fautes & de nos miseres ne les augmente pas, elle seroit capable au contraire de les diminuer, si nous la souffrions humblement.

C'est donc une folie toute visible, de n'avoir aucun sentiment des maux réels que nous nous faisons nous-mêmes; & de sentir si vivement des maux imaginaires qui ne nous peuvent faire que du bien ? Et cette sensibilité n'est qu'une preuve évidente de la grandeur de notre aveuglement, qui doit nous apprendre que ce que les autres connoissent de nos défauts, n'en est qu'une bien petite partie.

Que si ces jugemens & ces discours sont faux & mal fondés, le ressentiment que nous en avons, n'est gueres moins déraisonnable & moins injuste. Car pourquoi le jugement de Dieu qui nous justifie, ne suffit-il pas pour nous faire mépriser celui des hommes ? Pourquoi ne fait-il pas sur nous le même effet que l'approbation de nos amis & de ceux que nous estimons, qui suffit ordinairement pour nous consoler de ce que les autres peuvent penser ou dire contre nous ? Pourquoi la raison *Rom. 8. 33.*

CHAP. III. qui nous fait voir, que ces discours ne nous peuvent nuire, qu'ils ne font aucun mal par eux-mêmes, ni à notre ame, ni à notre corps, qu'ils nous peuvent même être très-utiles, a-t-elle si peu de pouvoir sur notre cœur, qu'elle ne nous puisse faire surmonter une passion si vaine & si déraisonnable ?

Nous ne nous mettons pas en colere lorsque l'on s'imagine que nous avons la fiévre quand nous sommes assurés de ne pas l'avoir. Pourquoi donc s'aigrit-on contre ceux qui croient que nous avons commis des fautes que nous n'avons point commises, ou qui nous attribuent des défauts que nous n'avons pas, puisque leur jugement peut encore moins nous rendre coupables de ces fautes, & nous donner ces défauts, que la pensée d'un homme qui croit que nous avons la fiévre, n'est capable de nous la donner effectivement.

C'est, dira-t-on, qu'on ne méprise pas une personne qui a la fiévre, & que c'est un mal qui ne nous rend pas vils aux yeux du monde ; qu'ainsi le jugement de ceux qui nous l'attribuent ne nous blesse pas : mais que ceux qui nous imputent des défauts spirituels, y joignent ordinairement le mépris, & causent la même idée & le même mouvement dans les autres.

C'est en effet la veritable cause de ce sentiment ; mais cette cause n'en fait que mieux connoître l'injustice. Car si nous nous faisions justice à nous-mêmes, nous reconnoîtrions sans peine, que ceux qui nous attribuent des défauts que nous n'a-

vons pas, ne nous en attribuent pas aussi un grand nombre d'autres que nous avons effectivement ; & qu'ainsi nous gagnons à tous ces jugemens dont nous nous plaignons, quelque faux qu'ils soient. Les jugemens des hommes nous seroient infiniment moins favorables, s'ils étoient entierement conformes à la verité, & si ceux qui les font connoissoient tous nos veritables maux. S'ils nous font donc quelque petite injustice , ils nous font grace en mille manieres, & nous ne voudrions pour rien, qu'ils nous traitassent avec une exacte justice.

Mais nous sommes si déraisonnables & si injustes, que nous voulons profiter de l'ignorance des hommes. Nous ne pouvons souffrir qu'ils nous ôtent rien de ce que nous croyons avoir : & nous voulons conserver dans leur esprit la réputation de beaucoup de bonnes qualités que nous n'avons pas. Nous nous plaignons de ce qu'ils croyent voir en nous des défauts qui n'y sont pas, & nous ne comptons pour rien de ce qu'ils n'y voyent pas une infinité de défauts qui y sont réellement, comme si le bien & le mal ne consistoient que dans l'opinion des hommes.

Si nous n'avons donc aucun sujet de nous plaindre, ni des jugemens veritables, ni même des faux, nous n'en avons point par consequent de nous offenser de ceux qui sont vrais en partie, & en partie faux. Cependant par le plus injuste partage qu'on se puisse imaginer, nous nous blessons de ce qu'ils ont de faux, & nous ne nous bu-

... que nous a
sexé & de quelque inj
celui que nous devrio
ont de réel & de solide.

CHAPIT

*Que la sensibilité que no
des discours & des
geux que l'on fait de
bls de nos maux. Qu
oubli & de cette sen*

JE ne prétens pas qu
suffisent pour nous co
justice, mais elles peuv
en convaincre : & c'est
d'en être convaincu. C
dans toutes ces plaintes
ce dépit que nous ress

ce que l'on peut dire de lui. La réalité de ses maux veritables ne lui permet pas de s'appliquer à ces maux imaginaires. CHAP IV

Aussi le vrai remede de cette délicatesse qui nous rend si sensibles à ce que l'on dit de nous, est de nous appliquer fortement à nos maux spirituels, à nos foiblesses, à nos dangers, à notre pauvreté & au jugement que Dieu fait de nous, & qu'il nous fera connoître à l'heure de notre mort. Si ces pensées étoient aussi vives & aussi continuelles dans notre esprit qu'elles y devroient être; il seroit mal-aisé que les reflexions sur les jugemens des hommes y pussent trouver entrée, ou du moins qu'elles l'occupassent tout entier, & le remplissent de dépit & d'amertume comme elles font si souvent.

Il est utile pour cela de comparer les jugemens des hommes avec celui de Dieu, & d'en considerer les diverses qualités. Les jugemens des hommes sont souvent faux, injustes, incertains, temeraires, & toujours inconstans, inutiles, impuissans. Soit qu'ils nous approuvent, ou nous desapprouvent, ils ne changent rien à ce que nous sommes: & ne nous rendent en effet ni plus heureux, ni plus malheureux. Mais c'est du jugement que Dieu portera de nous que dépend tout notre bien, ou tout notre mal. Ce jugement est toujours juste, toujours veritable, toujours certain & inébranlable; les effets en sont éternels. Quelle plus grande folie peut-on donc s'imaginer que de n'appliquer son esprit qu'à ces jugemens humains qui nous importent

HAP. IV. si peu, & d'oublier celui de Dieu, d'où dépend tout notre bonheur ?

On prétend souvent colorer envers soi-même le dépit interieur que ces jugemens desavantageux nous causent, d'un prétexte de justice, en s'imaginant que nous n'en sommes blessés que parce qu'ils sont injustes, & que ceux qui les font ont tort. Mais si cela étoit, nous serions aussi touchés des jugemens injustes que l'on fait des autres, que de ceux que l'on fait de nous ; & comme cela n'est pas, c'est se flatter de ne pas voir, que c'est l'amour propre qui produit ce dépit que nous sentons dans les choses qui nous regardent. Ce n'est pas l'injustice en soi qui nous blesse, c'est d'en être l'objet. Qu'on lui en donne un autre : notre ressentiment cessera, & nous nous contenterons de désapprouver tranquilement & sans émotion cette même injustice qui nous donnoit tant d'indignation.

Cependant si nous raisonnions plus juste, nous trouverions que ces jugemens desavantageux ne nous regardent point proprement, & que c'est le hazard, & non le choix qui les détermine à nous avoir pour objet. Car il faut que ceux qui jugent ainsi de nous, ayent été frappés par quelques apparences qui les y ayent portés. Et quoique ces apparences fussent trop legeres, puisque nous supposons que ces jugemens sont faux, il est pourtant vrai que ces personnes avoient l'esprit disposé à former ces jugemens sur ces apparences ; de sorte qu'ils ne sont nés que de la rencontre de ces ap-

parences, avec leur mauvaise disposition. CHAP. IV.
Elles auroient produit le même effet, s'ils les avoient vûes en quelque autre. Ainsi nous ne devons point croire que ces jugemens nous regardent en particulier; nous devons seulement supposer, que ces gens étoient disposés à juger mal de toute personne qui les frapperoit par telles ou telles apparences. Le hazard a voulu que ce fût nous. Mais cette mauvaise disposition & cette legereté d'esprit qui produit les jugemens temeraires, n'étoit pas moins indifferente d'elle-même, qu'une pierre jettée en l'air, qui blesse celui sur qui elle tombe, non par choix, & parce qu'il est un tel homme; mais parce qu'il s'est rencontré au lieu où elle devoit tomber.

Il y a de plus une bizarrerie ridicule dans le dépit que nous avons des jugemens & des discours desavantageux qu'on a fait de nous. Car il faut avoir peu de connoissance du monde pour n'être pas persuadé qu'il est impossible qu'on n'en fasse. On médit des princes dans leurs antichambres. Leurs domestiques les contrefont. On parle des défauts de ses amis, & on se fait une espece d'honneur de les reconnoître de bonne foi. Il y a même des occasions où l'on le peut faire innocemment. Quoi qu'il en soit, il est certain, que le monde est en possession de parler librement des défauts des autres en leur absence. Les uns le font par malignité, les autres bonnement: mais il y en a peu qui ne le fassent. Il est donc ridicule de se promettre d'être le seul au monde qu'on épargnera,

CHAP. IV. & si ces jugemens & ces discours nous mettent en colere, nous n'en devons jamais sortir. Car il n'y a point de tems où nous ne devions nous tenir assurés en general, ou qu'on parle, ou qu'on a parlé de nous autrement que nous ne voudrions. Mais parce qu'une colere continuelle nous incommoderoit trop : il nous plaît de nous l'épargner sans raison, & d'attendre à nous fâcher, qu'on nous rapporte ce qui se dit de nous, & qu'on nous marque ceux qui en parlent. Cependant ce rapport n'y ajoute presque rien, & avant qu'on nous l'eût fait, nous devions nous tenir presque aussi assûrés que l'on parloit de nous & de nos défauts, que si l'on nous en eût déja averti. Ce petit degré d'assûrance que nous produit le rapport qu'on nous fait, est bien peu de chose, pour changer comme il fait l'état de notre ame.

Ainsi de quelque maniere que l'on considere cette sensibilité que nous éprouvons en ces rencontres, on trouvera qu'elle est toujours ridicule & contraire à la raison.

CHAPITRE V.

Qu'il est injuste de vouloir être aimé des hommes.

QUand on desire d'être aimé des hommes, & que l'on est fâché d'en être haï, à cause que cela sert ou nuit à nos desseins, ce n'est pas proprement vanité ni

dépit, c'est interêt bon ou mauvais, juste ou injuste. Et ce n'est pas ce que nous considerons ici, où nous n'examinons que l'impression que font par eux-mêmes dans nos cœurs les sentimens d'amour ou de haine qu'on a pour nous, la seule vûe de ces objets n'étant en effet que trop capable de nous plaire ou de nous troubler sans que nous en considerions les suites. Car, comme l'estime que nous avons pour nous-mêmes est jointe à un amour tendre & sensible, nous ne desirons pas seulement que les hommes nous approuvent, nous voulons aussi qu'ils nous aiment; & leur estime ne nous satisfait nullement, si elle ne se termine à l'affection. C'est pourquoi rien ne nous choque tant que l'aversion, ni n'excite en nous de plus vifs ressentimens. Mais quoiqu'ils nous soient devenus naturels depuis le peché; ils ne laissent pas d'être injustes, & nous ne sommes pas moins obligés de les combattre; ce qu'on peut faire par des reflexions peu differentes de celles que nous avons proposées contre l'amour de l'estime. CHAP. V.

La recherche de l'amour des hommes est injuste, puisqu'elle est fondée sur ce que nous nous jugeons nous-mêmes aimables, & qu'il est faux que nous ne le soyons. Elle naît d'aveuglement & d'une ignorance volontaire de nos défauts. Un homme accablé de maux & dans l'indigence, se contenteroit bien que l'on eût de la charité pour lui, & qu'on le souffrît. Nous n'en demanderions pas davantage si nous connoissions bien notre état, & nous le con-

noitrions, si nous ne nous aveuglions point volontairement.

Quiconque sait qu'il merite que toutes les créatures s'élevent contre lui, peut-il prétendre que ces mêmes créatures le doivent aimer ? Au lieu donc que nous regardons l'amour des hommes comme nous étant dû, & leur aversion comme une injustice qu'ils nous font, nous devrions regarder au-contraire leur aversion comme nous étant dûe, & leur affection comme une grace que nous ne meritons pas.

Mais s'il est injuste en general de se croire digne d'être aimé, il l'est encore beaucoup plus de vouloir être aimé par la force. Rien n'est plus libre que l'amour, & on ne doit pas prétendre de l'obtenir par des reproches ni par des plaintes. C'est peut-être par notre faute que l'on ne nous aime pas, c'est peut-être aussi par la mauvaise disposition des autres : mais ce qui est certain, c'est que la force & la colere ne sont pas des moyens pour se faire aimer.

Nous ne prenons pas garde de plus, que ce n'est pas proprement sur nous que tombe cette aversion : car la source de toutes les aversions est la contrarieté qui se rencontre entre la disposition où l'on est, & ce que l'on croit voir dans les autres. Or cette disposition agit contre tous ceux en qui cette contrarieté paroît. Quand il arrive donc, ou que nous avons en effet ces qualités qui sont l'objet de l'aversion de certaines personnes, ou que nous ne nous montrons à eux que par des endroits qui leur donnent lieu de nous les attribuer, nous

ne devons point nous étonner que leur disposition fasse son effet contre nous ; elle l'auroit fait de même contre tout autre : & ce n'est pas proprement nous qu'ils haïssent, c'est cet homme en general qui a telles & telles qualités qui les choquent.

On hait en general les avares, les gens interessés, les présomptueux. On croit en particulier que nous le sommes: cette aversion generale agit donc contre nous. Qu'est-ce qui nous blesse en cela ? Est-ce cette aversion generale ? Mais elle est juste en quelque maniere ; car un homme en qui ces défauts se rencontrent, merite qu'on ait quelque espece d'aversion pour lui. Est-ce le jugement que l'on fait de nous ? Mais ce jugement est formé sur quelques apparences, qui peuvent être legeres à la verité, mais qui ne laissent pas d'emporter l'esprit de ceux qui les voient. Nous devons donc les plaindre de leur legereté & de leur foiblesse, au lieu de nous plaindre de leur injustice.

Quand les hommes nous aiment, ce n'est pas nous proprement qu'ils aiment, leur amour n'étant fondé que sur ce qu'ils nous attribuent des qualités que nous n'avons pas, ou qu'ils ne voient pas en nous des défauts que nous avons. Ils en font de même quand ils nous haïssent. Ce que nous avons de bon ne leur paroît point alors, & ils ne voient que nos défauts. Or nous ne sommes ni cette personne sans défauts, ni cette personne qui n'a rien de bon. Ce n'est donc pas tant nous, qu'un fantôme qu'ils se sont formés, qu'ils aiment ou qu'ils haïssent. &

IAP. V. ainsi nous avons tort, & de nous satisfaire de leur amour, & de nous offenser de leur haine.

Mais quand cet amour ou cette haine nous regarderoient directement dans notre être veritable, que nous en revient-il de bien ou de mal, à ne considerer, comme nous avons dit, ces sentimens qu'en eux-mêmes? Ce ne sont que des vapeurs passageres qui se dissipent d'elles-mêmes en moins de rien; les hommes étant incapables de s'arrêter long-tems à un même objet. Quand elles subsisteroient, elles n'auroient aucun pouvoir par elles-mêmes de nous rendre plus heureux ni plus malheureux. Ce sont des choses entierement separées de nous, qui n'ont sur nous aucun effet, à moins que notre ame ne s'y joigne, & que par une imagination fausse & trompeuse, elle ne les prenne pour des biens ou pour des maux. Qu'on unisse ensemble l'amour de toutes les créatures, & qu'on le rende le plus ardent & le plus tendre qu'on se le puisse imaginer, il n'ajoûtera pas le moindre dégré de bonheur, ni à notre ame, ni à notre corps. Et si notre ame s'y amuse, bien loin d'en devenir meilleure, elle en deviendra pire par la vanité qu'elle en concevra. Qu'on unisse de même contre nous l'aversion de tous les hommes ensemble, elle ne sauroit diminuer le moindre de nos veritables biens, qui sont ceux de l'ame. Cette seule consideration de l'impuissance de l'amour & de la haine des créatures à nous servir ou à nous nuire ne devroit-elle pas suffire, pour nous y rendre indifferens?

Quelle liberté seroit celle d'un homme qui ne se soucieroit point d'être aimé, qui ne craindroit point d'être haï, & qui feroit néanmoins par d'autres motifs tout ce qui est necessaire pour être aimé, & pour n'être point haï? Qui serviroit les autres, sans en attendre de récompense, non pas meme celle de leur affection, & qui feroit toujours son devoir envers eux indépendamment de leurs dispositions envers lui? Qui ne se proposeroit dans les offices qu'il leur rendroit, qu'un objet stable & permanent, qui est d'obéïr à Dieu, sans aucune vûe des créatures, qui ne peuvent que diminuer la récompense qu'il doit attendre de Dieu?

Qui pourroit haïr un homme de cette sorte, & même s'empêcher de l'aimer? Il arriveroit donc qu'en ne craignant point la haine des hommes, il l'éviteroit; & que sans rechercher leur amour, il ne laisseroit pas de se l'acquerir; au lieu que ceux que la passion qu'ils ont d'être aimés rend si sensibles à l'aversion, ne font d'ordinaire que se l'attirer par cette délicatesse incommode.

CHAPITRE VI.

Qu'il est injuste de ne pouvoir souffrir l'indifference. Que l'indifference des autres envers nous, nous est plus utile que leur amour.

IL y a encore quelque chose de plus déraisonnable quand nous nous offensons de ce que les autres ont de l'indifference pour nous. Car s'il étoit à notre choix de leur imprimer tels sentimens que nous voudrions, ce seroit celui-là proprement que notre veritable interêt nous devroit faire choisir. Leur amour est un objet dangereux, qui attire notre cœur & qui l'empoisonne par une douceur mortelle. Leur haine est un objet irritant qui nous met en danger de perdre la charité ; mais l'indifference est un milieu très-proportionné à notre état & à notre foiblesse, & qui nous laisse la liberté d'aller à Dieu, sans nous détourner vers les créatures.

Tout amour des autres pour nous est une espece de lien & d'engagement, non seulement parce que la concupiscence nous y attache, & que nous craignons de le perdre, mais aussi parce qu'il produit certains devoirs dont il est difficile de se bien acquiter. Comme il ouvre leur cœur pour nous, il nous oblige d'user de cette ouverture pour leur bien spirituel, & cet usage n'est pas facile. Il est vrai que c'est un grand bien quand on le sait ménager : mais c'est un

bien qu'il ne faut pas souhaiter, parcequ'il est accompagné de trop de dangers. On s'arrête d'ordinaire à cette affection, on s'y plaît, on craint de la perdre : & bien loin que ce nous soit une occasion de porter les autres à Dieu, c'en est souvent une de nous en détourner nous-mêmes ; & de nous amollir en nous faisant entrer dans leurs passions.

Mais, dit-on, pourquoi cette personne a-t-elle tant d'indifference pour moi, puisque je n'en ai point pour elle ? Pourquoi n'a-t-elle aucune application à ce qui me touche, puisque je m'applique avec tant de soin à ce qui peut la regarder ? Ce sont les discours que l'amour-propre forme dans le cœur des gens sensibles, & qui ont peu de vertu, mais dont il est aisé de découvrir l'injustice.

Si notre unique fin dans la complaisance que nous avons eue pour les hommes, a été de les attacher à nous, & de faire qu'ils nous traitassent de la même sorte, nous méritons bien d'être privés d'une si vaine récompense.

Mais si nous avons eu un autre but ; si nous ne nous sommes appliqués aux hommes que pour obéir à Dieu, cette application ne porte-t-elle pas sa recompense avec elle-même, & pourrons-nous en exiger une autre sans injustice ?

Il est vrai qu'il peut y avoir de la faute dans l'inapplication & l'indifference des autres pour nous ; mais c'est Dieu, & non pas nous que cette faute regarde. Elle leur nuit *à eux*, & non pas à nous. Elle nous peut

donner sujet de les plaindre, mais non pas de nous plaindre d'eux. Et ainsi le ressentiment qui nous en reste est toujours injuste, puisqu'il n'a point d'autre objet que nous-mêmes.

Chapitre VII.

Combien le dépit qu'on ressent contre ceux qui manquent de reconnoissance envers nous est injuste.

Rien ne marque plus combien la foi est éteinte ou peu agissante dans les Chrêtiens, que ce dépit qu'ils ont quand on n'a pas pour eux toute la reconnoissance qu'on devroit, parcequ'il n'y a rien de plus opposé aux lumieres de la foi.

S'ils regardoient comme ils doivent les services qu'ils rendent aux autres, ils les considereroient comme des graces qu'ils ont reçûes de Dieu, & dont ils sont redevables à sa bonté; & comme des œuvres qu'ils ont dû lui offrir & consacrer sans aucun égard aux créatures.

Ils regarderoient ceux à qui ils ont rendu ces services, comme leur ayant en quelque façon procuré ce bien; & par consequent ils croiroient qu'ils ont beaucoup plus reçu d'eux qu'ils ne leur ont donné.

Ils craindroient comme le plus grand des malheurs, de recevoir en ce monde la recompense de ces œuvres, & d'être privés de celle qu'ils auroient reçûe en l'autre, s'ils avoient regardé Dieu plus purement.

Ils reconnoîtroient que ces œuvres telles qu'elles soient ont été mêlées de plusieurs imperfections ; & qu'ainsi ils ont sujet de s'en humilier, & de desirer de s'en purifier par la penitence.

Le moyen d'allier avec ces sentimens où la foi nous doit porter, ce dépit & ce chagrin que nous éprouvons quand les hommes manquent à ce que nous nous imaginons qu'ils nous doivent ? N'est-ce pas faire voir au contraire que nous n'avons travaillé que pour les hommes, que nous n'avons regardé qu'eux, & qu'ainsi les œuvres dont nous nous glorifions sont un larcin que nous avons fait à Dieu, & dont il a droit de nous punir ?

Si dans les services que nous avons rendus aux hommes, nous n'avons eu que les hommes en vûe, c'est un bien pour nous qu'ils en soient méconnoissans, parceque leur ingratitude nous peut servir à obtenir misericorde de Dieu, si nous la souffrons comme il faut. Si nous n'avons regardé que Dieu, c'est encore un bien que les hommes ne nous en récompensent pas, parceque la vûe que nous aurions de leur reconnoissance, est plus capable que toute chose, de diminuer ou d'anéantir la récompense que nous attendons de Dieu. De quelque maniere que nous considerions donc la gratitude des hommes, nous trouverons que si c'est un bien pour eux, c'est un mal pour nous, & que leur ingratitude nous est infiniment plus avantageuse. Leur gratitude n'est capable que de nous ravir le fruit de nos meilleures actions, & d'augmenter la

ses à ceux qui le serviroient,
roit qu'on en attendît d'ailler
préferer les caresses de que
sujets aux biens solides qu
d'esperer de lui. C'est néan
dont nous agissons tous
Dieu. Il promet un royaum
vices charitables qu'on ren
mais il veut que l'on se c
récompense, & que l'on n'
d'autre. Cependant l'esprit
hommes est continuellemen
miner si l'on leur rend ce
Si ceux qu'ils ont servi se
tions qu'ils leur ont, &
ponctuellement des devoi
mes ont établis pour marq
sance.

Si l'on avoit donc les vrai
lui doit inspirer, on seroit

s notre joie doit être pleine & ac- Chap. VII.
ie, lorsque nous avons lieu de croire
s personnes qui semblent manquer
onnoissance envers nous, sont d'el-
mes très-reconnoissantes, & que ce-
vient que de l'ignorance de l'obliga-
qu'elles nous ont. Car quoiqu'il nous
ujours réellement avantageux que les
manquent de gratitude pour nous,
noins nous ne le devons pas souhaiter,
ue c'est ordinairement un mal pour
Mais il n'y a rien que de souhaitable,
ce n'est un mal ni pour eux ni pour
& que sans qu'ils soient coupables d'in-
ide, ils ne nous mettent point en dan-
r une reconnoissance humaine, de
la récompense que nous attendons de

a donc non-seulement beaucoup
lice dans cette attente de la recon-
nce des autres, mais aussi beaucoup
esse; & ce nous devroit être un grand
de confusion, quand nous conside-
pour quelles choses nous nous pri-
d'une récompense éternelle. Ces de-
le reconnoissance que nous exigeons,
uisent le plus souvent à un simple
iment, ou à quelques civilités inu-
& ce sont là les choses que nous pré-
à Dieu & aux biens qu'il nous pro-

vent-même nous sommes cause du
que nous imputons aux autres. Nous
ons la gratitude dans leur cœur par
niere dont nous les servons, & nous
presque toujours lieu de croire, quand

HAP. II.

châtiment des mauvaises. Leur ingratitude nous conserve le fruit des bonnes, & nous peut servir à payer ce que nous devons à la justice de Dieu pour les mauvaises.

On ne feroit jamais cette injure à un Prince qui auroit promis de grandes récompenses à ceux qui le serviroient, & qui s'offenseroit qu'on en attendît d'ailleurs que de lui, de préferer les caresses de quelques-uns de ses sujets aux biens solides qu'on auroit sujet d'esperer de lui. C'est néanmoins la maniere dont nous agissons tous les jours envers Dieu. Il promet un royaume éternel aux services charitables qu'on rend au prochain; mais il veut que l'on se contente de cette récompense, & que l'on n'en attende point d'autre. Cependant l'esprit de la plupart des hommes est continuellement occupé à examiner si l'on leur rend ce qu'on leur doit: Si ceux qu'ils ont servi sentent les obligations qu'ils leur ont, & s'ils s'acquitent ponctuellement des devoirs que les hommes ont établis pour marquer la reconnoissance.

Si l'on avoit donc les vrais sentimens que la foi doit inspirer, on seroit persuadé que comme Dieu nous fait une grande grace lorsqu'il nous donne moyen de servir les autres; il nous en fait une autre qui n'est pas moindre, lorsqu'il permet que les hommes ne nous en témoignent pas la reconnoissance qu'ils devroient. Car c'est mettre ordre en nous donnant un tresor inestimable, que ce tresor nous demeure, & qu'on ne nous le ravisse pas.

Mais notre joie doit être pleine & accomplie, lorsque nous avons lieu de croire que les personnes qui semblent manquer de reconnoissance envers nous, sont d'elles-mêmes très-reconnoissantes, & que cela ne vient que de l'ignorance de l'obligation qu'elles nous ont. Car quoiqu'il nous soit toujours réellement avantageux que les autres manquent de gratitude pour nous, néanmoins nous ne le devons pas souhaiter, parceque c'est ordinairement un mal pour eux. Mais il n'y a rien que de souhaitable, lorsque ce n'est un mal ni pour eux ni pour nous, & que sans qu'ils soient coupables d'ingratitude, ils ne nous mettent point en danger par une reconnoissance humaine, de perdre la récompense que nous attendons de Dieu.

Il y a donc non-seulement beaucoup d'injustice dans cette attente de la reconnoissance des autres, mais aussi beaucoup de bassesse; & ce nous devroit être un grand sujet de confusion, quand nous considerons pour quelles choses nous nous privons d'une récompense éternelle. Ces devoirs de reconnoissance que nous exigeons, se reduisent le plus souvent à un simple compliment, ou à quelques civilités inutiles: & ce sont là les choses que nous préferons a Dieu & aux biens qu'il nous promet.

Souvent-même nous sommes cause du défaut que nous imputons aux autres. Nous éteignons la gratitude dans leur cœur par la maniere dont nous les servons, & nous avons presque toujours lieu de croire, quand

CHAP. VII.

nous voyons que l'on est moins reconnoissant pour nous que pour d'autres, qu'il y a quelque chose en nous qui n'attire pas la reconnoissance. Mais soit que cela arrive par notre faute, ou par celle des autres ; c'est toujours une foiblesse que de se piquer quand on ne nous rend pas des devoirs que nous voyons clairement ne nous pouvoir être que dangereux.

CHAPITRE VIII.

Qu'il est injuste d'exiger la confiance des autres, & que c'est un grand bien que l'on n'en ait pas pour nous.

LA confiance qu'on a pour nous étant une marque d'amitié & d'estime, ce n'est pas merveille si elle flatte notre amour-propre, & la reserve de ceux que nous croyons devoir avoir ces sentimens pour nous, le blesse & l'incommode. Mais la raison & la foi doivent nous donner des sentimens tout contraires, & nous persuader fortement que la reserve que les autres auront pour nous, nous est beaucoup plus avantageuse que leur confiance.

Quand il n'y en auroit point d'autre raison, sinon qu'il nous est utile d'être privés de ces petites satisfactions qui contentent & nourrissent notre vanité, elle nous devroit suffire pour nous porter a embrasser avec joie ces occasions d'une mortification spirituelle, qui nous pourroit être d'autant plus avantageuse, qu'elle combat plus

directement

directement la principale de nos passions. CHAP.
Mais il y en a encore plusieurs autres aussi VIII.
solides & aussi importantes que celle-là. Et en voici quelques-unes.

Celui qui s'ouvre à nous, nous consulte en quelque sorte, & nous ne lui saurions parler après cela, sans prendre part à sa conduite, parcequ'il est comme impossible d'éviter que ce que nous dirons n'ait quelque rapport à ce qu'il nous aura découvert ; & il ne se peut même que nous ne fassions par-là quelque impression sur son esprit, parcequ'il est disposé par cette ouverture même à nous écouter & à nous croire. Or ce n'est pas un petit danger que d'être obligé de parler dans ces circonstances, parcequ'il faut beaucoup de lumiere pour le pouvoir faire utilement, & pour soi, & pour les autres. Souvent on ne fait qu'autoriser les gens dans leurs passions, parce qu'on est naturellement porté à ne les pas contrister, & l'on seconde ainsi le desir secret qu'ils ont de trouver des approbateurs de leur conduite, qui est ordinairement ce qui les porte à s'ouvrir.

Il y a peu de gens qui puissent recevoir l'effusion du cœur & de l'esprit des autres sans participer à leur corruption. On entre insensiblement dans leurs passions, on se prévient contre ceux contre qui ils sont prévenus : & comme la confiance qu'ils ont pour nous nous porte à croire qu'ils ne voudroient pas nous tromper, nous embrassons leurs opinions & leurs jugemens, sans prendre garde qu'ils se trompent souvent les premiers. Et nous nous remplissons

CHAP. VIII.

ainsi de toutes leurs fausses impressions.

On se charge souvent par là de diverses choses qu'il faut tenir secrettes : ce qui n'est pas un fardeau peu considerable, puisqu'il oblige à une application très-incommode pour ne se pas laisser surprendre, & qu'il met souvent au hazard de blesser la verité. Et comme il arrive d'ordinaire que ces choses viennent à être sûes par diverses voies, le soupçon en tombe naturellement sur ceux à qui on en a fait confidence.

On contracte même par la confiance & l'ouverture des autres pour nous, quelque sorte d'obligation de s'ouvrir à eux & de s'y confier, parcequ'on les choque si on ne les traite comme on en est traité : au lieu que ceux qui agissent avec plus de réserve, ne trouvent point mauvais qu'on en use de même à leur égard. Or cette obligation est souvent très-incommode, puisqu'on n'y sauroit manquer sans fâcher les gens, ni s'en acquitter sans se mettre en danger de leur nuire, ou de se nuire à soi-même, par l'abus qu'ils peuvent faire de ce qu'on leur découvre.

Enfin, si nous considerons de plus combien le plaisir que nous avons quand on se fie en nous, est peu réel & plein de vanité, combien il est injuste d'exiger des autres une chose qui doit être aussi libre que la découverte de ses secrets, & si nous nous faisons justice à nous-mêmes, en reconnoissant que puisque l'on n'a pas d'ouverture pour nous, il faut qu'il y ait en nous quelque chose qui l'éloigne : il sera difficile que nous ne condamnions ces dépits

interieurs que la réserve nous cause, & que nous n'ayons honte de notre foiblesse.

CHAPITRE IX.

Qu'il faut souffrir sans chagrin l'incivilité des autres. Bassesse de ceux qui exigent la civilité.

LA civilité nous gagne. L'incivilité nous choque. Mais l'une nous gagne, & l'autre nous choque, parceque nous sommes hommes, c'est-à-dire, tous vains & injustes.

Il y a très peu de civilités qui nous doivent plaire, même selon la raison humaine, parcequ'il y en a très-peu qui soient sinceres & désinteressées. Ce n'est souvent qu'un jeu de paroles, & un exercice de vanité qui n'a rien de veritable & de réel. Se plaire en cela, s'est se plaire a être trompé. Car ceux qui nous en témoignent le plus en apparence, sont peut-être les premiers qui se mocquent de nous si-tôt qu'ils nous ont quitté.

La plus sincere & la plus veritable nous est toujours inutile, & même dangereuse. Ce n'est tout-au-plus qu'un témoignage qu'on nous aime & qu'on nous estime. Et ainsi elle nous presente deux objets qui flattent notre amour-propre, & qui sont capables de nous corrompre le cœur.

Toutes celles qu'on nous rend nous engagent à des servitudes fâcheuses. Car le monde ne donne rien pour rien. C'est un commerce & une espece de trafic qui a pour

CHAP. IX. juge l'amour-propre ; & ce juge oblige à une égalité reciproque de devoirs, & autorise les plaintes que l'on fait contre ceux qui y manquent.

Les civilités nous corrompent même souvent le jugement, parcequ'elles nous portent souvent à préferer ceux de qui nous les recevons, à d'autres qui ont les qualités essencielles qui méritent notre estime.

Mais comme les civilités qu'on nous rend nous servent peu, l'incivilité nous fait peu de mal, & ainsi c'est une foiblesse extréme que d'en être choqué. Ce n'est souvent qu'un défaut d'application, qui vient de ce que l'esprit est occupé à d'autres choses plus solides. Et ceux qui sont les moins exacts en civilités, sont souvent ceux qui ont le plus de desirs effectifs de nous rendre des services réels & importans.

Quand même elle viendroit d'indifference, & même de peu d'affection, quel bien nous ôte-t-elle ? Quel mal est-ce qu'elle nous apporte ? Et comment pouvons-nous esperer que Dieu nous remette ces dettes immenses dont nous lui sommes redevables par les loix inviolables de la justice éternelle, si nous ne remettons pas aux hommes de petites déferences qu'ils ne nous doivent que par des établissemens humains ?

Ce n'est pas que Dieu n'autorise ces établissemens, & qu'ainsi on ne se doive de la civilité les uns aux autres, même selon la loi de Dieu, comme nous l'avons montré dans la premiere partie de ce Traité.* Mais c'est une sorte de dette qu'il ne nous

* ch. 5.

est jamais permis d'exiger. Car ce n'est pas à notre mérite qu'on la doit, c'est à notre foiblesse. Et comme nous ne devons pas être foibles, & que c'est par notre faute que nous le sommes, notre premier devoir consiste à nous corriger de cette foiblesse : & nous n'avons jamais droit de nous plaindre de ce qu'on n'y a pas assez d'égard, & moins encore de souhaiter ce qui ne sert qu'à l'entretenir.

CHAPITRE X.

Qu'il faut souffrir les humeurs incommodes.

CE n'est pas assez pour conserver la paix, & avec soi-même, & avec les autres, de ne choquer personne, & de n'exiger de personne, ni amitié, ni estime, ni confiance, ni gratitude, ni civilité ; il faut encore avoir une patience à l'épreuve de toutes sortes d'humeurs & de caprices. Car comme il est impossible de rendre tous ceux avec qui on vit, justes, moderés, & sans défauts, il faudroit desesperer de pouvoir conserver la tranquilité de son ame si on l'attachoit à ce moyen.

Il faut donc s'attendre qu'en vivant avec les hommes, on y trouvera des humeurs fâcheuses, des gens qui se mettront en colere sans sujet, qui prendront les choses de travers, qui raisonneront mal, qui auront un ascendant plein de fierté, ou une complaisance basse & desagréable. Les uns seront passionnés, les autres trop froids.

CHAP. X.

Les uns contrediront sans raison, d'autres ne pourront souffrir qu'on les contredise en rien. Les uns seront envieux & malins; d'autres insolens, pleins d'eux-mêmes, & sans égars pour les autres. On en trouvera qui croiront que tout leur est dû, & qui ne faisant jamais réflexion sur la maniere dont ils agissent envers les autres, ne laisseront pas d'en exiger des déferences excessives.

Quelle esperance de vivre en repos si tous ces défauts nous ébranlent, nous troublent, nous renversent, & font sortir notre ame de son assiette?

Il faut donc les souffrir avec patience & sans se troubler, si nous voulons posseder nos ames, comme parle l'Ecriture, & empêcher que l'impatience nous fasse échapper à tous momens, & ne nous précipite dans tous les inconveniens que nous avons representés. Mais cette patience n'est pas une vertu bien commune. De sorte qu'il est bien étrange qu'étant si difficile d'une part, & si utile de l'autre, on ait si peu de soin de s'y exercer, au même-tems que l'on s'étudie à tant d'autres choses inutiles & de peu de fruit.

Un des principaux moyens de l'acquerir, est de diminuer cette forte impression que les défauts des autres font sur nous. Et pour cela il est utile de considerer:

1. Que les défauts étant aussi communs qu'ils sont, c'est une sotise d'en être surpris, & de ne s'y pas attendre. Les hommes sont mêlés de bonnes & de mauvaises qualités. Il les faut prendre sur ce pié-là.

& quiconque veut profiter des avantages que l'on reçoit de leur societé, doit se résoudre à souffrir en patience les incommodités qui y sont jointes.

2. Qu'il n'y a rien de plus ridicule que d'être déraisonnable, parcequ'un autre l'est, de se nuire à soi-même, parcequ'un autre se nuit, & de se rendre participant de toutes les sottises d'autrui, comme si nous n'avions pas assez de nos propres défauts & de nos propres miseres, sans nous charger encore des défauts & des miseres de tous les autres. Or c'est ce que l'on fait en s'impatientant des défauts d'autrui.

3. Que quelque grans que soient les défauts que nous trouvons dans les autres, ils ne nuisent qu'a ceux qui les ont, & ne nous font aucun mal, à moins que nous n'en recevions volontairement l'impression. Ce sont des objets de pitié, & non de colere, & nous avons aussi peu de sujet de nous irriter contre les maladies de l'esprit des autres, que contre celles qui n'attaquent que le corps. Il y a même cette difference, que nous pouvons contracter les maladies du corps malgré que nous en ayons, au lieu qu'il n'y a que notre volonté qui puisse donner entrée dans nos ames aux maladies de l'esprit.

4. Nous ne devons pas seulement regarder les défauts des autres, comme des maladies, mais aussi comme des maladies qui nous sont communes. Car nous y sommes sujets comme eux. Il n'y a point de défauts dont nous ne soyons capables; & s'il y en a que nous n'ayons pas effectivement, nous

CHAP. X.

en avons peut-être de plus grans. Ainsi n'ayant aucun sujet de nous préferer à eux, nous trouverons que nous n'en avons point de nous choquer de ce qu'ils font, & que si nous souffrons d'eux, nous les faisons souffrir à notre tour.

5. Les défauts des autres, si nous les pouvions regarder d'une vûe tranquile & charitable, nous seroient des instructions d'autant plus utiles, que nous en verrions bien mieux la difformité que des nôtres, dont l'amour-propre nous cache toujours une partie. Ils nous pourroient donner lieu de remarquer que les passions font d'ordinaire un effet tout contraire à celui que l'on prétend. On se met en colere pour se faire croire, & l'on en est d'autant moins cru qu'on fait paroitre plus de colere. On se pique de ce qu'on n'est pas aussi estimé que l'on croit le mériter, & on l'est d'autant moins qu'on cherche plus à l'être. On s'offense de n'être pas aimé ; & en le voulant être par force, l'on attire encore plus l'aversion des gens.

Nous y pourrions voir aussi avec étonnement, à quel point ces mêmes passions aveuglent ceux qui en sont possedés : car ces effets qui sont si sensibles aux autres, leur sont d'ordinaire inconnus. Et il arrive souvent que se rendant odieux, incommodes & ridicules à tout le monde, ils sont les seuls qui ne s'en apperçoivent pas.

Et tout cela nous pourroit faire ressouvenir ou des fautes où nous sommes autrefois tombés par des passions semblables

ou de celles où nous tombons encore par d'autres passions qui ne sont peut-être pas moins dangereuses, & dans lesquelles nous ne sommes pas moins aveugles : & par-là toute notre application se portant à nos propres défauts, nous en deviendrions beaucoup plus disposés à supporter ceux des autres. CHAP. X.

Enfin il faut considerer qu'il est aussi ridicule de se mettre en colere pour les fautes & bizarreries des autres, que de s'offenser de ce qu'il fait mauvais tems, ou de ce qu'il fait trop froid ou trop chaud; parceque notre colere est aussi peu capable de corriger les hommes, que de faire changer les saisons. Il y a même cela de plus déraisonnable en ce point, qu'en se mettant en colere contre les saisons, on ne les rend ni plus ni moins incommodes; au-lieu que l'aigreur que nous concevons contre les hommes, les irrite contre nous, & rend leurs passions plus vives & plus agissantes.

CHAPITRE XI.

CONCLUSION.

CE que nous avons vû jusqu'ici, suffit pour donner une legere idée des moyens qui peuvent servir à conserver la paix entre les hommes, & ils sont tous compris dans ce verset du Pseaume : *Pax multa diligentibus legem tuam, & non est illis scandalum.* CEUX *qui aiment* votre loi *jouissent d'une paix abondante, & ils ne sont point* *Ps.* 118. 165.

CHAP. XI. *scandalisés.* Car si nous n'aimions que la loi de Dieu, nous nous rendrions attentifs à ne pas choquer nos freres ; nous ne les irriterions jamais par des contestations indiscretes, & jamais leurs fautes ne nous seroient une occasion de colere, d'aigreur, de trouble & de scandale, puisque ces fautes ne nous empêchent pas de demeurer attachés à cette loi, qu'elle nous oblige de les souffrir avec patience, & que c'est en particulier ce précepte de la tolerance chrétienne que l'Apôtre appelle la loi de Jesus-Christ. Galat. 6. *Portez, dit-il, les fardeaux les uns des autres, & vous observerez la loi de* Jesus-Christ. Nous devons donc reconnoitre que toutes nos impatiences, & tous nos troubles viennent de ce que nous n'aimons pas assez cette loi de la charité, que nous avons d'autres inclinations que celle d'obéir à Dieu, & que nous cherchons notre gloire, notre plaisir, notre satisfaction dans les créatures. Ainsi le principal moyen pour établir l'ame dans une paix solide & inébranlable : c'est de l'affermir dans cet unique amour qui ne regarde que Dieu en toutes choses, qui ne desire que de lui plaire, & qui met tout son bonheur à obéir à ses loix.





CINQUIÉME TRAITÉ.

DES JUGEMENS TEMERAIRES.

Nolite ante tempus judicare, quoadusque veniat Dominus.

Ne jugez point avant le tems jusqu'à ce que le Seigneur vienne. 1. *Cor.* 4. *v.* 5.

CHAPITRE PREMIER.

En quoi consiste l'injustice des jugemens témeraires. Ce qui en augmente ou diminue le péché.



LES jugemens témeraires étant toujours accompagnés d'ignorance, & de défaut de lumiere, enferment une injustice manifeste, & une usurpation présomptueuse de l'autorité de Dieu. Car il n'appartient qu'à la verité de juger, selon ce que JESUS-CHRIST dit dans l'Evangile, *Que le Pere a donné tout jugement à son Fils*, parcequ'il est la verité même. De sorte que les hommes ne peuvent se mêler de juger qu'autant que ce Fils leur en don- *Joan.* 5. 27.

CHAP. I. ne le droit en les éclairant par la verité : & entreprendre de juger sans la connoître, c'est renverser l'ordre de Dieu, c'est usurper injustement la fonction de Jesus-Christ, & l'exercer d'une maniere essenciellement contraire à la loi éternelle : puisque Jesus-Christ même n'est le juge des hommes, que parcequ'il est la verité entant que Dieu, & qu'il a été rempli entant qu'homme, de grace & de verité. *Joan.* 1. 14.

Ainsi le jugement témeraire est du nombre des actions qui sont essenciellement mauvaises, & qu'aucunes circonstances ne sauroient rendre excusables, parcequ'il est directement opposé à la justice éternelle. Ce peché peut néanmoins recevoir differens degrés, & être tantôt plus grand & tantôt moindre, selon la qualité de son objet, selon les causes dont il naît, & les effets qu'il produit.

La qualité de l'objet l'augmente ou le diminue, parceque plus les choses sont importantes, plus on est obligé d'être retenu & reservé dans les jugemens que l'on en fait : & ainsi on est plus coupable d'en juger témerairement.

Les causes dont il naît le rendent plus ou moins grand ; parceque l'ignorance qui en est inseparable, est plus ou moins mauvaise selon les causes qui la produisent, qui peuvent être fort differentes.

On y tombe quelquefois par une simple précipitation, qui fait prendre pour certain ce qui ne l'est pas. Quelquefois c'est par une attache présomptueuse à nos sentimens, qui empêche de les examiner avec le soin

qui

qui seroit necessaire pour discerner la verité CHAP.
d'avec l'erreur. Mais la plus ordinaire source I.
de cette ignorance, toujours jointe aux jugemens témeraires, c'est la malignité & l'aversion particuliere qu'on se trouve avoir pour ceux dont on juge de la sorte.

Car c'est cette disposition qui nous fait voir en eux des taches & des défauts, qu'un oeil simple n'y découvriroit jamais.

C'est elle qui applique notre esprit à toutes les choses qui le peuvent porter à en faire un jugement desavantageux, & qui le détourne de tout ce qui nous en pourroit faire juger favorablement. C'est elle qui nous fait sentir vivement les moindres conjectures, & qui grossit à nos yeux les apparences les plus legeres. C'est elle qui nous fait deviner leurs intentions cachées, & penetrer le fond de leurs coeurs. Nous les croyons coupables, parce que nous serions bien aises qu'ils le fussent, & que tout ce qui tend à nous en persuader, nous plait & nous entre aisément dans l'esprit. Or qui doute qu'une source si corrompue n'empoisonne tout ce qui en sort, & ne rende & notre ignorance & les jugemens qui en naissent beaucoup plus mauvais & plus desagreables à Dieu, que s'ils avoient un autre principe?

Mais ce qui met encore une plus grande inégalité entre les jugemens, c'est qu'il y en a dont les suites sont terribles. Car les divisions & les haines qui troublent la societé humaine, & éteignent la charité, ne viennent d'ordinaire que de quelques paroles indiscretes qui nous échapent: & ces pa-

CHAP. I. roles indiſcretes viennent des jugemens temeraires qu'on a formés interieurement dans ſon eſprit. On commence par juger témerairement du prochain, ce qui eſt déja un très-grand mal ; enſuite par une effuſion naturelle a l'homme, on en parle témerairement, & ces paroles ſe communiquant des uns aux autres, corrompent ſouvent par un malheureux progrès une infinité d'eſprits. De ſorte qu'un ſeul jugement témeraire ſera peut-être la premiere cauſe de la dannation de pluſieurs perſonnes.

Il faut remarquer de plus, que nous n'en demeurons pas d'ordinaire aux ſimples jugemens. Nous paſſons des penſées de l'eſprit aux mouvemens du cœur. Nous concevons de l'averſion & du mépris pour ceux que nous avons legerement condannés, & nous inſpirons ces mêmes ſentimens aux autres. Ainſi nous éteignons quelquefois en eux & en nous la charité qui eſt la vie de nos ames.

Ce n'eſt pas encore tout. Nous ne nuiſons pas ſeulement par-là à ceux qui entrent dans nos ſentimens & qui les approuvent : mais nous faiſons ſouvent encore plus de mal à ceux qui ne les approuvent pas, quand ils y ſont intereſſés. Car lorſqu'ils viennent à connoître ces jugemens, notre injuſtice les irrite & leur donne une averſion violente contre ceux qui les approuvent.



CHAPITRE II.

Jugemens témeraires, sources de préventions. Mauvais effet de ces préventions. Tout le monde s'imagine en être exemt.

LEs jugemens temeraires sont les sources de ce qu'on appelle préventions; ou plutôt les préventions ne sont que des jugemens temeraires que l'on fait de l'esprit, de la disposition, ou des intentions des autres, dont on se laisse fortement préoccuper; car au lieu qu'il n'y a point de peintre qui voulût entreprendre de faire le portrait d'un visage sur la description qu'on lui en feroit en passant, nous nous formons souvent en nous-mêmes le portrait des gens, sur des discours inconsiderés qu'on aura faits devant nous, ou sur quelque action passagere. Et après avoir conçu ces impressions, nous y ajoutons ensuite toutes les autres actions: & cette idée nous sert de clef pour expliquer tout le reste de leur conduite, & de regle pour nous conduire a leur égard. Ainsi, comme nous en avons mal jugé, nous nous conduisons aussi mal en leur endroit, & nous les traitons d'une maniere qui leur fait connoître notre prévention, & qui leur donne a leur tour de l'éloignement de nous.

Ces préventions causent par-tout de grans desordres: mais il n'y a point de lieux où elles soient si sensibles que dans les monasteres. Car comme les personnes qui s'y sont retirées, sont séparées de la plupart des ob-

CHAP. II.
jets du monde, elles s'appliquent aussi *plus* que les autres à ce petit nombre d'objets qui leur sont présens; & elles sentent d'une maniere plus vive les jugemens désavantageux que ceux de leur societé font d'elles, parce qu'elles sont moins distraites & moins partagées, & que ce qu'elles ont d'amour-propre se réunit tout entier contre cet objet qui les choque. C'est ce qui fait souvent que les discours qui occuperoient peu de gens du monde, remplissent entierement l'esprit des personnes retirées, & les affligent sensiblement. Une Religieuse qui croit que sa Superieure est prévenue contre-elle, en est quelquefois plus touchée, que les gens de la Cour ne le sont lorsqu'ils croient que le Roi est prévenu contr'eux.

C'est une des plus grandes peines & des plus grandes tentations de toutes les societés, & contre laquelle ceux qui s'y engagent devroient le plus se fortifier par des reflexions & des prieres continuelles. Car s'ils sont si sensibles quand ils s'imaginent qu'on est prévenu contr'eux, & si cela leur renverse l'esprit & les jette dans l'abattement, il y a souvent beaucoup de peril pour eux dans ces asyles mêmes, & dans ces villes de refuge où ils se retirent pour éviter les perils du monde; parce qu'il est difficile qu'ils évitent ces inconveniens, & qu'il est si ordinaire aux personnes même vertueuses de se prévenir, que nous ne devons pas nous promettre qu'ils ne le feront jamais contre nous. De sorte qu'il vaut beaucoup mieux faire son compte sur cela, & se préparer à souffrir leurs préventions.

Mais quoiqu'il y ait beaucoup de faute dans ceux qui ſont trop ébranſés par l'imagination qu'on eſt prévenu contre eux, il y en a encore plus dans ceux qui ſe préviennent effectivement, puiſqu'ils ſont chargés de leur propre faute, & de celle des autres, & qu'ils donnent par-là occaſion à de grans déſordres, ſur tout dans les maiſons Religieuſes. Car ſouvent les froideurs y dégenerent en averſions, les averſions en cabales, & les cabales en diviſions, qui aboutiſſent à un renverſement entier de toutes choſes.

Peut-on aſſez apprehender un peché qui fait de ſi étranges ravages ; & y a-t-il perſonne qui n'ait ſujet de craindre qu'à l'heure de la mort Dieu ne lui impute une ſuite malheureuſe de crimes qui ne ſeront que l'effet des jugemens témeraires qu'il aura faits ? Cependant la verité eſt qu'il y a peu de fautes qu'on apprehende moins que celles-là. Chacun agit comme s'il étoit infaillible & incapable de ſe prévenir & de ſe tromper. Et au même tems qu'on reconnoît combien ce défaut eſt commun, & qu'on en accuſe fort ſouvent les autres, on s'imagine preſque toujours en être exemt. La raiſon en eſt, qu'il eſt preſque toujours auſſi caché à ceux qui y tombent à l'égard des autres, comme il leur eſt viſible quand on y tombe à leur égard ; parce que l'amour-propre produit également ces deux effets, de nous le cacher en nous, & de nous le découvrir dans les autres. Ainſi, comme les diſcours generaux que l'on fait incommodent peu la cupidité, parce qu'elle

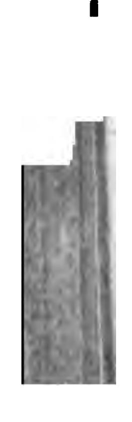
Comment on se cache à ... ... Remede ... ce qui ne nous est ...

LA maniere dont ... me la temerité de ... fine & tres-difficile à ... mauvais usage qu'on ... ritable en soi, quand ... neral, mais dont on ... d'une maniere imperce... est, qu'il est bien defe... qu'il n'est pas dans lu... de se rendre à l'eviden... nos jugemens pour des ... ces, nous nous croyons ... que l'on dit contre la ... Nous ne jugeons jamai... tes nos imaginations ... dentes; & par-là no...

de nous, & de nous y faire remarquer CHAP.
; les mêmes diſpoſitions ſur leſquelles III.
prétendons nous juſtifier. Ils pren-
uſſi bien que nous leurs jugemens les
emeraires pour des vûës d'une verité
nte. Qui nous aſſurera donc que nous
faſſions pas de même, & que nous
s les ſeuls exemts de cette illuſion
nune ?

juſte crainte que nous devons avoir de
tromper auſſi-bien que les autres, nous
e donc de prendre pour nous-mêmes les
que nous donnerions à ceux qui ſe laiſ-
iller à des jugemens temeraires, ſous
xte qu'il eſt permis de voir, quoiqu'il
it pas permis de juger. Nous leur di-
ſans doute que puiſqu'il y a une infini-
gens qui ſe trompent, en s'imaginant
ne jugent pas, & qu'ils ne font que
e qui eſt, la prudence chrétienne veut
évite ces mêmes vûës lorſqu'elles ne
pas neceſſaires, parce qu'elle défend de
oſer témerairement au danger. Celui
roit voir, peut ſe tromper, en prenant
vue ce qui n'eſt en effet qu'un jugement
aire. Mais celui qui ne voit point, &
e s'applique point à voir, ne ſe trompe
, parce qu'il ne juge point. Il faut donc
ire ce parti toutes les fois que nous ne
nes pas obligés de voir.

dira ſans doute qu'il ne dépend point
nous de voir ou de ne voir pas; que c'eſt
et neceſſaire des objets qui frappent no-
prit, & qui y font quelquefois une im-
on ſi vive, qu'il eſt impoſſible qu'il y
. Mais cela n'eſt pas generalement vé-



ſont de nous, & de nous y faire remarquer toutes les mêmes diſpoſitions ſur leſquelles nous prétendons nous juſtifier. Ils prennent auſſi bien que nous leurs jugemens les plus temeraires pour des vûes d'une verité évidente. Qui nous aſſurera donc que nous n'en faſſions pas de même, & que nous ſoyons les ſeuls exemts de cette illuſion commune ?

La juſte crainte que nous devons avoir de nous tromper auſſi-bien que les autres, nous oblige donc de prendre pour nous-mêmes les avis que nous donnerions à ceux qui ſe laiſſent aller à des jugemens temeraires, ſous pretexte qu'il eſt permis de voir, quoiqu'il ne ſoit pas permis de juger. Nous leur dirions ſans doute que puiſqu'il y a une infinité de gens qui ſe trompent, en s'imaginant qu'ils ne jugent pas, & qu'ils ne font que voir ce qui eſt, la prudence chrétienne veut qu'on évite ces mêmes vûes lorſqu'elles ne ſont pas neceſſaires, parce qu'elle défend de s'expoſer témerairement au danger. Celui qui croit voir, peut ſe tromper, en prenant pour vue ce qui n'eſt en effet qu'un jugement temeraire. Mais celui qui ne voit point, & qui ne s'applique point à voir, ne ſe trompe point, parce qu'il ne juge point. Il faut donc prendre ce parti toutes les fois que nous ne ſommes pas obligés de voir.

On dira ſans doute qu'il ne dépend point de nous de voir ou de ne voir pas ; que c'eſt un effet neceſſaire des objets qui frappent notre eſprit, & qui y font quelquefois une impreſſion ſi vive, qu'il eſt impoſſible qu'il y reſiſte. Mais cela n'eſt pas generalement ve-

MAis comme il y a des
n'est pas possible de
quer aux défauts qui sont co
yeux ; qu'il est difficile en
xemter d'en parler, & qu'i
personnes qui sont obligées
tre par le devoir de leur ch
core trouver d'autres remed
ger des jugemens temeraires

Les plus utiles sans doute,
medier aux sources qui les p
les principales sont, comme
la malignité, la précipitation
notre sens.

On remedie à la malignit
sant le cœur de charité, & e
ciel par les voies que l'Ecritur
vre. On y remedie en faisant
xion sur les vertus & les b

certain & plus palpable, qui retranche une grande partie des maux qui causent les jugemens temeraires. C'est que quelque évidence que nous croiyons avoir des défauts du prochain, la prudence chrétienne nous défend de les faire connoître aux autres, lorsque nous n'y sommes point engagés par notre charge, ou qu'il n'y a point d'utilité évidente qui nous y oblige. Par ce moyen, quand nous en aurions jugé temerairement, nous n'aurions à rendre compte que de notre temerité, sans nous rendre encore coupables des mauvais effets qu'elle peut produire dans les autres. CHAP. III.

Cette pratique ne va pas seulement à regler les paroles, & à retrancher les suites des jugemens temeraires ; elle sert encore infiniment à regler l'esprit, & à corriger la temerité de ses jugemens dans la source même Car on ne permet gueres à son esprit de juger des défauts des autres, que pour en parler, & si l'on n'en parloit point, on cesseroit insensiblement de s'appliquer a en juger. Outre qu'en en parlant on s'y interesse, on s'engage à soutenir ce qu'on en a dit, & l'on se rend par-là moins susceptible de tout ce qui pourroit servir à détromper.



CHAPITRE IV.

Autres remedes contre les jugemens temeraires. Corriger la malignité, la précipitation & l'attache à nos sens.

MAis comme il y a des rencontres où il n'est pas possible de ne se pas appliquer aux défauts qui sont comme exposés aux yeux; qu'il est difficile en d'autres de s'exemter d'en parler, & qu'il y a même des personnes qui sont obligées à l'un & à l'autre par le devoir de leur charge; il faut encore trouver d'autres remedes contre le danger des jugemens temeraires.

Les plus utiles sans doute, seroient de remedier aux sources qui les produisent, dont les principales sont, comme nous avons dit, la malignité, la précipitation, & l'attache à notre sens.

On remedie à la malignité en se remplissant le cœur de charité, & en l'y attirant du ciel par les voies que l'Ecriture nous en ouvre. On y remedie en faisant souvent reflexion sur les vertus & les bonnes qualités des autres; en détournant sa vûe de leurs défauts; en s'appliquant beaucoup à soi-même & à ses propres miseres.

On remedie à la précipitation, en s'accoutumant à aller moins vite dans ses jugemens, & à prendre plus de tems pour considerer les choses en pensant que ce qui est vrai aujourd'hui le sera tout autant demain; & qu'ainsi il ne nuira de rien de pren-

dre plus de tems pour l'examiner : en moderant & arrêtant l'impetuosité de son esprit & la legereté de sa langue dans les choses même évidentes, pour l'accoutumer à ne se pas précipiter dans les choses douteuses & obscures.

On remedie à l'attache à son sens par les reflexions continuelles qu'on doit faire sur la foiblesse de son propre esprit, & par l'experience de ses égaremens & de ceux des autres. Et une des choses les plus utiles que l'on pourroit faire pour en profiter, seroit de tenir registre des surprises où l'on se seroit engagé en suivant trop legerement ses impressions. Je dis qu'il en faudroit tenir registre, & les repasser souvent par sa memoire, comme un objet humiliant. Mais notre amour-propre fait tout le contraire. Il efface de notre esprit tous les jugemens temeraires où notre présomtion nous engage, & il nous conserve une vive idée de ceux qui, quoique peut-être temeraires en eux-mêmes, se sont trouvés veritables par hazard. Nous sommes ravis de dire : Cette personne ne m'a point trompé ; je l'ai toujours connue telle qu'elle étoit ; jamais je n'en ai pu avoir bonne opinion. Et nous ne nous disons jamais à nous-mêmes : Je me suis bien trompé en telle & telle occasion. J'ai soupçonné telle & telle personne de certains défauts sur des apparences que j'ai reconnues depuis très fausses. J'ai suivi legerement en telle & telle occasion l'impression qu'on m'a voulu donner, & j'ai reconnu depuis que j'avois mal fait de la recevoir si facilement sans en chercher d'autres preuves.

CHAPITRE V.

Comment il faut combattre directement la temerité de nos jugemens.

C'Est par ces moyens & par d'autres semblables, que le desir de se corriger fait inventer à ceux en qui il est vif & sincere, que l'on peut remedier aux causes des jugemens temeraires ; mais il faut aussi les combattre plus directement, en s'appliquant à les découvrir par la lumiere de la verité.

On trouvera dans cette recherche, qu'il y a d'ordinaire quelque chose de clair qui nous engage dans l'erreur : mais que notre temerité consiste en ce que notre jugement va plus loin que notre vûe, & que nous ne prenons pas garde que nous y enfermons des choses que nous ne voyons pas, c'est-à-dire, qui ne sont pas évidentes.

On condanne, par exemple, certaines actions, parce qu'il est clair qu'elles sont ordinairement mauvaises, & l'on ne prend pas garde qu'elles peuvent être accompagnées de quelques circonstances extraordinaires qui les justifient.

Or pour juger équitablement, il ne suffit pas de connoître la verité dans de certaines bornes, il la faut connoître dans toute son étendue. Ainsi, quand il s'agit de condanner quelque action ou quelque autre chose, il faut se demander à soi-même si cette

action ou cette chose ne peut être bonne en aucune rencontre, & examiner ensuite, non pas si les circonstances qui la pourroient rendre bonne s'y trouvent effectivement, mais si l'on est bien assuré qu'elles ne s'y trouvent pas.

Car il faut toujours avoir dans l'esprit, qu'il suffit pour ne pas juger, de n'être pas assuré de la faute: mais que pour juger il faut qu'il ne manque rien à la certitude que nous en avons.

Si l'on avoit soin de se faire souvent ces sortes de questions, on retrancheroit une grande partie des jugemens temeraires, qui ne se cachent à nous que parceque nous ne voulons pas y faire reflexion.

De plus, comme l'on fonde souvent ses jugemens sur les propositions generales, qui ne sont vraies qu'avec certaines limitations, souvent aussi on devine temerairement les intentions cachées, en supposant qu'une action exterieure dont on est choqué, a été faite par un certain dessein, & l'on ne prend pas garde qu'une même action exterieure peut naître d'un grand nombre d'intentions differentes, & que nous sommes même incapables de comprendre la diversité infinie des ressorts & des vûes qui l'ont pu produire.

C'estpourquoi il n'y a point de jugemens plus visiblement temeraires, que ceux par lesquels nous prétendons penetrer ainsi les motifs & les intentions des autres, principalement lorsque nous leur en attribuons qu'ils desavouent: & l'on peut di-

CHAP. V.

re même qu'il y a quelque chose de plus injurieux à Dieu dans ces sortes de jugemens que dans les autres, parcequ'il s'est particulierement reservé la connoissance du secret des cœurs, & qu'il ne l'a donnée ni aux démons ni aux Anges mêmes, selon les Peres.

Il arrive encore souvent que ne se trompant pas absolument en condannant certaines choses, parcequ'elles sont en effet mauvaises, on porte néanmoins son jugement trop loin, en déterminant en quel degré elles le sont, & c'est une témerité visible. Car il n'y a que Dieu qui sache la mesure de nos fautes, y ayant mille choses inconnues aux hommes qui les diminuent ou les augmentent. Souvent ce que nous prenons pour un grand peché n'en est pas un si grand qu'on le croit, parceque le défaut de lumiere, l'inapplication, la bonne intention, les tenebres d'une tentation violente, le rendront beaucoup moindre devant Dieu, & souvent au-contraire des fautes que l'on regarde comme très legeres sont très-considerables au jugement de Dieu par le mauvais fond dont elles naissent.

C'est encore une espece de jugement témeraire, lorsque l'on regarde certaines fautes dans le prochain comme fixes & subsistantes, quoique l'on ne soit pas assuré si elles subsistent à l'égard de Dieu, & si elles ne sont point ou détruites par la penitence, ou couvertes par une abondance de charité. Car c'est encore passer les bornes de la lumiere humaine, & ju-

ger de ce que l'on ne voit pas. Tout ce que l'on peut dire de ces personnes, en cas que l'on soit obligé d'en parler, c'est qu'elles ont commis telle ou telle faute : mais qu'on ne voit pas si elles ne les reparent point par la penitence, par la charité, & par les autres voies que Dieu nous a données pour les effacer. Ainsi les jugemens que nous faisons, ou que cette personne est très-coupable, ou qu'elle est moins agreable à Dieu qu'une autre, sont temeraires & injustes.

Car il faut remarquer qu'ordinairement on ne se contente pas de juger des actions particulieres, mais que l'on forme un jugement absolu des personnes mêmes. On regarde les unes comme imparfaites & méprisables, & les autres comme dignes d'estime. On dit des unes qu'elles ne sont bonnes à rien, & l'on releve les autres comme de fort grans sujets. Or souvent il n'y a rien de plus temeraire que ces sortes de jugemens. Car il y a des personnes qui font peu paroître ce qu'elles ont de bon, & d'autres où il paroît plus de bien qu'elles n'en ont. Il y en a qui ont des défauts plus visibles & plus importuns aux autres, qui ne laissent pas d'avoir un fond de lumiere & d'équité, & une attache à leurs devoirs essenciels, qui les soutient dans les occasions importantes : & d'autres au contraire qui faisant peu de fautes exterieures, ont un certain défaut de raison & de lumiere, ou certains interêts secrets qu'elles ne connoissent pas elles-mêmes,

qui produisent de grans renversemens
les grandes occasions. Il n'y a que
qui puisse discerner ces differentes di
tions : mais plus les hommes sont
gés de reconnoître leur ignorance &
tenebres en ce point, plus ils dev
être retenus dans la comparaison
font des personnes, & dans les jug
qu'ils en portent sur leurs actions
culieres.

CHAPITRE VI.

Combien il est difficile d'éviter les jug temeraires quand on les fonde sur d rapports.

S'Il est difficile d'éviter la temerité
gemens, lorsqu'on est soi-même t
des choses dont on juge, & que l'on
de sur sa propre lumiere ; il l'est encor
coup plus quand on se fonde sur le rap
sur la lumiere des autres. Car outre qu
a bien moins d'évidence, on se lais
core aller avec plus de liberté à juger
me si le peché ne regardoit que ce
forme le premier jugement, & qui le
munique aux autres. Cependant il n
pas ainsi. Les rapports qu'on nous
prochain ne tiennent lieu que de sig
lesquels nous devons juger. Il y en a
tains & d'incertains. Et comme l'o
s'arrêter à ceux que l'on a droit d
certains, c'est aussi juger temerairem
de juger sur ceux qui ne le sont pas.

Or non-seulement il y a des rapports incertains, mais ils le sont presque tous. Et dès qu'on approfondit les choses, on ne manque gueres de trouver du plus ou du moins. La passion & le peu de justesse d'esprit altere presque toujours la verité dans les discours que les hommes font les uns des autres. Ceux qui paroissent les plus sinceres, & que l'on ne sauroit soupçonner de mensonge & d'imposture, ne laissent pas de nous tromper, parce qu'ils se trompent souvent les premiers. Il y en a qui mêlent par tout leurs reflexions & leurs jugemens, comme des faits; & qui ne distinguant point entre ce qu'il y a d'effectif dans les choses qu'ils rapportent, & les raisonnemens qu'ils font sur ces mêmes choses, ne font de tout cela qu'un même corps d'histoire. Ainsi on ne peut presque faire aucun fondement certain, sur ce que les hommes rapportent; & comme on est temeraire quand on juge sur des signes incertains, & que la plupart des rapports sont de ce genre, il s'ensuit que la plupart des jugemens fondés sur ces rapports sont temeraires.



CHAPITRE VII.

Resolution d'une difficulté qui semble obl les hommes à ne juger jamais sur des rapports.

IL semble qu'on doive conclure qu'il ne faut donc croire les homm rien, & qu'il faut tout examiner par so me quand on ne peut pas s'abstenir de Cependant il est clair, que le comme la vie & la societé établie entre tous les mes ne le permettent pas. Il faut nece ment fonder sur le rapport des homme infinité de choses, & même les plus i tantes, jusqu'a décider souvent par-là d vie & de leur mort. On condam homme à la mort sur la déposit deux témoins. On reçoit les uns aux ges de l'Eglise & de l'Etat, & on en les autres sur les témoignages qu'on e Et ces témoignages ne sont que des ports, entre lesquels on ne peut nier n'y en ait de fort incertains. Commen accorder l'obligation indispensable juger que sur des signes certains, a necessité où l'on est de s'arrêter s aux rapports que les hommes font l des autres ?

Cette difficulté se resout en distingu lumiere suffisante pour agir, de cel est necessaire pour porter un jugeme solu de la verité des choses. Il suffit fonder sa conduite sur un rapport, d

voir pas de moyens pour s'éclaircir davantage de la verité, & d'être obligé néanmoins d'agir. Je suis obligé de pourvoir à une charge. On me présente un homme dont les gens de bien me rendent de bons témoignages. Je sai que ces témoignages sont incertains, & je les prens même pour tels : mais parceque je n'ai point de voie pour avoir une plus grande certitude, celle-là doit suffire pour me déterminer à agir, supposé qu'il soit nécessaire que je le fasse. Et ce jugement sur lequel ces sortes d'actions sont fondées n'est point incertain, parcequ'il n'enferme autre chose sinon que l'on a pris les plus grandes assurances qu'on a pu du mérite de ceux qu'on choisit. CHAP. VII.

Ainsi un juge qui condanne un accusé, ne fait point de jugement téméraire, quand même il condanneroit un innocent, parcequ'il ne juge pas absolument qu'il soit coupable, mais seulement qu'il est convaincu de l'être selon les formes de la justice.

Ainsi une Abbesse qui exclut une fille d'un monastere sur le témoignage de celle à qui la conduite de cette fille a été commise, ne fait point de jugement téméraire, parcequ'elle ne juge pas absolument que cette fille mérite l'exclusion, mais seulement que celle à qui elle s'en doit rapporter en ayant ainsi jugé, la volonté de Dieu n'est pas qu'elle demeure dans ce Monastere.

On peut juger de même, qu'il n'est pas de la prudence de se servir de telles & telles personnes dont on aura entendu faire quelque rapport desavantageux, sans juger pour cela que le rapport soit veritable. Il suffit

que nous ne sachions pas qu'il soit faux, pour donner droit d'user de cette précaution.

Car il faut mettre une très-grande difference entre les jugemens absolus, par lesquels on condanne une personne, & les précautions raisonnables dont on peut user à son égard sans en juger. Il faut une certitude entiere pour la condamnation absolue ; mais les signes & les preuves apparentes sont des motifs suffisans pour prendre de justes précautions.

On m'a dit, par exemple, qu'un homme est un fourbe, & ceux qui me l'ont dit, sont des gens croyables. Je n'ai pas droit pour cela de le condanner, ni de le traiter de fourbe & d'infidelle. Mais il ne m'est pas défendu de craindre de m'engager avec lui, & d'y regarder de plus près que je ne ferois en traitant avec un autre.

A la verité, il est injuste de former un jugement absolu qu'un homme est coupable, sur un signe qui n'est pas certain ; mais il est impossible aussi de le juger certainement innocent, lorsqu'il y a contre lui des conjectures assez fortes, & que rien ne détruit. Or les rapports des personnes que l'on croit sinceres, tiennent lieu de conjectures. Ils mettent donc nécessairement l'esprit dans le doute ; & quand on y est, il n'est pas défendu d'agir conformément à cet état, quoiqu'il ne soit pas permis de juger absolument en cet état.

Voilà le parti qu'il y a à prendre dans ces rencontres où l'on est forcé d'agir, quoiqu'on n'ait point de lumiere certaine dans

l'esprit ; mais hors de cette necessité, il faut ordinairement peu déferer aux rapports qu'on nous fait, parcequ'il y en a peu d'exactement veritables, comme l'experience nous le confirmeroit incessamment, si nous avions soin de le remarquer. On doit même souhaiter de ne se trouver jamais obligé d'agir sur ces sortes de fondemens. On doit ajoûter le moins de croyance que l'on peut à ces rapports, & tenir toujours son esprit dans la disposition de recevoir avec joie une impression contraire, au cas qu'il arrive par quelque rencontre que l'on apprenne quelque chose qui les détruise.

Mais quoique la défiance qu'on peut concevoir sur les rapports qu'on nous fait des actions du prochain, ne soit pas absolument défendue, comme je l'ai deja dit, & qu'elle soit inévitable & involontaire, il n'est pas toujours permis de la communiquer aux autres, parcequ'il y a peu de gens qui en demeurent là, & qui ne portent la défiance jusqu'à la condannation, & qu'il y en a encore moins qui se puissent empêcher d'en faire part à d'autres à leur tour. Outre qu'on ne repare pas aisément ces impressions desavantageuses, comme on y est obligé, quand on vient à être éclairci de l'innocence de ceux qu'on a ainsi decriés ; & que l'esprit de ceux qui ont été frappés de ces soupçons y conservent toujours de la pente, & est porté à prendre en mauvaise part des actions indifferentes d'elles-mêmes, & à les rapporter a la prévention qu'on lui a donnée. Ainsi il faut de grandes

raisons pour être en droit de communiquer à d'autres ces bruits & ces rapports qui ne sont pas tout-à-fait certains, & qui donnent lieu de concevoir des soupçons. Il faut que celui à qui on les découvre ait un interêt notable d'en être averti. Il faut que l'on soit assuré de sa discretion, & que de plus on ait soin de parler de telle maniere, & avec tant de moderation, qu'on ne le porte pas à former un jugement fixe & arrêté.

Voila une partie de ce que l'on peut dire sur ces sortes de jugemens téméraires, dont les personnes de pieté font scrupule quand ils s'apperçoivent qu'ils y sont tombés. Mais il y en a d'autres ausquels on ne fait presque point de réflexion, qui ne laissent pas d'être aussi dangereux, & qui ne corrompent guere moins l'esprit de ceux à qui on les communique.

CHAPITRE VIII.

Qu'il n'est pas permis de juger témerairement des morts ni de nous-mêmes. Qu'il n'est pas permis non plus de juger témerairement en bien. Mauvaises suites de ces jugemens témeraires en bien.

PRemierement on s'imagine que les jugemens téméraires ne se doivent éviter qu'à l'égard des vivans, & qu'après que les gens sont morts, ils sont comme en proie aux jugemens des hommes, parceque ces jugemens ne sont plus capables de leur nuire. Mais cette pensée est très-fausse,

Or non-seulement il y a des rapports incertains, mais ils le sont presque tous. Et dès qu'on approfondit les choses, on ne manque gueres de trouver du plus ou du moins. La passion & le peu de justesse d'esprit altere presque toujours la verité dans les discours que les hommes font les uns des autres. Ceux qui paroissent les plus sinceres, & que l'on ne sauroit soupçonner de mensonge & d'imposture, ne laissent pas de nous tromper, parce qu'ils se trompent souvent les premiers. Il y en a qui mêlent par tout leurs reflexions & leurs jugemens, comme des faits ; & qui ne distinguant point entre ce qu'il y a d'effectif dans les choses qu'ils rapportent, & les raisonnemens qu'ils font sur ces mêmes choses, ne font de tout cela qu'un même corps d'histoire. Ainsi on ne peut presque faire aucun fondement certain, sur ce que les hommes rapportent ; & comme on est temeraire quand on juge sur des signes incertains, & que la plupart des rapports sont de ce genre, il s'ensuit que la plupart des jugemens fondés sur ces rapports sont temeraires.

CHAP. VIII.

les autres, que nous devons désirer de nous connoître dans tous nos défauts, & que nous devons au-contraire être bien-aises de n'avoir point à juger des autres, & d'ignorer tout ce qui nous obligeroit de les condanner. Il faut que ce soit les tenebres involontaires où nous sommes plongés, qui nous empêchent de nous juger nous-mêmes, & il faut au-contraire que ce soit l'évidence qui nous force de juger les autres. Mais soit à l'égard des autres, ou de nous-mêmes, nous sommes obligés par une même loi, de ne point juger de ce que nous ne connoissons pas avec assurance, & de rendre ce respect à la verité Dieu, de lui reserver le jugement des choses obscures.

3. On croit ordinairement que les jugemens témeraires ne sont blâmables que lorsque l'on juge en mal, & que l'on condanne le prochain : & on ne fait aucun scrupule de juger témerairement en bien, parcequ'il n'y a point en cela de malignité. Mais si c'est une moindre faute, c'en est une néanmoins, parceque c'est toujours une action contraire à la verité & à la raison.

Il y a un milieu entre juger en mal & juger en bien, qui est de ne juger point : entre blâmer & louer, qui est de ne faire ni l'un ni l'autre. Il faut de la connoissance pour juger en mal, il en faut aussi pour juger en bien & pour louer, & ainsi ce qui convient à ceux qui n'en ont point, c'est de suspendre leur jugement.

Car outre le respect que nous devons à la loi éternelle, qui nous oblige de regler

nos

nos paroles selon notre lumiere, & de n'aller jamais au-delà, nous sommes encore obligés a cette réserve par l'interêt du prochain. Puisque souvent on ne lui nuit pas moins par les louanges témeraires, que par des condannations mal fondées. Parceque ces louanges inconsiderées portent a imiter ceux dont on fait tant tant d'état; & qu'on croit ne pouvoir manquer en suivant leurs exemples ou leurs maximes : & c'est proprement autoriser leurs défauts, & les rendre contagieux. CHAP. VIII.

Il ne faut donc pas croire que ce soit une petite faute que de louer un Ecclesiastique qui ne reside pas, qui amasse du bien, ou qui vit dans les divertissemens du monde, principalement si on le loue en géneral, & que ces louanges ne soient pas bornées à quelques actions, ou a quelques qualités particulieres qui les meritent.

C'en est aussi une fort grande que de louer la pieté d'une femme qui ne garde pas dans ses habits les regles d'une exacte modestie, qui passe son tems au jeu & dans les autres divertissemens, & qui veille peu sur sa famille. Car c'est tromper tout à la fois & celles qu'on loue de la sorte; parcequ'on leur fait croire par-la qu'il n'y a rien à redire a leur conduite, & que ces louanges contribuent à leur acquerir une vaine réputation dont elles se repaissent; & celles devant qui on les loue, parcequ'on les porte à croire que l'etat de ces femmes est bon, & qu'elles ne sont pas obligées de se corriger des défauts qui leur sont communs avec elles, puisqu'ils n'empêchent

pas qu'elles n'ayent l'estime & l'approbation publique.

Il faut faire état que l'on croit difficilement que Dieu blâme ce que les hommes louent, ou que si on le croit, on en est peu touché. Ainsi pour éviter le dommage que l'on peut causer aux autres en louant ce que Dieu blâme, il faut tâcher à se rendre exact à ne louer que ce qu'il approuve.

CHAPITRE IX.

Jugemens témeraires en matiere de maximes & de regles de conduite, plus inconnus & plus dangereux que les autres.

MAis les jugemens témeraires les plus inconnus de tous au commun du monde, sont ceux qui ont pour objet les regles de la conduite & de la morale. Car il n'y a presque personne qui se fasse scrupule d'avancer dans l'entretien quantité de jugemens de cette sorte; c'est-à-dire, des maximes sur les actions des hommes, & sur les choses bonnes ou mauvaises dont ils ne sont pas assurés, qu'ils n'ont jamais examinées, & qui sont souvent très-dangereuses & très-fausses.

Pour bien comprendre combien cette faute est grande, & quelles en sont les suites, il faut savoir que la loi de Dieu, selon laquelle nous devons regler nos actions, n'est autre chose que la justice & la verité éternelle qui prescrit tous les devoirs des hommes, & qui fait que les choses sont

bonnes ou mauvaises, selon qu'elle les approuve ou qu'elle les condanne; & que cette justice, & cette verité ne sont autre chose que Dieu même : ensorte que de combattre la verité & la justice, c'est combattre Dieu même, & s'opposer à sa volonté. Or cette loi & cette justice éternelle, à laquelle nous nous devons conformer, ne consiste pas seulement dans les préceptes generaux du Decalogue, & ne condanne pas seulement certains pechés grossiers qui sont connus de tous les Chrétiens, comme de voler, de tuer, de rendre de faux témoignages : mais elle comprend encore toutes les conséquences qui se tirent de ces préceptes generaux, & particulierement du commandement de l'amour de Dieu & du prochain : & ainsi elle défend generalement toutes sortes de pechés, quels qu'ils soient; n'y en ayant point qui n'y soient contraires, & tous même n'étant pechés que parcequ'ils y sont contraires.

Il y a peu de Chrétiens qui ne connoissent, comme j'ai dit, les préceptes du Decalogue à l'égard de certains devoirs grossiers : mais il n'y en a aucun qui les connoisse parfaitement à l'égard de toutes les consequences prochaines ou éloignées qui s'en tirent. Et c'est dans la penetration plus ou moins profonde de ces consequences que consiste principalement cette diversité de degrés de lumiere qui se rencontre dans les Chrétiens.

Or il faut savoir que lorsqu'ils ignorent quelques-unes de ces consequences, & *que cette* ignorance les y fait manquer, ils



que cela puisse être quelquefois innocent, qu'il est impossible que Dieu l'approuve, parceque ce seroit se desavouer soi-même. CHAP. IX.

Cependant si l'on examine les discours des hommes, on les trouvera tous pleins de maximes contraires à la loi de Dieu. Les Chrétiens charnels la combattent dans ses conséquences claires & prochaines. Quelques-uns de ceux mêmes qui veulent passer pour spirituels, la combattent souvent dans les conséquences éloignées & obscures. Enfin il n'y a presque personne qui ne mesure cette loi divine à sa propre intelligence, & qui ne condanne tout ce qui lui en déplait, ou qu'il n'entend pas.

Combien trouve-t-on, par exemple, de gens qui font profession de la Religion Catholique, qui ne se contentent pas de blâmer les vices des Religieux, mais qui condannent absolument la vie religieuse, comme une vie de gens oisifs & inutiles? A quoi bon, disent-ils, des gens qui s'amusent à chanter, sans rien faire pour les autres? Et par-la ils condannent un genre de vie que l'Esprit de Dieu a inspiré, que l'Eglise approuve, & qui est très-conforme à l'état de l'homme dans ce monde. Ils contredisent donc directement la verité de Dieu, & tombent par conséquent dans un jugement très-faux & très-téméraire.

D'autres condannent en general les grandes austerités, & traitent ceux qui les pratiquent, de gens insensés, & ils condannent par-la les principes de la Religion, qui obligent l'homme à une pénitence continuelle, & qui le portent à réparer ses

CHAP. IX. fautes en les punissant severement dans c
monde.

Combien se mêle-t-il de même dans le
discours, de maximes d'interêts contraire
aux regles que la loi de Dieu prescrit pou
entrer dans toutes les charges, & principa
lement dans les charges Ecclesiastiques.

Il est vrai que ceux qui font profession d
pieté ne tombent pas dans des défauts
grossiers, mais ils ne prennent pas gard
souvent qu'ils tombent en d'autres qui n
laissent pas d'être très-importans.

Ils font agir Dieu à leur fantaisie, com
me s'ils disposoient de sa misericorde & d
sa justice. Dieu pardonnera ces sortes d
pechés, disent-ils ? Dieu n'imputera pa
ces sortes de fautes : il suffit pour repare
tels ou tels pechés de pratiquer telle ou te
le chose. Ils bornent la vertu à ce qu'i
en connoissent, comme si la loi de Die
ne pouvoit aller plus loin que leur peti
lumiere. Ils parlent de la maniere de condu
re les ames, comme s'ils en savoient tout
les regles. Ils approuvent les unes, ils con
dannent les autres. Ils disent que la condui
de certains Directeurs est trop severe : i
louent la douceur & l'indulgence des autr
Ils mettent les gens en paix, sans savoir s'i
ont sujet d'être en paix. Ils donnent des assu
rances que Dieu ne donne point. Ils décide
une infinité de cas de la conduite ordinai
sans consulter personne, & sans les examin
en s'arrêtant aux premieres lueurs do
leur esprit est frappé. Qui ne voit que to
cela est témeraire, & par consequent ma
vais.

L'excuse ordinaire de ceux qui en usent ainsi, est qu'ils ne sont pas établis pour enseigner les autres, qu'ils disent ce qu'ils pensent, & que si on vouloit parler si exactement, on ne parleroit point-du-tout ; qu'au reste personne ne défere a leurs sentimens, & qu'ainsi ils n'ont point à en répondre.

Mais ces excuses sont vaines & frivoles. Car tant s'en faut qu'il soit plus permis d'avancer des maximes fausses, parcequ'on n'est pas établi pour enseigner les autres ; qu'au-contraire, comme ceux qui sont en cet état ont moins d'obligation de parler, ils ont moins d'excuse lorsqu'ils parlent temerairement. Ceux qui sont dans un emploi qui les oblige de juger de plusieurs choses, peuvent s'excuser sur la necessité de leur engagement, s'il leur échape quelquefois des décisions témeraires. Mais ceux qui n'y sont pas, doivent être d'autant plus exacts à parler des choses dans la verité, que leur propre emploi est de veiller sur eux-mêmes, & d'avoir une attention continuelle a leurs pensées & a leurs paroles.

Il n'est pas veritable non plus que cette exactitude aille si loin, qu'en l'observant on ne puisse plus parler. Elle ne consiste qu'à ne rien avancer comme vrai dont on ne soit assuré, & a garder le silence sur ce que l'on ne sait pas, & que l'on n'a pas examiné. ou à ne proposer au moins ses sentimens que par forme de doute, ou plutôt pour s'en éclaircir que pour en instruire les autres. Or il n'y a rien de fort gênant dans cette pratique, & elle devient même

CHAP. IX. plus facile à mesure qu'on y est fidelle en examinant souvent les maximes qu avance, on devient plus ferme dans qui sont certaines, on se défait de cell ne le sont pas, & l'on apprend à pro les unes & les autres selon le degré de ce de qu'elles ont ; & que l'on en doit avo

Enfin, il est très-faux que ces ma contraires à la verité avancées par de sonnes qui n'ont point d'autorité, ne sent point aux autres, & que ceux q avancent, n'en répondent pas.

Car toute fausseté est toujours capa nuire, & principalement celles qui reg les mœurs, & qui sont des principes regles d'action. Toute fausseté propos son impression dans l'esprit lorsqu'ell pas reconnue. Elle y est reçûe avec ap tion : & ceux qui l'ont ainsi reçûe, e plus disposés à la suivre dans leurs actio comme les actions sont liées entr'elles, les tenebres attirent les tenebres ; quelc ger que soit un peché, il peut devenir le cipe & la source de plusieurs autres.

CHAPITRE X.

Retenue qu'on doit garder dans les jugemens qu'on porte à l'égard des choses indifferentes ou humaines. Utilité du silence. Que la connoissance de Dieu & de JESUS-CHRIST nous y porte.

UN homme de Dieu aussi penetré qu'il le doit être de l'amour de la verité, & de la crainte de la blesser, doit encore porter sa retenue plus avant dans ses jugemens. Car il ne doit pas seulement s'abstenir d'avancer des propositions téméraires en ce qui regarde les mœurs; mais dans les matieres mêmes les plus indifferentes, dans les questions purement philosophiques, dans les histoires, dans les jugemens qu'il fait de l'éloquence ou de l'esprit des Auteurs : & enfin generalement dans toutes les choses où la verité & la fausseté peuvent avoir lieu, il doit éviter d'en porter des jugemens téméraires & précipités, parceque la temerité est toujours contraire à la raison, & qu'en s'accoutumant à ces sortes de décisions téméraires dans les matieres moins importantes, on contracte une mauvaise habitude qui se répand ensuite dans les choses mêmes où la témerité est plus dangereuse; au-lieu qu'en honorant la verité jusques dans les plus petites choses, on se dispose à l'honorer dans les plus grandes, & l'on engage Dieu à nous en faire la grace.

CHAP. X.

Il est vrai que l'état de l'homme dans cette vie ne permet pas que l'on évite entierement toutes sortes de témerités, mais il oblige néanmoins à desirer de les éviter; à y travailler; à demander sincerement à Dieu la force & la lumiere necessaire pour cela; a lui demander pardon des fautes que l'on y fait, quand on les connoît, & à gemir de celles que l'on ne connoît pas. Ce travail, cette priere, cette vigilance font éviter un grand nombre de ces fautes, & obtiennent le pardon de celles qu'on n'évite pas. Mais ceux qui ne travaillent point, qui ne veillent point, qui ne prient point pour cela, n'ont pas droit d'esperer la même indulgence de la misericorde de Dieu.

Il ne faut donc pas que les difficultés qui se rencontrent dans la pratique de ces verités, nous donnent sujet de les desavouer & de les combattre. Mais il en faut conclure que puisqu'il est difficile de parler comme il faut, on ne doit parler que le moins que l'on peut, & veiller avec grand soin sur ce qu'on dit, quand on est obligé de le faire. Aussi est-ce pour cela que l'Ecriture recommande tant le silence aux Chrétiens, & que saint Jacque dit en termes exprès, qu'il faut être prompt à entendre, & lent à parler.
Jac. I. 19. *Sit autem omnis homo velox ad audiendum, tardus autem ad loquendum*; parcequ'en écoutant on témoigne, & que l'on ignore la verité, & que l'on desire de l'apprendre, ce qui est très-conforme à l'état de l'homme dans cette vie; au-lieu qu'en parlant on fait profession de la savoir, ce que peu de personnes peuvent prétendre sans présom-

tion, & qui n'eſt jamais ſans danger.

Ainſi la pente & l'inſtinct d'un homme de bien eſt de tendre au ſilence autant qu'il lui eſt poſſible, parceque la lumiere de cette vie conſiſte principalement à bien connoître la profondeur de ſon ignorance. De ſorte qu'au-lieu que ceux qui avancent dans les ſciences humaines en deviennent ordinairement plus déciſifs, ceux qui avancent dans la ſcience de Dieu, deviennent au-contraire plus retenus, plus reſervés, plus portés à ſe taire, moins attachés à leurs ſens, & moins hardis à juger des autres; parcequ'ils découvrent de plus en plus combien nos connoiſſances ſont obſcures & incertaines; combien on ſe trompe ſouvent dans les choſes que l'on croit ſe mieux ſavoir, combien la précipitation à juger fait commettre de fautes; combien on cauſe ſouvent de deſordres par des avis & des jugemens temeraires.

La deviſe d'un payen étoit qu'à meſure qu'il vieilliſſoit, il apprenoit toujours pluſieurs choſes, *γηράσκω δ' αἰεὶ πολλὰ διδασκόμενος.* Mais un Chrétien pourroit en quelque ſorte en prendre une toute contraire, & dire, qu'à meſure qu'il vieillit dans l'exercice de la vertu, il deſapprend toujours pluſieurs choſes; c'eſt-à-dire, qu'il reconnoît toujours de plus en plus qu'il y a une infinité de choſes que le monde avance hardiment, & qu'il ſoûtenoit autrefois avec les autres, comme des verités certaines, qui non-ſeulement ne le ſont pas, mais qui ſont au-contraire très-fauſſes; ce qui lui donne une averſion extrême de

qui a commencé à porter le joug du Seigneur dès sa jeunesse, & qui a augmenté la grace de l'innocence par la pratique continuelle des vertus, n'a point d'autre exercice que de chercher le repos & de se taire. *Bonum est viro cum portaverit jugum ab adolescentia sua: sedebit solitarius & tacebit.* La solitude & le silence sont le terme & la récompense de l'accroissement de la pieté nouvelle, où l'on arrive par l'innocence de la vie; parcequ'il n'y a que cet état conforme aux sentimens que la grace inspire, & aux lumieres qu'elle donne.

Jerem. Thren. 3. v. 27. & 28.

Plus on connoît Dieu, plus on la croit profonde, admirable, incompréhensible; plus on la respecte, plus on craint de l'offenser; plus on regarde avec étonnement l'infinité des voies de Dieu, & l'impuissance où l'homme est de les comprendre

cessible aux hommes, & que nous sommes sur la terre plongés dans les tenebres & dans l'ignorance : & que cette double connoissance nous oblige de parler peu de ce qui regarde Dieu : *Idcircò sint pauci sermones tui.* CHAP. X.

Plus aussi on aime Jesus-Christ, plus on le regarde dans ses freres ; & ainsi on craint plus de les blesser, de les condanner, & de les scandaliser par des jugemens temeraires, ou par de fausses maximes.

Ce sont des mouvemens naturels de la grace chrétienne ; ceux qui ne les sentent pas doivent les exciter en eux en considerant les verités qui les produisent, & tâcher d'éteindre ou d'amortir de plus en plus chaque jour cette présomption inconsiderée, qui porte à condanner temerairement les autres, ou a avancer sur la morale chrétienne des maximes au hazard, que l'on n'a jamais examinées, & que le plus souvent même on se doit croire incapable d'examiner, parce que l'on n'a pas assez de connoissance des principes dont elle dépend. Qu'ils se défassent aujourd'hui d'un de leurs jugemens temeraires, & demain d'un autre : & par ce progrés continuel ils arriveront enfin à une disposition de retenuë & d'humilité, qui leur fera regarder avec étonnement cet état, dans lequel ils parloient de toutes choses au hazard, qui leur étoit insensible, lorsqu'ils y étoient.

FIN.

DES ENDROITS
faince expliqués

ABLE

IATIERES CONTENUES ns ce premier Volume.

A



CHAP. X. cet air présomptueux & décisif, & de cette multitude de maximes téméraires que les personnes peu éclairées proposent d'ordinaire sans défiance & sans scrupule.

C'est peut-être la raison pour laquelle l'Ecriture représentant l'état d'un homme qui a commencé à porter le joug du Seigneur dès sa jeunesse, & qui a ainsi augmenté la grace de l'innocence par une pratique continuelle des vertus, ne lui donne point d'autre exercice que de se tenir en repos & de se taire. *Bonum est viro, cùm portaverit iugum ab adolescentia sua. Sedebit solitarius & tacebit.* La solitude & le silence sont le terme & la recompense où l'accroissement de la pieté nous conduit, & où l'on arrive par l'innocence de toute la vie; parcequ'il n'y a que cet état qui soit conforme aux sentimens que la grace nous inspire, & aux lumieres qu'elle nous donne.

Jerem. Thren. 3. v. 27. & 28.

Plus on connoît Dieu, plus sa loi paroît profonde, admirable, infinie; plus on la respecte, plus on craint de la blesser; plus on regarde avec étonnement l'infinité des voies de Dieu, & l'impuissance où l'homme est de les comprendre, plus on est persuadé des tenebres & de la foiblesse de l'esprit humain, plus on hait sa présomption & sa hardiesse. Et toutes ces dispositions portent à parler le moins que l'on peut. C'est ce qui est admirablement exprimé par ces paroles de l'Ecriture : *Deus enim in cœlo, & tu super terram; idcirco pauci sint sermones tui*: C'est-à-dire, que Dieu est dans le ciel où habite une lumiere inaccessible

Eccli. 5. 1.

TABLE

DES ENDROITS DE L'ECRITURE sainte expliqués dans ce Volume.

D

Fin de la Table.